

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
légendes des Pays**

Charles Dumas

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



CHARLES DUMAS

Contes et Légendes des Pays d'Orient



FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES DES PAYS D'ORIENT



Par
C. Dumas

Éditions : NATHAN

Avant-propos

L'Orient est par excellence le pays des contes et des belles légendes. Le présent recueil offre une sélection qui a été faite en vue de tirer de cette mine inépuisable certaines œuvres susceptibles d'amuser, d'émouvoir de jeunes lecteurs, sans choquer jamais leur délicatesse morale.

C'est aux conteurs arabes que nous avons demandé la majeure partie de ces récits. Les Mille et une Nuits, l'Histoire des Dix Vizirs, le Roman d'Antar contiennent une riche matière : tout en nous inspirant des traductions connues, en particulier de celle de Galand, nous avons relu les textes arabes dans l'original, et c'est la couleur même de l'œuvre que nous avons chaque fois essayé de rendre.

Il nous est arrivé de condenser de longs développements, de supprimer des répétitions inutiles : nous avons dégagé aussi chacun de ces contes du tissu dans lequel ils se trouvent si souvent fragmentés. Toutefois, dans cette transcription, assez libre à certains égards, nous avons eu le souci constant de rester dans le ton même de l'œuvre, et de ne pas trahir la légèreté, la finesse, l'humour, le goût du merveilleux ou la grandeur épique dont ces productions du génie populaire de l'Orient nous présentent tour à tour l'expression.

Pour les deux contes empruntés au Bétâl Pâtchis et aux traditions cambodgiennes, nous n'avons pas eu la ressource de recourir aux originaux, écrits dans une langue qui nous est étrangère. Nous avons retenu néanmoins ces touchants récits pour donner à nos lecteurs un avant-goût de l'inspiration si poétique et si hautement morale qui caractérise souvent les œuvres littéraires de l'Inde ou de l'Extrême-Orient.

G. DUMAS.

Histoire du dormeur éveillé

(Épisodes tirés du conte des *Mille et une Nuits*.)



OUTRE de l'ingratitude de ses amis, un habitant de Bagdad, nommé Abou-Hassan, avait résolu de ne plus se lier avec personne. Pour échapper néanmoins aux tristesses de la solitude, il prit le parti d'inviter chaque soir un homme à souper ; il fit serment que cet homme ne serait pas un de ses concitoyens, mais un étranger arrivé le jour même à Bagdad ; de plus, il se donna pour règle de le renvoyer le lendemain matin, et de ne plus entretenir aucun commerce avec lui, même si le hasard les rapprochait de nouveau.

Il y avait un certain temps qu'il se gouvernait de la sorte, lorsqu'un soir, un peu avant le coucher du soleil, comme il était assis, à son ordinaire, au bout du pont de Bagdad, le calife Haroun-er-Rachid vint à passer, déguisé en marchand, et suivi d'un esclave.

Malgré son déguisement, le calife avait grand air ; le prenant pour un marchand de Mossoul, Abou-Hassan alla au-devant de lui, le salua, lui baisa la main et lui dit :

— Seigneur, je vous félicite de votre heureuse arrivée, et je vous supplie de me faire l'honneur de venir souper avec moi, pour vous remettre des fatigues du voyage.

Afin de décider l'étranger à ne pas lui refuser cette grâce, il lui expliqua en peu de mots la règle de conduite qu'il avait adoptée, si bien que le calife, intrigué par une attitude si singulière, se déclara prêt à le suivre.

Abou-Hassan mena son hôte à sa maison, le fit entrer dans une chambre fort bien meublée, et l'installa à la place d'honneur. Le souper était prêt, et le couvert était mis.

On fit honneur aux plats exquis que la mère d'Abou-Hassan avait

préparés ; on savoura les fruits les plus délicieux de la saison et, lorsque les vins furent servis, les deux convives se mirent à échanger, avec beaucoup de finesse, de gais propos.

Les heures passèrent rapides, mais, vers le milieu de la nuit, le calife, feignant de céder à la fatigue, dit à Abou-Hassan qu'il avait besoin de repos.

— Peut-être, ajouta-t-il, serai-je sorti demain de chez vous, alors que vous ne serez pas encore éveillé. Aussi, avant que nous nous séparions, voudrais-je vous remercier de l'hospitalité que vous avez exercée envers moi si généreusement. La seule chose qui me peine, c'est que je ne vois pas comment vous témoigner ma reconnaissance. Je vous supplie de me le faire connaître, car, tout marchand que je sois, je ne laisse pas d'être en état de vous obliger, par moi-même ou par l'entremise de mes amis.

— Mon bon seigneur, reprit Abou-Hassan, je suis heureux que vous soyez satisfait du méchant repas que vous avez bien voulu venir prendre ici ; mais, foi d'honnête homme, je puis vous assurer que je n'ai ni chagrin, ni affaire, ni ambition, et que je ne demande rien à personne.

« Je vous dirai néanmoins, poursuivit-il, qu'une seule chose me fait de la peine, sans pourtant qu'elle aille jusqu'à troubler mon repos. Vous saurez que la ville de Bagdad est divisée en quartiers, et que dans chaque quartier il y a une mosquée avec un imam qui préside aux diverses prières. Or notre imam, grand vieillard au visage austère, est un parfait hypocrite. Pour conseil, il s'est adjoint quatre autres barbons, mes voisins, gens à peu près de sa sorte, qui s'assemblent chez lui chaque jour. Dans leurs conciliabules, il n'est médisance, calomnie ou malice qu'ils n'inventent contre moi et contre tout le quartier. Ils se rendent redoutables aux uns et intimident les autres. Ils veulent enfin agir en maîtres, et il faudrait que chacun se gouvernât selon leur caprice, alors qu'ils ne savent pas se gouverner eux-mêmes. Pour dire la vérité, je souffre de voir qu'ils se mêlent de ce qui ne les regarde point, et qu'ils ne laissent pas vivre les gens en paix.

— Eh bien, reprit le calife, vous voudriez apparemment trouver un moyen pour arrêter le cours de ce désordre.

— Vous l'avez dit, et la seule chose que je demanderais à Dieu pour cela, ce serait d'être calife à la place du Commandeur des croyants, Haroun-er-Rachid, notre souverain seigneur et maître, un jour seulement.

— Que feriez-vous si cela arrivait ?

— Je ferais un grand exemple, qui donnerait satisfaction à tous les honnêtes gens. Je ferais donner cent coups de bâton sur la plante des pieds à chacun des quatre vieillards, et quatre cents à l'imam, pour leur apprendre qu'il ne leur appartient pas de troubler et de chagriner

ainsi leurs voisins.

Le calife trouva l'idée d'Abou-Hassan fort plaisante, et comme il était né pour les aventures extraordinaires, l'envie le prit de s'en faire un divertissement tout singulier.

— Votre souhait me plaît d'autant plus, dit-il, que je vois qu'il part d'un cœur droit, qui ne peut souffrir que la malice des méchants demeure impunie. Aussi bien ne serait-il pas impossible que le calife se dépouillât volontiers de sa puissance pour vingt-quatre heures si, la déposant entre vos mains, il était informé du bon usage que vous en feriez.

— Je vois bien, repartit Abou-Hassan, que vous vous moquez de ma folle imagination, et le calife s'en moquerait aussi, s'il avait connaissance d'une telle extravagance.

— Je ne me moque point de vous, et je vous assure que le calife ne s'en moquerait pas non plus. Mais laissons là ce discours ; il n'est pas loin de minuit, et il est temps de nous coucher.

— Je ne veux pas mettre obstacle à votre repos, dit Abou-Hassan ; toutefois, comme il reste encore du vin dans la bouteille, il faut, s'il vous plaît, que nous la vidions d'abord.

Pendant qu'Abou-Hassan parlait, le calife s'était saisi de la bouteille et de deux coupes. Il se versa du vin. Quand il eut bu, il jeta adroitement dans l'autre coupe une pincée d'une poudre qu'il avait sur lui, et vida par-dessus le reste de la bouteille.

— Vous avez, dit-il à Abou-Hassan, pris la peine de me verser à boire toute la soirée. À mon tour, je vous prie de prendre cette coupe, de ma main, et de boire ce coup pour l'amour de moi.

Abou-Hassan prit la coupe, et pour marquer à son hôte avec quelle satisfaction il recevait l'honneur qui lui était fait, il la vida d'un trait. Mais à peine l'eut-il remise sur la table que la poudre fit son effet ; il fut pris d'un sommeil profond, et la tête lui tomba presque sur les genoux, d'une manière si subite que le calife ne put s'empêcher d'en rire.

— Charge cet homme sur tes épaules, dit-il à son esclave, mais prends garde de bien remarquer l'endroit où est cette maison, afin de pouvoir y revenir quand je te le commanderai.

Suivi de l'esclave qui portait Abou-Hassan, il sortit de la maison, laissant à dessein la porte ouverte.

Dès qu'il fut arrivé à son palais, il rentra par une porte secrète, et se fit suivre par l'esclave jusqu'à son appartement où le grand vizir Djafar, le chef des eunuques Mesrour, ainsi que les officiers de la chambre l'attendaient.

— Qu'on déshabille cet homme, qu'on le couche dans mon lit ; je vous dirai ensuite mes intentions.

Les officiers déshabillèrent Abou-Hassan, le revêtirent de la robe de

nuît du calife, et l'étendirent dans son lit, selon son ordre. Personne n'étant encore couché dans le palais, le calife fit venir tous les autres officiers, ainsi que toutes les dames, et, quand ils furent en sa présence :

— Je veux, leur dit-il, que ceux d'entre vous qui ont coutume de se trouver à mon lever ne manquent pas de se rendre demain auprès de cet homme que voilà couché dans mon lit, et de remplir leur office ordinaire. Je veux aussi qu'on ait pour lui les mêmes égards que pour ma propre personne. Qu'il soit obéi en tout ce qu'il commandera, et qu'on agisse envers lui comme s'il était véritablement le Commandeur des croyants.

Les assistants, qui comprirent que le calife voulait se divertir, ne répondirent que par une profonde inclination, et chacun se prépara à bien remplir son rôle.



Le lendemain matin, le calife traversa la chambre où Abou-Hassan dormait, et se plaça dans un petit cabinet élevé d'où il pouvait voir sans être vu. Tous les officiers et toutes les dames qui devaient se trouver au lever du Commandeur des croyants entrèrent en même temps, et prirent leur place accoutumée.

Comme le jour commençait à poindre, et qu'il était temps de se préparer pour la prière de l'aube, l'officier qui était le plus près du chevet du lit approcha du nez d'Abou-Hassan une petite éponge trempée dans le vinaigre.



A ce moment, Mesrour, le chef des eunuques, entra et se prosterna devant Abou-Hassan.

Le dormeur, aussitôt, éternua et ouvrit les yeux. Il se vit dans une chambre magnifique, ornée de grands vases d'or massif, de tentures, d'un tapis de pied or et soie. Autour de lui se tenaient des musiciennes d'une beauté charmante, et des eunuques noirs très richement habillés. En jetant les yeux sur la couverture du lit, il vit qu'elle était de brocart d'or à fond rouge, rehaussé de perles et de diamants ; près du lit était posé un habit de même étoffe, et tout près, sur un coussin, un bonnet de calife.

— Bon, se dit-il en lui-même, me voilà calife ! Mais, ajouta-t-il peu après, en se reprenant, il ne faut pas que je m'abuse ; ce n'est qu'un songe, effet du souhait que je formais tantôt avec mon hôte.

Et il refermait les yeux, comme pour dormir.

À ce moment un eunuque s'approcha :

— Commandeur des croyants, lui dit-il respectueusement, que Votre Majesté ne se rendorme pas ; il est temps qu'elle se lève pour la prière ; l'aurore commence à paraître.

— Serais-je éveillé ? se dit Abou-Hassan en entendant ces paroles. Ceux qui dorment n'entendent pas, et j'entends qu'on me parle.

Il rouvrit les yeux, et se leva sur son séant, le sourire aux lèvres.

Alors les daines du palais se prosternèrent devant lui, la face contre terre, et les musiciennes lui donnèrent le bonjour par un concert de flûtes et de hautbois dont il fut ravi.

— Où suis-je ? se disait-il. Que m'est-il arrivé ? Qu'est-ce que ce palais ? Que signifient ces eunuques, ces officiers, ces dames si belles, ces musiciennes qui m'enchantent ? Ne pourrai-je savoir si je rêve ou si je suis dans mon bon sens ?

Comme le concert s'achevait, en levant la tête, il vit que le soleil dardait déjà ses premiers rayons dans la chambre.

À ce moment, Mesrour, le chef des eunuques, entra, et se prosternant devant Abou-Hassan :

— Commandeur des croyants, lui dit-il, Votre Majesté me permettra de lui représenter qu'elle n'a pas coutume de se lever si tard, et qu'elle a laissé passer l'heure de la prière. Elle n'a plus qu'à aller monter sur son trône pour tenir son conseil.

À ces mots, Abou-Hassan fut comme persuadé qu'il ne dormait pas, mais il restait dans l'incertitude du parti qu'il convenait de prendre. Enfin, il regarda Mesrour entre les deux yeux, et d'un ton quelque peu inquiet :

— À qui donc parlez-vous ? lui demanda-t-il. Quel est celui que vous appelez Commandeur des croyants, vous que je ne connais pas ? Il faut que vous me preniez pour un autre.

— Mon respectable seigneur et maître, s'écria Mesrour, Votre Majesté sans doute me parle ainsi pour m'éprouver. Comment ne seriez-vous pas le Commandeur des croyants ! Mesrour, votre chétif

esclave, ne l'a pas oublié, depuis tant d'années qu'il a l'honneur de vous servir. Il s'estimerait le plus malheureux des hommes s'il avait encouru votre disgrâce ; il aime mieux croire qu'un songe fâcheux a troublé votre repos cette nuit.

Abou-Hassan, à ces paroles de Mesrour, partit d'un tel éclat de rire qu'il se laissa aller à la renverse sur le chevet du lit, pour la plus grande joie du calife, qui en eût ri de même s'il n'eût craint de mettre fin trop tôt à la plaisante comédie qu'il avait résolu de se donner.

Abou-Hassan, après avoir ri longtemps en cette posture, se remit sur son séant, et, s'adressant à un petit eunuque, noir comme Mesrour :

— Écoute, lui dit-il, dis-moi qui je suis ?

— Seigneur, répondit le petit eunuque d'un air modeste, Votre Majesté est le Commandeur des croyants, le vicaire du maître des mondes.

— Tu es un petit menteur, face couleur de poix, répliqua Abou-Hassan.

Comme le chef des eunuques s'aperçut qu'il voulait se lever, il lui présenta la main et l'aida à se mettre hors du lit. Dès qu'il fut sur pied, la chambre retentit d'une exclamation unanime :

— Commandeur des croyants, que Dieu donne longue vie à Votre Majesté ! s'écrièrent en chœur tous les officiers et toutes les dames.

— Ah ciel ! Quelle merveille ! J'étais hier au soir Abou-Hassan, et me voilà Commandeur des croyants !

Les officiers préposés à ce ministère l'habillèrent promptement, puis, précédé de Mesrour, il entra dans la salle du conseil, s'assit sur le trône, et, se tournant à droite et à gauche, vit les officiers et les gardes rangés dans un bel ordre et en bonne contenance.

Pendant ce temps, le calife se rendait dans un autre cabinet d'où il pouvait, à l'abri des regards, voir et entendre ce qui se passait au conseil.

Dès qu'Abou-Hassan eut pris place, le grand vizir Djafar, qui venait d'arriver, se prosterna devant lui au pied du trône, et lui dit :

— Commandeur des croyants, que Dieu comble Votre Majesté de ses faveurs en cette vie, la reçoive en son paradis dans l'autre, et précipite ses ennemis dans les flammes de l'enfer.

Abou-Hassan, après tout ce qui lui était arrivé depuis son réveil et, ce qu'il venait d'entendre par la bouche du grand vizir, ne douta plus qu'il ne fût calife, et, sur-le-champ, il prit le parti d'en exercer le pouvoir. Aussi demanda-t-il au grand vizir, en le regardant avec gravité, s'il avait quelque chose à lui dire.

— Commandeur des croyants, reprit Djafar, les émirs, les vizirs et les officiers qui ont séance au conseil de Votre Majesté sont à la porte, attendant vos ordres.

Abou-Hassan dit aussitôt qu'on leur ouvrît. Ils entrèrent en grande

pompe, et, à tour de rôle le genou à terre, le front contre le tapis, vinrent saluer le Commandeur des croyants, avant d'aller à leur place.

Quand la cérémonie fut achevée, il se fit un silence solennel. Alors le grand vizir, toujours debout devant le trône, commença à présenter plusieurs affaires, selon l'ordre des papiers qu'il tenait en main. Les affaires, à la vérité, étaient ordinaires et de peu de conséquence, mais Abou-Hassan ne demeura pas court ; il ne parut même pas embarrassé, et prononça juste sur toutes.

Avant que Djafar eût achevé, Abou-Hassan aperçut, assis à son rang, le juge de police qu'il connaissait de vue.

— Attendez un moment, dit-il au grand vizir en l'interrompant, j'ai un ordre qui presse à donner au juge de police.

Celui-ci, s'entendant nommer, se leva aussitôt de sa place et s'approcha gravement du trône, près duquel il se prosterna, la face contre terre.

— Juge de police, lui dit Abou-Hassan, rendez-vous sur l'heure à telle mosquée, où vous trouverez l'imam et quatre vieillards à barbe blanche ; saisissez-vous de leurs personnes, et faites donner à chacun des vieillards cent coups de nerf de bœuf, puis quatre cents coups à l'imam. Après cela, vous les ferez monter chacun sur un chameau, vêtus de haillons, et la face tournée vers la queue de l'animal. En cet équipage, vous les ferez promener par tous les quartiers de la ville, précédés d'un crieur qui répétera à haute voix : « Voilà le châtiment de ceux qui se mêlent des affaires qui ne les regardent point. »

Le juge se prosterna une seconde fois devant le trône et, après s'être relevé, s'en alla.

Le grand vizir cependant continua à présenter diverses affaires, et il était prêt de finir, lorsque le juge de retour vint rendre compte de sa mission. Il tira de son sein un procès-verbal signé de plusieurs témoins, et attestant qu'il s'était acquitté fidèlement de l'ordre qu'il avait reçu.

Abou-Hassan prit le procès-verbal, le lut tout entier, jusqu'aux noms des témoins, tous gens qui lui étaient connus, et quand il eut achevé :

— Cela est bien, dit-il au juge en souriant ; je suis content de vous ; reprenez votre place.

« Des cagots, se dit-il à lui-même avec un air de satisfaction, des hypocrites qui s'avisent de gloser sur mes actions, et qui trouvaient mauvais que je réglasses d'honnêtes gens chez moi, méritaient bien ce châtiment. »

Le calife, qui l'observait, pénétra sa pensée, et en ressentit une joie extrême.

Abou-Hassan s'adressa ensuite au grand vizir.

— Faites-vous donner par le grand trésorier, lui dit-il, une bourse de mille pièces d'or, et allez au quartier où j'ai déjà envoyé le juge ; vous

la remettre à la mère d'un certain Abou-Hassan, homme d'assez mauvais renom, que tout le monde connaît bien. Partez et revenez promptement.

Djafar sortit, et s'en alla chez le grand trésorier qui lui remit la bourse ; il la fit prendre par un des esclaves qui le suivaient, la porta à la mère d'Abou-Hassan, et revint en hâte.

Quand il rentra dans la chambre du conseil, l'audience venait de prendre fin. Abou-Hassan descendit du trône, et, précédé de Mesrour, se dirigea vers l'appartement intérieur où le repas était servi.

À son entrée, les musiciennes commencèrent un concert de voix et d'instruments des plus mélodieux. Il en fut transporté de joie.

— Si c'est un songe, se disait-il à lui-même, il est de longue durée. Mais ce n'est pas un songe : je vois, je marche, j'entends, je raisonne. Il n'y a qu'un Commandeur des croyants qui puisse se trouver dans la splendeur où je suis ; les honneurs et les respects que l'on me rend, les ordres que j'ai donnés et qui ont été exécutés en sont des preuves évidentes.

Enfin Abou-Hassan tint pour certain qu'il était calife, et il en fut pleinement convaincu lorsqu'il se vit dans un salon magnifique où l'or, mêlé aux couleurs les plus vives, brillait de toutes parts. Sept lustres pendaient au plafond, où l'azur des arabesques faisait un effet merveilleux. Au centre était dressée une table, et de grands plats d'or massif embaumaient la salle de l'odeur des épices et de l'ambre dont les viandes étaient assaisonnées. Sept jeunes dames d'une beauté ravissante, parées de robes de différentes couleurs, environnaient cette table. Elles avaient chacune à la main un éventail dont elles devaient se servir pour donner de l'air à Abou-Hassan quand il serait assis.

Abou-Hassan ne pouvait s'empêcher de s'arrêter pour contempler à loisir toutes les merveilles qui se présentaient à sa vue. Il se tournait émerveillé, de côté et d'autre, au grand plaisir du calife qui l'observait attentivement.

Enfin, il se mit à table. Aussitôt les sept dames qui se tenaient debout agitèrent l'air toutes ensemble avec leurs éventails. Il les regarda l'une après l'autre puis, ayant admiré leur grâce, il leur dit avec un aimable sourire qu'une seule suffirait pour lui donner l'air dont il aurait besoin, et invita les six autres à s'asseoir pour lui tenir compagnie. La table était ronde ; il les fit placer trois à sa droite et les trois autres à sa gauche, afin que, de quelque côté qu'il jetât les yeux, il ne pût rencontrer qu'objets agréables et divertissants.

Les six dames prirent place ; mais Abou-Hassan s'aperçut qu'elles ne mangeaient pas, par respect pour lui, ce qui lui donna l'occasion de les servir lui-même, puis de les presser de manger, dans des termes tout à fait obligeants. Il leur demanda ensuite comment elles s'appelaient ; leurs noms étaient : Cou-d'Albâtre, Bouche-de-Corail, Face-de-Lune,

Éclat-de-Soleil, Plaisir-des-Yeux, Délices-du-Cœur. Il adressa aussi la même demande à la septième, qui tenait l'éventail, et elle lui répondit qu'elle s'appelait Canne-de-Sucre. Les douceurs qu'il dit à chacune sur leurs noms firent voir qu'il avait infiniment d'esprit, et l'on ne peut croire combien cela servit à augmenter l'estime que le calife lui portait déjà.

Quand les dames virent qu'Abou-Hassan ne mangeait plus :

— Le Commandeur des croyants veut passer au salon du dessert : qu'on apporte à laver, dit l'une d'elles.

Elles se levèrent toutes en même temps, et prirent des mains des eunuques, l'une un bassin d'or, l'autre une aiguière de même métal, la troisième une serviette, et se présentèrent, le genou à terre, devant Abou-Hassan, pour lui donner à laver. Quand il eut fait, il se leva, et à l'instant un eunuque ouvrit la porte du salon où il devait passer.

Le jour commençait à décliner, et ce salon, encore plus brillant que le précédent, était illuminé par une quantité prodigieuse de lumières qui produisaient un effet extraordinaire. Sept nouveaux chœurs de musiciennes concertaient ensemble d'une manière plus touchante encore, et sept autres dames se tenaient debout, autour d'une table couverte de sept bassins d'or, remplis de gâteaux feuilletés ainsi que de toutes sortes de confitures. Tout près était dressé un buffet chargé de sept flacons pleins d'un vin exquis, et de sept coupes de cristal d'un très beau travail.

Abou-Hassan s'avança jusqu'à la table. Quand il s'y fut assis, il se prit à admirer les sept dames qui étaient autour de lui, et les trouva plus belles encore que celles qu'il venait de quitter.

Prenant la main de la dame qui était à sa droite, il la fit asseoir, et après lui avoir présenté un gâteau feuilleté, il lui demanda comment elle s'appelait.

— Commandeur des croyants, répondit la dame, mon nom est Bouquet-de-Perles.

— On ne pouvait vous donner un nom plus convenable, reprit Abou-Hassan. Néanmoins, sans blâmer celui qui vous l'a donné, je trouve que vos belles dents effacent la plus belle eau de toutes les perles du monde. Bouquet-de-Perles, ajouta-t-il, obligez-moi de prendre un verre, et de m'apporter à boire de votre belle main.

Bouquet-de-Perles mit la meilleure grâce du monde à répondre à cette aimable invitation. Abou-Hassan en usa de même envers la seconde dame, qui se nommait Étoile-du-Matin, puis envers les autres qui toutes, jusqu'à la septième, lui versèrent de copieuses libations.

Quand il eut achevé de boire autant de coupes qu'il y avait de dames, Bouquet-de-Perles alla au buffet, prit un verre qu'elle remplit de vin, après y avoir jeté une pincée de la poudre dont le calife s'était servi la nuit précédente. Elle le présenta ensuite à Abou-Hassan :

— Commandeur des croyants, lui dit-elle, je supplie Votre Majesté de prendre cette coupe, et de me faire la grâce, avant de boire, d'entendre une chanson que je viens de composer.

— Je vous accorde cette grâce avec plaisir, repartit Abou-Hassan en prenant la coupe, et même je vous ordonne, en qualité de Commandeur des croyants, de nous faire entendre cette composition, bien persuadé qu'une belle personne comme vous n'en peut produire que de très agréables.

La dame prit un luth, et accordant sa voix au son de l'instrument, chanta avec tant de grâce qu'elle tint Abou-Hassan sous le charme jusqu'à la fin.

Quand elle eut achevé, Abou-Hassan, qui voulait la louer comme elle le méritait, vida auparavant la coupe tout d'un trait. Il tournait la tête du côté de la dame pour lui parler, mais l'effet de la poudre fut si soudain que ses yeux se fermèrent ; il laissa tomber la coupe et s'endormit d'un sommeil profond.

Le calife, que ces scènes avaient amusé au delà de ce qu'il s'était promis, sortit de l'endroit où il était, et, tout joyeux, parut dans le salon.

Il commanda qu'on dépouillât Abou-Hassan de l'habit de calife et qu'on lui remît le sien, puis appelant l'esclave qui l'avait accompagné la veille :

— Reprends cet homme, lui dit-il ; reporte-le chez lui, sur son sofa, sans faire de bruit, et en te retirant, laisse la porte ouverte.

L'esclave chargea le dormeur sur son épaule, et exécuta ponctuellement l'ordre donné.



Le lendemain, en ouvrant les yeux, Abou-Hassan fut fort surpris de se voir chez lui.

— Bouquet-de-Perles, Étoile-du-Matin, Bouche-de-Corail, Cou-d'Albâtre, s'écria-t-il de toutes ses forces, où êtes-vous ? Venez, approchez !

Sa mère, qui l'entendit de son appartement, accourut, et, entrant dans sa chambre :

— Qu'avez-vous donc, mon fils ? lui demanda-t-elle. Que vous est-il arrivé ?

À ces paroles, Abou-Hassan leva la tête, et regardant sa mère avec indignation :

— Bonne femme, lui demanda-t-il à son tour, qui est donc celui que tu appelles ton fils ?

— C'est vous-même, répondit la mère avec beaucoup de douceur.

N'êtes-vous pas Abou-Hassan, mon fils ? Ce serait la chose du monde la plus singulière que vous l'eussiez oublié en si peu de temps.

— Moi, ton fils ! reprit alors Abou-Hassan, tu ne sais pas ce que tu dis, pauvre vieille. Je suis le Commandeur des croyants.

— Taisez-vous, mon fils, vous n'êtes pas sage. On vous prendrait pour un fou si l'on vous entendait.

— Folle toi-même, répliqua Abou-Hassan. Je te répète que je suis le Commandeur des croyants, le vicaire du maître des mondes.

— Ah ! mon fils, s'écria la mère, est-il possible que je vous entende proférer des paroles qui marquent une si grande aliénation d'esprit !

« Ne voyez-vous pas, continua-t-elle, que cette chambre où vous êtes est la vôtre, et non la chambre d'un palais, et que vous ne l'avez pas abandonnée depuis que vous êtes au monde. Faites bien réflexion à ce que je vous dis, mon fils, et n'allez pas vous mettre dans l'imagination des choses qui ne peuvent pas être. »

Abou-Hassan entendit ces remontrances, et, les yeux baissés, la main au bas du visage, comme quelqu'un qui réfléchit profondément :

— Je crois que vous avez raison, finit-il par dire. Il me semble que je suis Abou-Hassan, que vous êtes ma mère. Oui, je n'en doute plus, et tout cela n'était qu'un rêve.

La mère crut que son fils était guéri du trouble qui l'agitait, et pensant dissiper la tristesse qu'elle lisait encore sur son visage :

— Laissez-moi, lui dit-elle, vous conter une nouvelle qui vous divertira : Figurez-vous que le juge de police a fait arrêter hier l'imam de notre mosquée et les quatre vieillards, ses amis, qui en ont usé si méchamment à votre égard. Après leur avoir fait donner, en sa présence, je ne sais combien de coups de nerf de bœuf, il fit publier que c'était là le châtiment de ceux qui se font une occupation de jeter le trouble chez leurs voisins. Ensuite, il les fit promener ignominieusement par toute la ville, et leur défendit de remettre jamais le pied dans notre quartier.

En entendant ce récit, Abou-Hassan se mit sur son séant, et regardant sa mère d'un air de triomphe :

— Apprends, s'écria-t-il, que c'est par mon ordre que ces hypocrites ont été châtiés de la manière que tu dis. Je suis donc véritablement le Commandeur des croyants, et cesse de me dire que ce n'est qu'un songe.

La mère, qui ne pouvait deviner ce qui se passait dans l'esprit d'Abou-Hassan, ne douta plus qu'il n'eût perdu la raison.

— Mon fils, lui dit-elle, demandez à Dieu qu'il vous pardonne et vous fasse la grâce de parler comme un homme sensé. Que dirait-on de vous si l'on vous entendait tenir de tels propos ?

De si tendres remontrances, loin d'adoucir Abou-Hassan, ne servirent qu'à l'irriter.

— Bonne femme, dit-il à sa mère, je t'ai déjà avertie de te taire. Si tu continues, je me lèverai et je te traiterai de telle manière que tu t'en ressentiras le reste de tes jours. Je suis le calife, le Commandeur des croyants, et garde-toi d'en douter.

S'abandonnant aux pleurs et aux larmes, la mère d'Abou-Hassan reprit :

— Vous avez grand tort, mon fils, de vous arroger un titre qui n'appartient qu'au calife Haroun-er-Rachid, notre souverain seigneur, pendant que ce monarque nous comble de biens, vous et moi. Il faut que vous sachiez, en effet, que le grand vizir Djafar prit la peine de venir hier me trouver, et qu'en me remettant une bourse de mille pièces d'or, il me dit de prier Dieu pour le Commandeur des croyants qui me faisait ce don.

À ces paroles, Abou-Hassan ne se posséda plus.

— Hé bien ! maudite vieille, s'écria-t-il, seras-tu convaincue quand je te dirai que c'est moi qui t'ai envoyé ces mille pièces d'or par mon grand vizir Djafar ? Cependant, au lieu de me croire, tu ne cherches qu'à me faire perdre l'esprit par tes contradictions, et en me soutenant avec opiniâtreté que je suis ton fils, mais je ne laisserai pas plus longtemps ta malice impunie.

En achevant ces paroles, dans l'excès de sa frénésie, il fut assez dénaturé pour lever la main sur elle. La pauvre femme se mit à appeler au secours, et jusqu'à ce que les voisins accourussent, Abou-Hassan ne cessa de la frapper, en lui demandant à chaque coup :

— Suis-je le Commandeur des croyants ?

À quoi la mère répondait toujours par ces tendres paroles.

— Vous êtes mon fils !

La fureur du malheureux commençait un peu à se ralentir quand les voisins arrivèrent. Le premier qui se présenta se mit aussitôt entre sa mère et lui :

— Que faites-vous donc, Abou-Hassan ? lui dit-il. Avez-vous perdu la raison, et n'avez-vous point honte de maltraiter voire mère qui vous aime tant !

Abou-Hassan regarda celui qui lui parlait, et, jetant en même temps ses yeux égarés sur ceux qui l'accompagnaient :

— Quel est cet Abou-Hassan dont vous parlez ? leur demanda-t-il. Est-ce moi que vous appelez de ce nom ?

— Comment, repartit celui qui venait de lui adresser la parole, vous ne reconnaissez donc pas votre mère ?

— Je ne la connais pas, impertinents que vous êtes, ni vous non plus, et je ne veux pas vous connaître. Je suis le Commandeur des croyants, et si vous l'ignorez, je vous l'apprendrai à vos dépens.

À ce discours, les voisins ne doutèrent plus de la folie d'Abou-Hassan. Ils firent prévenir le chef de l'asile des aliénés, qui vint

aussitôt avec des aides portant des chaînes, des menottes et un nerf de bœuf. En un clin d'œil, ils maîtrisèrent le prétendu calife, le chargèrent de chaînes, lui appliquèrent deux ou trois coups de nerf de bœuf sur les épaules, et le conduisirent à leur asile.

Là, on l'enferma dans une cage en fer, et chaque matin un des aides venait lui administrer cinquante coups de nerf de bœuf, en lui répétant chaque fois :

— Reviens à ton bon sens, et dis si tu es encore le Commandeur des croyants.

Au bout de trois semaines, le dos noirci par les coups, le malheureux n'avait plus que les os et la peau. D'ailleurs les souvenirs les plus contradictoires se mêlaient dans son esprit :

— Tout cela m'éblouit, finit-il par dire, et je n'y comprends rien. Mais combien de choses que l'homme ne comprend pas, et ne comprendra jamais. Je m'en remets donc à Dieu, qui sait et qui connaît tout.

Abou-Hassan était dans ces dispositions quand sa mère vint le voir :

— Hé bien, mon fils, lui dit-elle, en essuyant ses larmes, comment vous trouvez-vous ? En quelle assiette est votre esprit ? Avez-vous renoncé aux folles idées que le démon vous avait suggérées ?

— Ma mère, répondit Abou-Hassan, j'ai été abusé par un songe. Je reconnais mon égarement ; je vous prie surtout de me pardonner le crime exécrable dont je me suis rendu coupable envers vous, ô ma très chère mère, que j'avais toujours honorée jusqu'à ce jour fatal dont le souvenir me couvre de confusion.

— Mon fils, s'écria la pauvre femme, transportée de joie, je ne me sens pas moins ravie de vous entendre parler si raisonnablement, après ce qui s'est passé, que si je venais de vous arracher au trépas. Et maintenant, il faut que je vous déclare toute ma pensée sur votre aventure. L'étranger, que vous aviez amené un soir pour souper avec vous, s'en alla sans fermer la porte de votre chambre. Je crois bien que c'est ce qui a permis au démon d'y entrer, et de vous jeter dans l'affreuse illusion où vous étiez. Ainsi, mon fils, vous devez remercier Dieu de vous en avoir délivré et le prier de vous préserver des pièges de l'esprit malin.

— Vous avez trouvé la source du mal, mais puisque, par la grâce du Ciel, me voilà parfaitement revenu du trouble où j'étais, je vous supplie, ma chère mère, de me faire sortir au plus tôt de cet enfer.

La mère d'Abou-Hassan alla trouver le directeur de l'asile, et dès qu'elle lui eut assuré que son fils était parfaitement rétabli dans son bon sens, il vint, l'examina et le mit en liberté.

Abou-Hassan retourna chez lui, et les soins de sa mère rétablirent vite sa santé. Mais, dès qu'il eut repris ses forces, il commença à s'ennuyer de souper sans compagnie, et résolut d'inviter, comme par le passé, un nouvel hôte chaque soir.

Dans cette intention, il s'était assis, au coucher du soleil, sur un banc pratiqué dans le parapet du pont de Bagdad, lorsque, jetant les yeux jusqu'au bout du pont, il aperçut le même marchand de Mossoul qui venait vers lui, suivi de son esclave.

— Que Dieu me préserve, dit-il en frémissant ; voilà le magicien qui m'a enchanté !

À l'instant même, il tourna la tête du côté du fleuve, et s'appuya sur le parapet pour échapper aux regards des passants.

Mais le calife l'avait déjà reconnu ; à l'attitude qu'il prit, il devina son mécontentement et son intention de l'éviter ; c'est pourquoi il longea d'aussi près qu'il put le parapet où était Abou-Hassan. Quand il fut à ses côtés, il pencha la tête, et le regardant bien en face :

— C'est donc vous, mon cher Abou-Hassan, lui dit-il. Je vous salue ; permettez-moi, je vous prie, de vous embrasser.

— Et moi, répondit brusquement Abou-Hassan, sans regarder le faux marchand de Mossoul, je ne vous salue pas. Je n'ai besoin ni de votre salut, ni de vos embrassades.

— Hé quoi, reprit le calife, ne me reconnaissez-vous pas ? Avez-vous oublié la soirée que nous passâmes ensemble, il y a un mois environ, alors que vous me fîtes l'honneur de me régaler avec tant de générosité ?

— Non, répondit Abou-Hassan sur le même ton qu'auparavant, je ne vous connais pas, et je ne sais de quoi vous voulez me parler. Allez, et passez votre chemin.

— Ah ! mon frère, répliqua le calife en l'embrassant, je ne saurais me séparer de vous de cette manière, et il faut que vous exerciez envers moi la même hospitalité.

C'est de quoi Abou-Hassan protesta qu'il saurait bien se garder.

— Mon bon ami, reprit le calife, vous me traitez avec une dureté à laquelle je ne me serais pas attendu. Je vous supplie de ne pas me tenir des propos si offensants, et d'être bien persuadé de mon amitié.

Ces protestations ne laissèrent pas Abou-Hassan insensible ; il finit par raconter au calife tous les malheurs dont il avait été victime depuis leur rencontre ; en terminant, il découvrit ses épaules, et fit voir les cicatrices causées par les coups de nerf de bœuf qu'il avait reçus.

Le calife ne put regarder sans horreur ces marques cruelles. Il eut compassion du pauvre Abou-Hassan, et fut très peiné des suites du divertissement qu'il avait imaginé. Il l'embrassa de tout cœur, et lui dit du ton le plus sérieux :

— Levez-vous, je vous en supplie, mon cher frère. Venez et allons à votre logis. Je veux encore avoir l'avantage de me réjouir ce soir, et croyez que demain tout ira le mieux du monde.

— Je le veux bien, répondit Abou-Hassan, mais à une condition que vous vous engagerez à tenir par serment : c'est de me faire la grâce de fermer la porte en sortant de chez moi, afin que le démon ne vienne pas me troubler la cervelle, comme il l'a fait une première fois.

Le faux marchand promit tout, et ils se dirigèrent ensemble vers la ville.

Le jour finissait lorsqu'ils arrivèrent à la maison d'Abou-Hassan. Aussitôt celui-ci appela sa mère qui apporta de la lumière ; le repas était à point, et ils mangèrent d'un excellent appétit. Quand ils eurent terminé, la table fut desservie, et la mère d'Abou-Hassan, avant de se retirer, y disposa des fruits, avec plusieurs jarres de vin et des coupes.

Abou-Hassan commença à se verser du vin le premier, et en versa ensuite à son hôte. Ils burent ainsi cinq ou six coupes. Quand le calife vil qu'Abou-Hassan s'échauffait, il prit sa coupe, dans laquelle il jeta adroitement une pincée de la poudre dont il s'était déjà servi, la remplit de vin et la lui présentant :

— Prenez, dit-il, et buvez à notre bonne amitié.

— Bien volontiers, répliqua Abou-Hassan, qui vida la coupe d'un trait.

Un profond assoupissement s'empara aussitôt de ses sens ; l'esclave l'enleva comme la première fois, le transporta au palais, et le coucha sur un sofa, dans le salon où il avait dormi un mois auparavant. Le calife commanda qu'on lui mît l'habit dont il avait été revêtu alors ; il ordonna aux officiers, aux musiciens, aux dames, qui l'avaient servi de se trouver sans faute à son réveil, et leur enjoignit de bien jouer leur rôle.

Le lendemain, à la pointe du jour, il alla s'installer dans le cabinet fermé de jalousies, et chacun prit sa place autour du dormeur. Quand la poudre eut fait son effet, Abou-Hassan ouvrit les yeux ; au même moment, les sept chœurs de musiciennes mêlèrent leurs voix touchantes au son des flûtes et firent entendre un très agréable concert.

La surprise d'Abou-Hassan fut extrême quand il entendit une musique si harmonieuse, et son étonnement redoubla lorsqu'il aperçut autour de lui, des dames, des officiers qu'il crut reconnaître. Le salon où il se trouvait lui parut le même que celui qu'il avait vu dans son premier rêve. Il y remarquait le même ameublement, la même décoration.

Le concert cessa enfin. Les dames, les eunuques et tous les officiers de la chambre, gardant un profond silence, demeurèrent à leur place dans une altitude très respectueuse.

— Hélas ! s'écria Abou-Hassan en se mordant les doigts, me voilà retombé dans le même songe, et dans la même illusion qu'il y a un mois ! Je n'ai qu'à m'attendre encore une fois aux coups de nerf de bœuf, à l'asile des fous et à la cage de fer.

Dans l'incertitude où il était, Abou-Hassan appela un des officiers qui était près de lui.

— Approchez, lui dit-il, et mordez-moi le bout de l'oreille, que je juge si je dors ou si je veille.

L'officier s'approcha, lui prit le bout de l'oreille entre ses dents, et serra si fort qu'Abou-Hassan poussa un cri effroyable.

À ce cri, tous les instruments de musique jouèrent en même temps ; les dames, les officiers se mirent à danser, à chanter, à sauter autour d'Abou-Hassan avec un si grand tumulte qu'il entra dans une espèce de vertige, et se mit à faire mille folies. Il chanta à tue-tête. Il déchira le bel habit dont on l'avait revêtu. Il jeta par terre le bonnet qu'il portait, et se levant brusquement, en chemise et en caleçon, se précipita entre deux dames qu'il prit par la main ; il se mit alors à danser, à sauter, à gesticuler avec tant de vivacité et des contorsions si bouffonnes que le calife ne put plus se contenir dans l'endroit où il était. La mimique d'Abou-Hassan le fit rire avec tant d'éclat qu'il se laissa aller à la renverse, et peu s'en fallut qu'il ne s'en trouvât incommodé. Enfin il se releva, ouvrit la jalousie, et avançant la tête, il s'écria en riant toujours.

— Abou-Hassan ! Abou-Hassan ! Veux-tu donc me faire mourir à force de rire ?

À la voix du calife, tout le monde se tut, et Abou-Hassan, tournant la tête comme les autres, reconnut dans le Commandeur des croyants son compagnon d'aventure. Il comprit alors qu'il était bien éveillé et que tout ce qui lui était arrivé était très réel. Sans se déconcerter, il entra dans la plaisanterie, et dans l'intention du calife :

— Ha ! ha ! s'écria-t-il, en le regardant avec assurance, vous voilà donc, marchand de Mossoul ! Quoi ! Vous vous plaignez que je vous fais mourir, vous qui m'avez causé tant de trouble d'esprit et tant de traverses ! Quel châtiment ne mériteriez-vous pas ?

— Tu as raison, répondit le calife en continuant de rire ; mais pour te consoler et te dédommager, je suis prêt à te faire, à ton choix, telle réparation que tu voudras m'imposer.

En achevant ces mots, il descendit du cabinet et entra dans le salon. Il se fit apporter un habit magnifique, en fit revêtir Abou-Hassan, et lui dit en l'embrassant :

— Tu es mon frère ; demande-moi tout ce qui peut te faire plaisir, je te l'accorderai.

— Commandeur des croyants, reprit alors Abou-Hassan, quelques grands que soient les maux que j'ai soufferts, leur souvenir aujourd'hui

s'efface de ma mémoire. Pour ce qui est de la générosité dont Votre Majesté s'offre à me faire sentir les effets, je ne doute point de sa parole irrévocable ; mais, comme l'intérêt n'a jamais eu d'empire sur moi, la seule grâce que je vous demande, c'est de me donner accès auprès de votre personne.

Ce dernier témoignage de désintéressement acheva de lui mériter toute l'estime du calife.

— Je te sais gré de ta demande, lui répondit-il ; je t'accorde l'entrée libre dans mon palais, à toute heure, et en quelque endroit que je me trouve.

« De plus, il m'a semblé que, parmi les dames du palais, Bouquet-de-Perles avait surtout arrêté tes regards, et qu'elle n'était pas insensible à l'intérêt que tu lui témoignais. Je te la donne en mariage et, pour faciliter votre établissement, le grand vizir Djafar te fera remettre une bourse de cent mille pièces d'or. »

Abou-Hassan adressa de profonds remerciements au calife, qui le quitta pour aller tenir son conseil.



Histoire du petit bossu

(Conte tiré des *Mille et une Nuits*.)



Il y avait autrefois à Kachgar, aux extrémités de la Grande-Tartarie, un tailleur qui vivait à l'aise avec sa femme. Un soir qu'il travaillait, un petit bossu vint s'asseoir à l'entrée de sa boutique, et se mit à chanter en s'accompagnant du tambourin. Le tailleur prit plaisir à l'entendre, et résolut de l'emmener dans sa maison pour réjouir sa femme.

— Avec ses chansons plaisantes, se disait-il, il nous divertira après le souper.

Le bossu ayant accepté de le suivre, il ferma sa boutique et le mena chez lui.

Dès qu'ils furent arrivés, la femme du tailleur, qui avait déjà mis le couvert, servit un bon plat de poisson. Ils se mirent tous trois à table, mais en mangeant, le bossu avala par malheur une grosse arête dont il mourut en peu d'instants, sans que le tailleur et sa femme y pussent remédier. Ils furent d'autant plus effrayés de cet accident, arrivé chez eux, que si la justice venait à être informée, ils pouvaient être punis comme des assassins.

Le mari chercha alors un expédient pour se défaire du corps. Il fit réflexion que dans le voisinage demeurait un médecin juif, et là-dessus, ayant formé un projet, pour commencer à l'exécuter, sa femme et lui prirent le bossu, l'un par les pieds, l'autre par la tête, et le portèrent jusqu'au logis du médecin. Ils frappent à la porte ; une servante descend aussitôt par un escalier fort raide ; elle ouvre, et demande aux visiteurs ce qu'ils désirent.

— Remontez, s'il vous plaît, répondit le tailleur, et dites à votre maître que nous lui amenons un homme bien malade pour qu'il lui

ordonne quelque remède. Tenez, ajouta-t-il, en lui remettant une pièce d'or dans la main, donnez-lui cela par avance, afin qu'il soit persuadé que nous n'avons pas dessein de lui faire perdre sa peine. »

Pendant que la servante remontait pour faire part au médecin d'une si bonne nouvelle, le tailleur et sa femme portèrent promptement le corps du bossu en haut de l'escalier, le laissèrent là et retournèrent vite chez eux.

La servante ayant prévenu son maître, et lui ayant remis l'argent, qu'elle avait reçu, celui-ci se leva, transporté de joie : il crut que c'était une bonne pratique qu'on lui amenait et qu'il ne fallait pas négliger.

— Prends vite la lampe, dit-il à la servante, et suis-moi.

Sans attendre qu'on l'éclairât, il s'avança avec précipitation, et venant à rencontrer le bossu, il lui donna du pied dans les côtes si rudement qu'il le fit rouler jusqu'au bas de l'escalier. Peu s'en fallut qu'il ne tombât et ne roulât avec lui.

— Apporte donc la lumière, cria-t-il à sa servante.

Enfin elle arriva ; il descendit avec elle, et trouvant que c'était un homme qu'il avait fait rouler ainsi, il fut tellement effaré qu'il invoqua Moïse, Josué, et tous les autres prophètes de sa loi.

— Malheureux que je suis ! s'écria-t-il. J'ai achevé de tuer ce malade qu'on avait amené. Je suis cause de sa mort, et on va bientôt m'arrêter comme meurtrier.

Malgré le trouble qui l'agitait, il prit la précaution de fermer sa porte, de peur que quelqu'un, venant à passer par la rue, ne s'aperçût du malheur dont il se croyait cause. Il releva ensuite le cadavre et le porta dans la chambre de sa femme qui faillit s'évanouir quand elle le vit entrer avec cette fatale charge.

— Ah ! nous sommes perdus, s'écria-t-elle, si nous ne trouvons moyen de nous débarrasser cette nuit de ce corps ! Quel malheur ! Comment avez-vous donc fait pour tuer cet homme ?

— Il ne s'agit pas de gémir, repartit le juif ; il s'agit de porter remède à un mal si pressant.

Ils se concertèrent. Le médecin eut beau chercher, il ne trouva nul stratagème pour sortir d'embarras ; mais sa femme, plus fertile en inventions, lui dit :

— Il me vient une pensée : portons ce cadavre sur la terrasse de notre logis, et jetons-le, par la cheminée, dans la maison du musulman, notre voisin.

Ce musulman était un des pourvoyeurs du sultan ; chargé de fournir l'huile, le beurre et toutes sortes de graisses, il avait chez lui un magasin où rats et souris causaient de grands dégâts.

Le médecin juif ayant approuvé l'expédient, sa femme et lui prirent le bossu, le portèrent sur la terrasse de leur maison, et après lui avoir

passé des cordes sous les aisselles, le descendirent par la cheminée dans la chambre du pourvoyeur, si doucement qu'il demeura piaulé sur ses pieds, contre le mur, comme s'il eût été vivant. Lorsqu'ils le sentirent en bas, ils retirèrent les cordes, et le laissèrent ainsi.

Ils étaient à peine rentrés chez eux que le pourvoyeur arriva, une lanterne à la main ; il revenait d'un festin de noces. On devine sa stupeur lorsqu'à la faveur de la lumière, il vit un homme debout dans sa cheminée ; comme il était naturellement courageux, s'imaginant que c'était un voleur, il saisit un gros bâton, et courant droit au bossu :

— Ah ! ah ! cria-t-il, je m'imaginais que les rats mangeaient mon beurre et mes graisses, et c'est toi qui descends par la cheminée pour me voler ! Je ne crois pas qu'il te prenne jamais envie d'y revenir.

En achevant ces mots, il frappe le bossu de plusieurs coups de bâton. Le cadavre tombe le nez contre terre. Le pourvoyeur redouble ses coups, mais remarquant enfin que le corps qu'il frappe est sans mouvement, il s'arrête pour le considérer, et voyant que c'est un cadavre, la crainte le saisit :

— Qu'ai-je fait, misérable ! dit-il ; je viens d'assommer un homme. Ah ! la colère m'a emporté trop loin ! Grand Dieu, si vous n'avez pitié de moi, c'est fait de ma vie. Maudites soient mille fois les graisses et les huiles qui sont cause que j'ai commis une action si criminelle ! Étoiles qui brillez aux cieux, ajouta-t-il, n'ayez de lumière que pour moi dans un danger si évident.

En disant ces paroles, il chargea le bossu sur ses épaules, sortit de sa chambre, alla jusqu'au bout de la rue, où, l'ayant posé debout et appuyé contre une boutique, il reprit le chemin de sa maison sans regarder derrière lui.

Quelques moments avant le jour, un marchand chrétien qui était fort riche, après avoir passé la nuit en débauche, s'avisa de sortir pour aller au bain. Quoi qu'il fût ivre, il remarqua que la nuit était fort avancée et qu'on allait bientôt appeler à la prière de l'aube ; c'est pourquoi, précipitant ses pas, il se hâtait d'arriver au bain de peur que quelque musulman, en allant à la mosquée, ne le rencontrât et ne le menât en prison comme un ivrogne. Néanmoins, quand il fut au bout de la rue, il s'arrêta, pour quelque besoin, contre la boutique où le pourvoyeur du sultan avait abandonné le corps du bossu qui, venant à être ébranlé, tomba sur le dos du marchand. S'imaginant que c'était un malfaiteur qui l'attaquait, celui-ci le renversa d'un coup de poing qu'il lui asséna sur la tête, puis il redoubla ses coups et se mit à crier au voleur.

Le garde du quartier accourut, et voyant que c'était un chrétien qui maltraitait un musulman :

— Quel sujet avez-vous, lui dit-il, de frapper ainsi un croyant ?

— Il a voulu me voler, répondit le marchand, et il s'est jeté sur moi pour me prendre à la gorge.

— Vous vous êtes assez vengé, répliqua le garde, en le tirant par le bras.

En même temps, il tendit la main au bossu pour l'aider à se relever, mais remarquant qu'il était mort :

— Oh ! oh ! poursuivit-il, c'est donc ainsi qu'un chrétien a l'audace d'assassiner un musulman !

En achevant ces mots, il arrêta le chrétien et le mena chez le lieutenant de police, où on le mit en prison.

Pendant le marchand chrétien revint de son ivresse, et plus il réfléchissait à son aventure, moins il pouvait comprendre comment quelques coups de poing avaient pu ôter la vie à un homme.



Le lieutenant de police ayant vu le cadavre qu'on avait apporté chez lui, interrogea le marchand chrétien qui ne put nier un crime qu'il pensait avoir commis. Le juge fit alors dresser une potence, et envoya les crieurs par la ville pour publier qu'on allait pendre un chrétien qui avait tué un musulman.

Enfin on tira le marchand de prison, on l'amena au pied de la potence, et le bourreau, après lui avoir attaché la corde au cou, allait l'enlever en l'air, lorsque le pourvoyeur du sultan, fendant la foule, s'avança en criant :

— Attendez, attendez, ce n'est pas lui qui a commis le crime, c'est moi.

Le lieutenant de police, qui assistait à l'exécution, interrogea le pourvoyeur ; celui-ci lui raconta de quelle manière il avait tué le bossu, et comment il avait porté son corps à l'endroit où le marchand chrétien l'avait trouvé.

— Vous alliez, ajouta-t-il, faire mourir un innocent ; c'est bien assez pour moi d'avoir assassiné un musulman, sans charger encore ma conscience de la mort d'un chrétien qui n'est pas criminel.

Après un tel aveu, le lieutenant de police ne put se dispenser de rendre justice au marchand :

— Laisse, dit-il au bourreau, laisse aller le chrétien et pends cet homme à sa place, puisqu'il est le vrai coupable.

Le bourreau lâcha le marchand, et mit aussitôt la corde au cou du pourvoyeur. Au moment où il allait l'expédier, il entendit la voix du médecin juif qui accourait en criant de suspendre l'exécution.

Quand il fut devant le juge de police :

— Seigneur, lui dit-il, ce musulman que vous alliez faire pendre n'a

pas mérité la mort.

Et il raconta ce qui s'était passé dans sa maison.

— Je suis donc le seul auteur du meurtre, et quoique je le sois contre mon intention, j'ai résolu d'expier mon crime pour n'avoir pas à me reprocher la mort de deux musulmans.

Dès que le lieutenant de police fut persuadé que le médecin juif était le meurtrier, il ordonna au bourreau de se saisir de sa personne, et de mettre en liberté le pourvoyeur du sultan. Le médecin avait déjà la corde au cou quand on entendit la voix du tailleur qui faisait ranger le peuple pour s'avancer vers la potence.

— Seigneur, dit-il au juge, peu s'en est fallu que vous n'ayez fait perdre la vie à trois innocents, mais si vous voulez bien m'entendre, vous allez connaître le véritable assassin du bossu.

Et il retraça point par point tout ce qui lui était arrivé.



Pendant que cette scène se déroulait au pied de la potence, le sultan de Kachgar avait demandé à voir le bossu, son bouffon, dont il ne pouvait se passer longtemps, et qui avait disparu depuis la veille. Après d'assez longues recherches, ses officiers vinrent lui dire :

— Sire, votre bossu, après s'être enivré hier, s'échappa du palais, contre sa coutume, pour aller courir par la ville, et ce matin on l'a trouvé mort. On a conduit devant le juge un marchand chrétien accusé de l'avoir tué. Comme on allait pendre l'accusé, un homme est arrivé, et après celui-là un autre, qui s'accusent eux-mêmes et se déchargent l'un l'autre. Le lieutenant de police est occupé en ce moment à interroger un quatrième individu qui se dit le véritable assassin.

À ce discours, le sultan envoya un huissier :

— Faites diligence, lui ordonna-t-il ; dites au juge de m'amener immédiatement les accusés, et de m'apporter aussi le corps du pauvre bossu, que je veux voir une dernière fois.

L'huissier partit et arriva au lieu du supplice alors que le bourreau commençait à tirer la corde pour pendre le tailleur. Il cria de toute sa force que l'on eût à suspendre l'exécution, ce qui fut fait, puis il transmit au juge l'ordre du sultan. Le juge prit aussitôt le chemin du palais avec le tailleur, le médecin juif, le pourvoyeur, le marchand chrétien, et fit porter par quatre de ses gens le corps du bossu.

Lorsqu'ils furent tous devant le sultan, le lieutenant de police se prosterna aux pieds du prince, puis lui raconta fidèlement tout ce qu'il savait de l'histoire du bossu.

Parmi les assistants, se trouvait un barbier, quelque peu charlatan, réputé pour sa malice. Quand le juge eut terminé son récit, il secoua la

tête, comme s'il eût voulu dire qu'il y avait là-dessous quelque chose de caché qu'il ne comprenait pas.

— Tout cela est fort surprenant, s'écria-t-il, mais je serais bien aise d'examiner de près ce bossu.

Il s'approcha, s'assit par terre, prit la tête sur ses genoux, et après l'avoir attentivement regardée, partit tout à coup d'un si grand éclat de rire qu'il se laissa aller sur le dos à la renverse, sans considérer qu'il était devant le sultan de Kachgar. Puis, se relevant sans cesser de rire :

— On le dit bien et avec raison, s'écria-t-il, qu'on ne meurt pas sans cause.

— Homme peu respectueux, lui dit le sultan étonné, qu'avez-vous donc à rire si fort ?

— Sire, répondit le barbier, je jure, par l'humeur indulgente de Votre Majesté, que ce bossu n'est pas mort, et je veux passer pour un extravagant si je ne vous le fais voir à l'heure même.

En achevant ces mots, il prit une boîte où il y avait plusieurs remèdes qu'il portait sur lui pour s'en servir à l'occasion ; il en tira une petite fiole balsamique et frotta longuement le cou du bossu. Ensuite, après lui avoir ouvert la bouche, il lui enfonça dans le gosier de petites pincettes avec lesquelles il retira l'arête de poisson qu'il fit voir à tout le monde. Aussitôt, le bossu éternua, étendit les bras et les pieds, ouvrit les yeux, et revint à la vie.



Il lui enfonça dans le gosier de petites pincettes avec lesquelles il retira l'arête du poisson.

Ravi de joie et d'admiration, le sultan voulut que le tailleur, le médecin juif, le pourvoyeur et le marchand chrétien ne se ressouvinsent qu'avec plaisir de l'aventure que l'accident du bossu leur avait causée ; il ne les renvoya chez eux qu'après leur avoir donné à chacun une robe fort riche. Quant au barbier, il le gratifia d'une grosse pension et l'attacha à sa personne, si bien qu'il devint un des personnages les plus considérés de la cour.



Le rêve d'Alnaschar

(Conte tiré des *Mille et une Nuits*.)



ALNASCHAR, tant que vécut son père, fut très paresseux. Au lieu de travailler pour gagner sa vie, il n'avait pas honte de mendier le soir, et de vivre le lendemain de ce qu'il avait reçu.

Son père mourut, accablé de vieillesse, laissant pour tout bien cent drachmes à chacun de ses enfants. Alnaschar, qui n'avait jamais possédé tant d'argent, se trouva fort embarrassé sur l'usage qu'il en ferait. Après quelques hésitations, il se décida à acheter des coupes, flacons, bouteilles et autres pièces de verrerie qu'il prit chez un gros marchand. Il mit le tout dans un panier à jour et choisit une petite boutique où il s'assit, le panier devant lui, le dos appuyé contre le mur, en attendant qu'on vînt acheter sa marchandise.

Dans cette attitude, les yeux fixés sur son panier, il se mit à rêver et, dans sa rêverie, il prononça les paroles suivantes, assez haut pour être entendu d'un tailleur qu'il avait pour voisin.

— Ce panier, dit-il, me coûte cent drachmes, et c'est tout ce que j'ai au monde. J'en ferai bien deux fois autant en le vendant au détail, et de ces deux cents drachmes, que j'emploierai encore en verrerie, j'en ferai quatre cents.

« Continuant ainsi, j'amasserai par la suite quatre mille drachmes ; j'irai aisément jusqu'à huit mille ; quand j'en aurai dix mille, je laisserai là la verrerie pour me faire joaillier. Je ferai commerce de diamants, de perles et de toutes sortes de pierreries. Possédant alors des richesses à souhait, j'achèterai une belle maison, des terres, des esclaves, des eunuques, des chevaux ; je ferai bonne chère et grand bruit dans le monde. Je ferai venir chez moi tout ce qui se trouvera dans la ville de musiciens, de danseurs et de danseuses.

« Je n'en demeurerai pas là et j'amasserai, s'il plaît à Dieu, jusqu'à cent mille drachmes. Lorsque je me verrai si riche, je m'estimerai l'égal des princes, et j'enverrai demander en mariage la fille du grand vizir, à qui j'offrirai en dot mille pièces d'or. Si le vizir était assez malhonnête pour me refuser sa fille, ce qui ne saurait arriver, j'irais l'enlever à sa barbe, et l'amènerais chez moi malgré lui.

« Dès que j'aurai épousé la fille du grand vizir, je lui achèterai deux eunuques noirs, des plus jeunes et des mieux faits. Je m'habillerai comme il sied à un prince, puis, monté sur un coursier tout caparaçonné d'or, je traverserai la ville, escorté de mes esclaves, et me rendrai à l'hôtel du vizir aux yeux d'un peuple respectueux, qui me fera de profondes révérences.

« Arrivé chez le vizir, je monterai par l'escalier au milieu de mes gens rangés en deux files à droite et à gauche. Le grand vizir, en me recevant comme son gendre, me cédera sa place, et se mettra au-dessous de moi pour me faire plus d'honneur. Alors, deux de mes gens auront chacun une bourse de mille pièces d'or que je leur aurai confiée. J'en prendrai une, et la présentant à mon beau-père :

« Voilà, lui dirai-je, les mille pièces d'or que j'ai promises pour la dot de la princesse votre fille, et lui offrant l'autre :

« Tenez, ajouterai-je, je vous en donne encore autant pour vous marquer que je suis homme de parole.

« Après une telle action, on ne parlera dans le monde que de ma générosité.

« Je reviendrai chez moi avec la même pompe. Ma femme m'enverra complimenter par quelque officier sur la visite que j'aurai faite au vizir, son père : j'honorerai l'officier d'une belle robe, et le renverrai avec un riche présent. Si elle s'avise de m'envoyer quelque cadeau, je ne l'accepterai pas, et je congédierai le porteur.

« Le soir lorsque je me retirerai avec mon épouse, je serai assis à la place d'honneur, où, sans tourner la tête à droite ou à gauche, j'affecterai un air grave. Je parlerai peu, et pendant que ma femme, belle comme la pleine lune, demeurera debout devant moi dans tous ses atours, je ferai semblant de ne pas la voir. Les suivantes, qui seront autour d'elle, me diront :

« — Notre cher seigneur et maître, voilà votre épouse, votre humble servante devant vous. Ne daignerez-vous pas jeter les yeux sur elle ?

« Je ne répondrai rien, ce qui augmentera leur surprise et leur douleur. Elles se jetteront à mes pieds, et après qu'elles y seront restées un temps considérable à me supplier, je lèverai enfin la tête, sans avoir l'air de les voir, puis je me remettrai dans la même attitude. Ce ne sera qu'après de nouvelles instances que je me déciderai à regarder ma femme, et ainsi je commencerai, dès le premier jour, à lui apprendre de quelle manière je prétends en user avec elle le reste de

ma vie.

« Quand les suivantes se seront retirées, ma femme se couchera la première. Je me coucherai ensuite, et je passerai la nuit sans lui dire un seul mot. Le lendemain elle ne manquera pas de se plaindre à sa mère de mes mépris, et j'en aurai la joie au cœur.

« Sa mère, la femme du grand vizir, viendra me trouver, me baisera les mains avec respect et me dira :

« — Seigneur — car elle n'osera m'appeler son gendre — je vous supplie de ne pas dédaigner ma fille. Je vous assure qu'elle ne cherche qu'à vous plaire, et qu'elle vous aime de toute son âme. »

« Mais ma belle-mère aura beau parler, je ne lui répondrai pas une syllabe, et je demeurerai ferme dans ma gravité, ce que voyant, elle prendra une coupe de vin, et la remettant à sa fille, mon épouse :

« — Allez, lui dira-t-elle, présentez-lui vous-même cette coupe, il n'aura peut-être pas la cruauté de la refuser d'une si belle main. »

« Ma femme viendra avec la coupe, et se mettant debout, demeurera toute tremblante devant moi. Lorsqu'elle verra que je ne tourne même pas les yeux de son côté, elle me dira en pleurant :

« — Mon cœur, ma chère âme, mon aimable seigneur, je vous conjure, par les faveurs dont le ciel vous comble, de me faire la grâce de recevoir cette coupe de la main de votre très humble servante. »

« Je me garderai bien de lui répondre.

« — Mon charmant époux, continuera-t-elle, en redoublant ses pleurs et en approchant la coupe de ma bouche, je ne cesserai pas que je n'aie obtenu que vous buviez. »

« Alors, fatigué de ses prières, je lui lancerai un regard terrible, et lui donnerai un bon soufflet sur la joue en la repoussant du pied si vigoureusement qu'elle ira tomber bien loin au delà du sofa. »

Alnaschar était tellement plongé dans ses visions qu'il exécuta l'action avec son pied, comme si elle eût été réelle. Par malheur, il en frappa si rudement son panier qu'il le fit tomber du haut de sa boutique dans la rue, si bien que toute la verrerie fut brisée en mille morceaux.

Le tailleur, son voisin, qui avait ouï l'extravagance de son discours, partit d'un grand éclat de rire lorsqu'il vit tomber le panier.

— Ne devrais-tu pas mourir de honte, dit-il à Alnaschar, de maltraiter ainsi une jeune épouse qui ne t'a donné aucun sujet de plainte ? Il faut que tu sois bien brutal, pour mépriser les pleurs et les charmes d'une si aimable personne. Si j'étais à la place du grand vizir, ton beau-père, je te ferais donner cent coups de nerf de bœuf, et te ferais promener par la ville avec le cortège que tu mérites.



Histoire de Chacabac et du Barmécide

(Conte tiré des *Mille et une Nuits*.)



Au temps des vizirs Barmécides, il y avait à Bagdad un mendiant nommé Chacabac qui s'efforçait surtout de se procurer l'entrée des grandes maisons pour avoir accès auprès des maîtres et profiter de leur générosité.

Un jour qu'il passait devant un hôtel magnifique dont la porte élevée laissait voir une cour très spacieuse, il s'approcha d'un domestique et lui demanda à qui appartenait cette somptueuse demeure.

— Bonhomme, lui répondit le domestique, d'où venez-vous pour me faire une telle demande ? Tout ce que vous voyez ne vous fait-il pas connaître que c'est l'hôtel d'un Barmécide ?

Chacabac, à qui la libéralité de tous les membres de cette illustre famille était bien connue, s'adressa aux portiers et leur demanda l'aumône.

— Entrez, lui dirent-ils, personne ne vous en empêche, et adressez-vous au maître de la maison, il vous renverra content.

Le mendiant ne s'attendait pas à tant d'honnêteté ; il remercia les portiers et entra. Après avoir traversé un long vestibule qui lui fit découvrir un jardin des plus riants, il pénétra dans une salle richement meublée et ornée d'arabesques à fleurs d'or et d'azur. À la place d'honneur était assis un homme d'aspect imposant : c'était le seigneur Barmécide lui-même. Il souhaita la bienvenue à Chacabac, et lui demanda ce qu'il désirait.

— Seigneur, lui répondit le mendiant sur un ton lamentable, je suis plongé dans la misère ; j'ai besoin de l'assistance de personnes puissantes et généreuses comme vous.

Le Barmécide parut étonné de cette réponse, et portant les deux mains à la poitrine, comme pour déchirer ses vêtements en signe de douleur :

— Est-il possible que je sois à Bagdad, et qu'un homme tel que vous se trouve dans le dénuement ? Voilà ce que je ne saurais souffrir.

Après ces démonstrations, Chacabac, bien persuadé que son interlocuteur allait lui donner une marque singulière de sa libéralité, lui adressa mille bénédictions, et lui souhaita toutes sortes de biens.

— Mais, seigneur, ajouta-t-il, je dois vous avouer que je n'ai rien mangé aujourd'hui.

— Est-il vrai, repartit le Barmécide, que vous soyez à jeun à l'heure qu'il est ! Holà, garçons, cria-t-il, qu'on m'apporte vite le bassin et l'aiguère pour que nous nous lavions les mains.

Aucun garçon ne parut ; néanmoins le Barmécide ne laissa pas de se frotter les mains comme si quelqu'un eût versé de l'eau dessus et, ce faisant, il disait au mendiant :

— Approchez donc ! Lavez-vous avec moi.

Chacabac jugea par là que le seigneur Barmécide aimait à rire ; comme il entendait lui-même la raillerie, et n'ignorait pas la complaisance que les pauvres doivent avoir pour les riches, s'ils veulent en tirer bon parti, il s'approcha, et fit comme lui.

— Allons, dit alors le Barmécide, qu'on apporte à manger, et qu'on ne nous fasse point attendre !

En achevant ces paroles, quoiqu'on n'eût rien apporté, il se mit à faire comme s'il eût pris dans un plat des aliments qu'il portait à sa bouche et faisait semblant de mâcher.

— Mangez, mon hôte, je vous en prie, disait-il ; agissez aussi librement que si vous étiez chez vous. Mangez donc ; pour un homme affamé, il me semble que vous faites la petite bouche.

— Pardonnez-moi, seigneur, lui répondit Chacabac, en imitant parfaitement ses gestes : vous voyez que je ne perds pas de temps, et que je fais assez bien mon devoir.

— Que dites-vous de ce pain, reprit le Barmécide ; ne le trouvez-vous pas excellent ?

— Ah ! seigneur, repartit le mendiant, qui ne voyait pas plus de pain que de viande, jamais je n'en ai mangé de si blanc ni de si délicat.

— Mangez-en donc tout à votre aise ; je vous assure que j'ai acheté cinq cents pièces d'or l'esclave qui l'a fait.

« Garçons, ajouta-t-il, apportez-nous un autre plat. Mon cher hôte, dit-il à Chacabac, encore qu'aucun garçon n'eût paru, goûtez de ce nouveau mets ; avez-vous jamais mangé du mouton cuit avec du blé mondé, qui fût mieux accommodé que celui-là ?

— Il est admirable ; aussi je m'en donne comme il faut.

— Que vous me faites plaisir, reprit le seigneur Barmécide. Je vous

conjure, pour la satisfaction que j'ai de vous voir si bien manger, de ne rien laisser de ce mets puisque vous le trouvez à votre goût.

Peu de temps après, il demanda une oie à la sauce douce accommodée avec du vinaigre, du miel, des raisins secs, des pois chiches et des figes sèches, ce qui fut servi comme le plat de viande de mouton.

— L'oie est bien grasse, dit le Barmécide, mangez-en une cuisse et une aile. Il faut ménager votre appétit, car il vous revient encore beaucoup d'autres choses.

Effectivement, il demanda plusieurs autres plats de différentes sortes, dont Chacabac, qui mourait de faim, continua à faire semblant de manger. Mais ce qu'il vanta plus que tout le reste, ce fut un agneau nourri de pistaches, qui fut servi de même que les plats précédents.

— Savourez ce mets, dit le seigneur Barmécide, vous ne le mangerez point ailleurs que chez moi. Je veux que vous vous en rassasiez.

Et faisant comme s'il avait un morceau à la main, il feignit de l'approcher de la bouche de Chacabac :

— Tenez, lui dit-il, avalez cela, vous m'en direz des nouvelles.

L'autre allongea la tête, ouvrit la bouche, fit semblant de prendre le morceau, de le mâcher et de l'avaler avec un extrême plaisir.

— Je savais bien, reprit le Barmécide, que vous le trouveriez bon.

— Rien au monde n'est plus exquis, repartit Chacabac. Quelle table délicieuse que la vôtre !

— Qu'on apporte à présent le ragoût, s'écria le Barmécide ; je crois que vous n'en serez pas moins content que de l'agneau. Hé bien ! qu'en pensez-vous ?

— Il est merveilleux, répondit Chacabac ; on y sent tout à la fois l'ambre, le clou de girofle, la muscade, le gingembre, le poivre et les herbes les plus odorantes. Quelle volupté ! Mais, en vérité, seigneur, il n'est pas possible que je mange davantage : je n'en puis plus.

— Qu'on desserve donc, dit alors le Barmécide, et qu'on apporte les fruits.

Il attendit un moment, comme pour donner le temps aux domestiques de desservir, après quoi reprenant la parole :

— Goûtez de ces amandes, poursuivit-il ; elles sont bonnes et fraîchement cueillies.

Ils firent l'un et l'autre de même que s'ils eussent ôté la peau des amandes et qu'ils les eussent mangées. Après cela, le Barmécide invitait son hôte à prendre autre chose :

— Voilà, lui dit-il, de toutes sortes de fruits ; voilà des gâteaux, des confitures, des compotes ; choisissez ce qui vous plaira.

Puis avançant la main comme s'il eût présenté quelque chose :

— Tenez, continua-t-il, voici une tablette excellente pour faciliter la digestion.

Chacabac fit semblant de prendre et de manger :

— Seigneur, dit-il, le musc n'y manque pas.

— Ces sortes de tablettes se font chez moi, et rien n'y est épargné.

« Mon hôte, ajouta-t-il, après avoir si copieusement mangé, il faut que nous buvions. Vous boirez bien du vin.

— Seigneur, dit l'autre, je ne boirai pas de vin, s'il vous plaît, par respect pour notre religion.

— Vous êtes trop scrupuleux, répliqua le Barmécide : faites comme moi.

— J'en boirai donc, pour vous complaire, mais comme je n'y suis point accoutumé, je crains de commettre quelque faute contre la bienséance ; qui sait même si je ne serai pas entraîné à me départir du respect qui vous est dû ! Mieux vaut que je me contente de boire de l'eau.

— Non, non, vous boirez du vin, dit le Barmécide. En même temps, il commanda qu'on en apportât, mais le vin ne fut pas plus réel que la viande et les fruits.

Il fit semblant de se verser à boire, de boire le premier, puis de verser à boire pour son hôte, et de lui présenter le verre :

— Buvez à ma santé, lui dit-il.

Chacabac feignit de prendre le verre, de le regarder de près comme pour voir si la couleur du vin était belle, et enfin de boire avec toutes les démonstrations d'un connaisseur qui déguste une liqueur exquise.

— Seigneur, dit-il, je trouve ce vin excellent, mais il n'est pas assez fort, ce me semble.

— Si vous en souhaitez qui ait plus de force, répondit le Barmécide, vous n'avez qu'à parler ; il y en a dans ma cave de bien des sortes. Voyez si vous serez content de celui-ci.



Chacabac contrefit l'homme ivre, serra le poing et frappa le Barmécide à la tête.

À ces mots, il fit semblant de se verser d'un autre vin à lui-même, puis a son hôte, et il fit cela tant de fois que Chacabac, comme si le vin l'avait échauffé, contrefit l'homme ivre, serra le poing, et frappa le Barmécide à la tête, si rudement qu'il le renversa par terre. Il voulut même le frapper encore, mais le Barmécide, levant la main pour éviter le coup, lui cria :

— Êtes-vous fou ?

Alors Chacabac, se retenant, lui dit :

— Seigneur, vous avez eu la bonté de recevoir chez vous votre esclave, et de lui donner un grand festin. Vous deviez vous contenter de m'avoir fait manger. Il ne fallait pas me faire boire du vin, car je vous avais bien dit que je pourrais vous manquer de respect. J'en suis très fâché, et je vous en demande mille pardons.

À peine eut-il achevé ces paroles, que le Barmécide, au lieu de se mettre en colère, se prit à rire de toute sa force.

— Il y a longtemps, lui dit-il, que je cherche un homme de votre caractère. Non seulement je vous pardonne le coup que vous m'avez donné, mais je veux que désormais nous soyons amis, et que vous n'ayez pas d'autre maison que la mienne. Vous avez eu la complaisance de vous accommoder à mon humeur, et la patience de soutenir la plaisanterie jusqu'au bout, mais nous allons manger réellement.

En achevant ces paroles, il frappa des mains, et commanda à plusieurs domestiques qui parurent, d'apporter la table et de servir. Il fut promptement obéi et Chacabac fut régalé des mêmes mets dont il n'avait goûté qu'en idée. Lorsqu'on eut desservi, on apporta du vin, et en même temps un grand nombre d'esclaves, belles et richement habillées, entrèrent et chantèrent au son des instruments quelques airs agréables. Enfin Chacabac eut tout sujet d'être content des bontés du Barmécide, qui en usa avec lui familièrement, et lui fit donner mille dinars.



Ali Khodja et le dépositaire infidèle

(Conte tiré des *Mille et une Nuits*.)



Il y avait à Bagdad un marchand aisé, nommé Ali Khodja. Ayant conçu le dessein de s'acquitter des devoirs du pèlerinage, il loua sa maison, vendit ses meubles, sa boutique, ses marchandises, et garda seulement certaines étoffes qui pouvaient être d'un bon débit à la Mecque. Avant de partir, après qu'il eut prélevé l'argent nécessaire pour sa dépense et tous ses besoins, il lui resta une somme de mille pièces d'or, qui l'eût embarrassé, et qu'il songea à mettre en dépôt.

À cet effet, il choisit un vase assez grand et, après y avoir placé les pièces, il acheva de le remplir d'olives, le boucha soigneusement, puis le porta chez un marchand de ses amis.

— Mon frère, lui dit-il, vous n'ignorez pas que je suis sur le point de partir en pèlerinage. Je vous demande en grâce de vouloir bien vous charger, jusqu'à mon retour, du vase d'olives que voici.

Le marchand lui répondit obligeamment :

— Tenez, voilà la clé de mon magasin, portez-y vous-même votre vase, mettez-le où il vous plaira, et soyez certain que vous le retrouverez intact.

Peu après, Ali Khodja partit avec la caravane de la Mecque. Il visita la sainte Kaaba et, après avoir rempli tous les rites du pèlerinage, il ne lui resta plus qu'à exposer les étoffes qu'il voulait vendre.

Deux marchands qui passaient les virent, et les trouvèrent si belles qu'ils s'arrêtèrent pour les examiner, quoiqu'ils n'en eussent pas besoin. En se retirant, l'un d'eux dit à son compagnon.

— Si ce confrère savait le gain qu'il ferait en Égypte sur de telles marchandises, il les y porterait plutôt que de les vendre ici, où elles

sont à bon marché !

Dès qu'il eut entendu ces paroles, Ali Khodja refit ses ballots et, au lieu de retourner à Bagdad, prit le chemin du Caire.

Arrivé dans cette ville, il n'eut pas lieu de se repentir de sa décision car, en très peu de jours, il eut achevé de vendre ses marchandises avec un bénéfice qui dépassa toutes ses espérances. Il fit d'autres achats dans le dessein de rentrer par Damas et, en attendant le départ de la caravane, il ne se contenta pas de visiter les merveilles du Caire, mais alla aussi admirer les Pyramides, et les ruines que l'on rencontre en remontant le Nil.

Pour se rendre à Damas, la caravane passa par Jérusalem, et notre marchand profita de l'occasion pour adorer Dieu dans la glorieuse mosquée d'Omar, regardée par les musulmans comme le temple le plus saint après celui de la Mecque.

Damas le retint longtemps ; il admira l'abondance de ses eaux, la beauté de ses jardins enchanteurs, la magnificence de ses monuments. N'oubliant pas néanmoins qu'il était de Bagdad, il se décida enfin à repartir, et arriva à Alep où il fit un long séjour. De là, après avoir passé l'Euphrate, il s'achemina vers Mossoul, dans l'intention d'abrégéer son retour en descendant le Tigre.

Mais, arrivé à Mossoul, des marchands, avec qui il s'était lié d'amitié, finirent par lui persuader de ne pas abandonner leur compagnie jusqu'à Ispahan, et de là, l'entraînèrent dans les villes de l'Inde. De la sorte, son voyage se prolongea, et il y avait près de sept ans qu'il était parti, quand, de retour à Chiraz, il se décida enfin à rentrer directement à Bagdad.



Le soir même où Ali Khodja quittait Chiraz, le marchand qui avait reçu son dépôt soupait en famille. On vint à parler d'olives, et l'un des enfants exprima le désir d'en manger.

— À propos d'olives, dit le père, vous me faites souvenir qu'Ali Khodja m'en laissa un vase en partant pour la Mecque, il y aura bientôt sept ans, et qu'il le mit lui-même dans mon magasin pour le reprendre à son retour. Mais où est maintenant Ali Khodja ? Il faut qu'il soit mort puisqu'on n'a plus entendu parler de lui. Nous pouvons donc manger ses olives, si elles sont encore bonnes.

— Mon mari, répliqua la femme, gardez-vous bien de commettre une action si blâmable. Vous savez que rien n'est plus sacré qu'un dépôt. Il y a sept ans, dites-vous, qu'Ali Khodja est allé à la Mecque, mais il suffit que vous n'ayez pas de nouvelle de sa mort ; il peut revenir d'un instant à l'autre, comme j'en ai le pressentiment. Quelle

honte s'il venait vous réclamer son vase, et que vous ne puissiez pas le lui rendre tel qu'il vous l'a confié !

La femme ne tint un si long discours à son mari qu'à cause de l'obstination qu'elle lisait sur son visage. En effet, sans écouter ces sages conseils, il se leva et sortit.

Arrivé au magasin, il débouche le vase et voit les olives toutes pourries. Pour savoir si le dessous a autant souffert, il commence à vider le contenu dans un plat. Ô surprise ! Quelques pièces d'or roulent bientôt parmi les fruits gâtés. Il regarde alors dans le vase, et s'aperçoit que tout le reste est en beaux dinars.

Son avidité le pousse à s'approprier ce riche dépôt, mais des scrupules lui viennent ; il hésite, et enfin, remettant tout en place, retourne à son logis.

— Ma femme, dit-il en rentrant, soyez satisfaite. J'ai ouvert le vase d'Ali Khodja, mais je l'ai rebouché aussitôt, et si jamais notre ami le réclame, il ne s'apercevra de rien.

— Vous eussiez mieux fait de ne pas y toucher, repartit la femme. Dieu veuille qu'il n'en résulte aucun mal.

Le marchand n'était pas sincère ; il passa la nuit à songer au moyen de s'approprier cet or sans s'exposer au moindre risque.

Le lendemain, dès l'aurore, il court à sa boutique, jette les olives pourries, s'empare des pièces qu'il met en sûreté, puis remplit le vase avec des olives de l'année, et le replace au même endroit.



Un mois après, Ali Khodja Arrivait à Bagdad. Il alla trouver son ami, et lui réclama son dépôt en s'excusant de son long retard.

— Vous avez tort de me faire des excuses, lui dit le marchand, votre vase ne m'a nullement embarrassé. Tenez, voilà la clé de mon magasin ; allez le retirer ; vous le trouverez à la place où vous l'avez mis.

Ali Khodja alla prendre son vase et, revenu chez lui, le vida. Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction en constatant qu'il ne renfermait plus une seule pièce d'or !

— Est-il possible, s'écria-t-il, qu'un homme que je regardais comme mon ami ait eu la faiblesse de commettre pareille infidélité !

En proie à une vive inquiétude, il se hâta de retourner chez le marchand.

— Mon ami, lui dit-il, ne soyez pas surpris si je reviens sur mes pas. J'avoue que j'ai repris mon vase dans votre magasin, mais, sous les olives, j'avais placé mille pièces d'or que je ne retrouve pas. Peut-être en avez-vous eu besoin pour votre négoce. S'il en est ainsi, elles sont à

votre service, je vous prie seulement de m'en donner une reconnaissance, après quoi vous me les rendrez à votre commodité.

Le marchand, qui avait déjà médité sa réponse, répliqua aussitôt :

— Mon cher Ali Khodja, ne vous ai-je pas donné la clé de mon magasin quand vous êtes venu avec votre vase ? Ne l'avez-vous pas rangé vous-même ? Ne l'avez-vous pas retrouvé à la même place et dans le même état ? Si vous y aviez mis de l'or, il y serait toujours. Vous m'avez dit qu'il y avait des olives, je l'ai cru, et voilà tout ce que j'en sais.

Ali Khodja essaya de ramener le marchand à la raison :

— Je n'aime pas les procès, lui dit-il, et ce me serait une grande peine si je devais en venir à des extrémités qui ne vous feraient pas honneur. Songez que des marchands comme vous doivent abandonner tout intérêt pour conserver leur bonne réputation, et croyez que vous me mettriez au désespoir si, par voire opiniâtreté, vous m'obligiez à recourir aux voies de justice.

— Comment donc ! repartit le marchand ; vous convenez que vous avez mis chez moi, en dépôt, un vase plein d'olives ; vous l'avez repris, vous l'avez emporté et vous venez me demander mille pièces d'or ! M'avez-vous dit qu'elles y étaient ? J'ignore même s'il y avait des olives, et je m'étonne que vous ne me réclamiez pas des perles ou des diamants.

— Vous allez vous attirer un cruel affront, dit alors Ali Khodja. Puisque vous en usez si méchamment, je vais vous citer en justice, et nous verrons si vous aurez l'audace de braver la loi de Dieu.

Quand l'affaire arriva devant le tribunal, le cadi demanda à Ali Khodja s'il avait des témoins. Il répondit que c'était une précaution à laquelle il n'avait pas songé, pensant que celui à qui il confiait son dépôt était un honnête homme et un ami sincère.

Pour sa défense, le marchand reprit les objections qu'il avait faites à Ali Khodja, et termina en déclarant qu'il était prêt à jurer qu'il n'avait même pas eu connaissance des mille pièces d'or. Le cadi lui déféra le serment, après quoi il le renvoya absous.



Très mortifié, Ali Khodja protesta, et se mit en mesure de porter sa plainte devant le calife Haroun-er-Rachid. Il rédigea un placet, et le fit parvenir au Commandeur des croyants qui, après l'avoir lu, ordonna que l'on convoquât les deux parties pour le lendemain.

Or, la veille au soir, le calife, selon sa coutume, sortit pour une tournée en ville, accompagné du grand vizir Djafar et de Mesrour, le chef des eunuques, tous trois déguisés en marchands. En passant dans

une rue, ils entendirent du bruit, pressèrent le pas, et arrivèrent à une porte qui donnait sur une cour où une dizaine d'enfants s'amusaient au clair de lune.

— Jouons au cadî, cria l'un d'eux. Vous amènerez devant moi Ali Khodja et le marchand qui lui a volé mille pièces d'or.

À ces mots, le calife se souvint du placet qui lui avait été présenté, et prêta l'oreille.

Comme l'affaire d'Ali Khodja faisait grand bruit dans la ville, tous les enfants acceptèrent avec joie la proposition de leur camarade : ils convinrent du rôle que chacun devait jouer, et l'audience s'ouvrit aussitôt.

Le cadî improvisé prit la parole et, interrogeant gravement le bambin qui représentait le demandeur :

— Ali Khodja, lui dit-il, qu'avez-vous à réclamer au marchand que voilà ?

Le bambin, après une profonde révérence, exposa l'affaire de point en point et conclut en suppliant le juge de reconnaître sa sincérité et son bon droit.

Le cadî se tourna alors du côté de celui qui jouait le rôle du marchand et, prenant un ton sévère :

— Pourquoi, lui dit-il, ne rendez-vous pas à Ali Khodja la somme qui lui appartient ?

Notre marchand ne négligea aucune des raisons qui avaient été alléguées devant le cadî de Bagdad, et demanda de même à jurer qu'il disait la vérité.

— N'allons pas si vite, reprit le jeune cadî. Avant d'en venir au serment, je serais bien aise de voir le vase en question.

« Allez le prendre, ordonna-t-il au demandeur, et présentez-le moi sans tarder. »

Ali Khodja disparaît un instant et, en rentrant, feint de poser son vase devant le cadî. Pour ne rien omettre, celui-ci demande au défendeur s'il reconnaît le vase, et quand le marchand a répondu d'une façon affirmative, on enlève le couvercle.

— Voilà de bien belles olives, dit le cadî après les avoir considérées.

Il fait semblant d'en prendre une, et de la goûter avec une satisfaction manifeste.

— Ah ! vraiment, elles sont excellentes, s'écrie-t-il, sur un ton qui n'admet pas de réplique.

« Mais, ajoute-t-il aussitôt, il me semble que des olives gardées pendant sept ans ne devraient pas être si bonnes. Qu'on fasse venir deux experts, et nous verrons ce qui en est. »

Deux enfants lui sont présentés en qualité de marchands d'olives.

— Dites-moi, leur demande-t-il, savez-vous combien de temps des olives accommodées par des gens du métier peuvent se conserver

intactes ?

— Seigneur, répondent les experts, quelque peine que l'on prenne pour les garder, dès la troisième année elles pourrissent, et ne valent plus rien.

— Si cela est, examinez le vase que voilà, et voyez depuis combien de temps on y a mis les olives qui y sont.

Les experts font semblant de regarder attentivement les olives, de les palper, de les goûter, puis, d'un commun accord, ils témoignent qu'elles sont récentes et fort bonnes.

— Vous vous trompez, reprend le cadi : voilà Ali Khodja qui affirme les avoir mises dans ce vase il y a sept ans.

— Assurément non ; ces olives sont de l'année, et nous affirmons que parmi tous les marchands de Bagdad, il ne s'en trouverait pas un seul pour nous contredire.

Le défendeur ouvrit la bouche pour protester, mais le malin cadi ne lui en laissa pas le temps.

— Tais-toi, s'écria-t-il avec indignation, tu es un voleur !

Et se tournant vers les officiers de justice :

— Qu'on le pend, ordonna-t-il.

Toute la bande battit des mains, et on se jeta sur le criminel comme pour le traîner à la potence.

Le calife admira l'esprit de l'enfant, qui venait de rendre un jugement si sage, et chargea le grand vizir de lui faire remettre une belle récompense.

Le lendemain, il s'inspira de son exemple pour démasquer la mauvaise foi du marchand et rendre justice à Ali Khodja qui rentra en possession de ses mille pièces d'or, avant que le dépositaire infidèle ne fût pendu haut et court.



Histoire du voleur et des trois aveugles de Bagdad

(Conte tiré des *Mille et une Nuits*.)



U temps des califes vivait à Bagdad un mendiant aveugle qui se nommait Bakbac. Il avait une si grande habitude d'aller seul par les rues, qu'il n'avait pas besoin de guide. Il avait coutume de frapper aux portes et de ne pas répondre qu'on ne lui eût ouvert.

Un jour, il frappa ainsi à la porte d'une maison. Le maître du logis, qui était seul, lui cria :

— Qui est là ?

Le mendiant ne répondit rien, et frappa une seconde fois. Le maître de la maison eut beau demander encore qui était à la porte, personne ne lui répondit. Il descend, ouvre et demande à cet effronté ce qu'il veut.

— Que vous me donniez quelque chose pour l'amour de Dieu, lui dit Bakbac.

— Vous êtes aveugle, ce me semble.

— Hélas ! oui.

— Tendez la main, dit l'autre.

L'aveugle la lui présenta, croyant recevoir l'aumône, mais le maître la lui prit seulement pour l'aider à monter jusqu'à sa chambre. Bakbac s'imagina que c'était pour le faire manger avec lui comme cela arrivait d'ailleurs assez souvent.

Quand ils furent tous deux dans la chambre, le maître lui lâcha la main, se remit à sa place, et lui demanda de nouveau ce qu'il voulait.

— Je vous ai déjà dit, lui répondit Bakbac, que je vous demandais quelque chose pour l'amour de Dieu.

— Bon aveugle, tout ce que je puis faire pour vous, c'est de souhaiter que Dieu vous rende la vue.

— Vous pouviez bien me dire cela à la porte, et m'épargner la peine de monter.

— Et pourquoi, innocent que vous êtes, ne répondez-vous pas dès la première fois, lorsque vous frappez et qu'on vous demande qui est là ? D'où vient que vous donnez aux gens la peine de vous aller ouvrir ?

— C'est là une habitude ancienne. Mais aidez-moi au moins à descendre, comme vous m'avez aidé à monter.

— L'escalier est devant vous ; descendez seul si vous voulez.

Le mendiant se mit à descendre, mais le pied venant à lui manquer, il roula du milieu de l'escalier jusqu'au bas, et se fit bien mal. Il se releva, non sans peine, et sortit en geignant et en maugréant contre le maître de la maison qui ne fit que rire de son dépit.

Comme il sortait, deux aveugles de ses camarades passèrent, le reconnurent à la voix, et s'arrêtèrent pour lui demander ce qu'il avait. Il leur conta sa mésaventure et, n'ayant rien recueilli de toute la journée, il ajouta :

— Je vous conjure de m'accompagner jusque chez moi, afin que je prenne, devant vous, quelque chose de l'argent que nous avons tous trois en commun. Je pourrai ainsi m'acheter de quoi souper.

Les deux aveugles y consentirent, et il les mena à son logis.



Or, le maître de la maison où l'aveugle avait été si maltraité était un voleur. Il entendit par la fenêtre ce qui se disait, suivit les mendiants, et entra avec eux dans la méchante maison où ils cachaient leur avoir.

Les aveugles s'étant assis, Bakbac prit la parole :

— Frères, dit-il, il faut, s'il vous plaît, fermer la porte et prendre garde qu'il n'y ait pas ici quelque étranger avec nous.

À ces mots, le voleur fut fort embarrassé, mais apercevant une corde attachée au plafond, il s'y accrocha, et se soutint en l'air, pendant que les aveugles fermaient la porte et faisaient le tour de la chambre en tâtant partout avec leurs bâtons.

Lorsqu'ils eurent repris leur place, il quitta la corde, et alla s'asseoir doucement près de Bakbac qui, se croyant seul avec les aveugles, leur dit :

— Frères, comme vous m'avez fait dépositaire de l'argent que nous recueillons depuis longtemps, je veux vous montrer que je ne suis pas indigne de la confiance que vous m'avez témoignée. La dernière fois que nous comptâmes, vous savez que nous avions dix mille drachmes, et que nous les mîmes en dix sacs. Je vais vous faire constater que je

n'y ai pas touché.

En disant cela, il mit la main à côté de lui, sous de vieilles bardes, tira les sacs l'un après l'autre, et les donnant à ses camarades :

— Les voilà, poursuivit-il ; à leur poids vous pouvez juger qu'ils sont encore en leur entier ; nous allons d'ailleurs les compter, si vous le souhaitez.

— Nous nous en rapportons à vous, lui dirent d'un commun accord ses camarades, et puisque nous voilà réunis, nous allons prendre notre repas ensemble.

Bakbac ouvrit alors un des sacs pour en tirer dix drachmes, et les deux autres aveugles en firent autant. L'un d'eux réunit cet argent, et sortit ensuite avec mille précautions afin d'aller acheter de quoi manger. Au bout d'un moment, il rentra, et la porte ayant été soigneusement refermée, il lira de son bissac du pain, du fromage, des fruits, des pâtisseries même qu'il étala devant ses amis ; ceux-ci s'attablèrent et le repas commença.

Assis à la droite de Bakbac, le voleur choisissait ce qu'il y avait de meilleur, et mangeait en évitant tout bruit, mais, quelque précaution qu'il prît, le mendiant l'entendit mâcher et s'écria aussitôt :

— Malheur à nous ! Il y a un étranger ici.



Les autres aveugles se mirent aussi à crier et à frapper le voleur...

En parlant de la sorte, il étendit la main, saisit l'intrus par le bras, et se jeta sur lui à grands coups de poing. Les autres aveugles se mirent aussi à crier et à frapper le voleur qui, de son côté, se défendit du mieux qu'il put. Comme il était vigoureux, et qu'il avait l'avantage d'y voir clair, il portait des coups furieux, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et criait au voleur encore plus fort que ses adversaires.

Les voisins accoururent au bruit, enfoncèrent la porte et eurent bien de la peine à séparer les combattants ; enfin, y ayant réussi, ils leur demandèrent le sujet de leur dispute.

— Mes seigneurs, dit Bakbac, qui n'avait pas lâché prise, cet homme que je tiens est un voleur, et il est entré ici avec nous pour nous enlever le peu d'argent que nous avons.

Le voleur, qui avait fermé les yeux dès qu'il avait vu paraître les voisins, feignit d'être aveugle et s'écria :

— Quel menteur ! Mes seigneurs, je vous jure que je suis leur associé, et qu'ils refusent de me donner la part qui me revient. Ils se sont tous trois unis contre moi, et je demande justice.

Les voisins ne voulurent pas se mêler de leur contestation, et les menèrent devant le juge.

Quand le magistrat les fit comparaître, le voleur, sans attendre qu'on l'interrogât, dit-il, en contrefaisant toujours l'aveugle :

— Seigneur, puisque vous êtes chargé de rendre la justice, je vous déclarerai que nous sommes également criminels, mes trois camarades et moi. Mais, comme nous nous sommes engagés à ne rien avouer que sous la bastonnade, si vous voulez savoir notre crime, vous n'avez qu'à commander qu'on nous la donne en commençant par moi.

Bakbac voulut parler, mais on lui imposa silence, et on mit le voleur sous le bâton. Il eut la constance de s'en laisser donner jusqu'à trente coups, puis, faisant semblant de céder à la douleur, il ouvrit un œil premièrement, et bientôt après il ouvrit l'autre, en criant miséricorde, et en suppliant le juge de faire cesser les coups.

Le juge, voyant que le voleur le regardait les yeux ouverts, en fut fort étonné :

— Vaurien, lui dit-il, que signifie ce miracle ?

— Seigneur, répondit le voleur, il s'agit d'un secret important ; si vous voulez bien me faire grâce, et me donner pour gage de votre promesse l'anneau que vous avez au doigt, je suis prêt à vous révéler tout le mystère.

Le juge fit cesser les coups de bâton, lui remit son anneau, et promit de lui faire grâce.

— Sur la foi de cette promesse, reprit le voleur, je vous avouerai, seigneur, que mes camarades et moi nous y voyons tous fort clair : nous feignons d'être aveugles pour entrer librement dans les maisons, et pénétrer jusqu'aux appartements des femmes. Je vous confesse

encore que, grâce à cet artifice, nous avons réussi à gagner et à mettre en commun dix mille drachmes. J'ai réclamé aujourd'hui à mes confrères les deux mille cinq cents qui me reviennent ; ils me les ont refusées parce que je leur ai déclaré que je voulais me retirer, et qu'ils ont eu peur que je ne les accusasse. Sur mes instances à leur demander ma part, ils se sont jetés sur moi et m'ont maltraité, ainsi qu'en témoigneront les personnes qui nous ont séparés.

« J'attends de votre justice, seigneur, que vous me fassiez livrer la somme qui m'est due. Si du reste vous voulez que mes camarades confirment la vérité que j'avance, faites-leur donner trois fois autant de coups de bâton que j'en ai reçu ; vous verrez qu'ils ouvriront les yeux comme moi. »

Bakbac et les deux autres aveugles voulurent se justifier d'une imposture si horrible, mais le juge ne daigna pas les écouter :

— Scélérats, leur dit-il, c'est donc ainsi que vous contrefaites les aveugles, que vous trompez les personnes charitables, et que vous commettez de si méchantes actions !

Tout ce qu'ils essayèrent de dire fut inutile, et chacun d'eux reçut deux cents coups de bâton. Pendant ce temps, le voleur leur disait :

— Pauvres gens, ouvrez donc les yeux, et n'attendez pas de mourir pour avouer.

À la fin, s'adressant au juge, il ajouta :

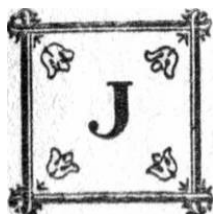
— Seigneur, je vois bien qu'ils pousseront leur malice jusqu'au bout, et que jamais ils n'ouvriront les yeux. Il vaut mieux leur faire grâce, et envoyer quelqu'un avec moi prendre les dix mille drachmes qu'ils ont cachées.

Le juge n'eut garde d'y manquer : il fit accompagner le voleur par un de ses gens qui lui rapporta les dix sacs ; il ordonna de compter deux mille cinq cents drachmes au voleur, et retint le reste pour lui. Quant à Bakbac et à ses confrères, fatigué de ce qu'il attribuait à leur grande obstination, il se contenta de les bannir.



Histoire du Calender, fils de roi

(Conte tiré des *Mille et une Nuits*.)



J'ÉTAIS à peine sorti de l'enfance que le roi, mon père, remarquant en moi d'heureuses dispositions, n'épargna rien pour les cultiver. Je ne sus pas plus tôt lire et écrire que j'appris, sous la direction des maîtres les plus éminents, le Coran tout entier, sans négliger la lecture des ouvrages des commentateurs. J'ajoutai à cette étude la connaissance des traditions recueillies de la bouche de notre prophète et, non content de ne rien ignorer de tout ce qui regarde notre religion, je me perfectionnai dans l'étude des belles-lettres, puis je m'attachai à toutes les sciences en honneur chez les musulmans, sans délaissier d'ailleurs aucun des exercices qui conviennent à un prince. Mais un talent que je cultivai avec un goût tout particulier, c'est la calligraphie : je fis tant de progrès dans l'art de former les beaux caractères de la langue arabe, que je surpassai bientôt les spécialistes les plus habiles.

Ma réputation se répandit par tous pays, à tel point que le souverain des Indes, ayant entendu parler de moi avec avantage, envoya un ambassadeur pour me demander de venir à sa cour. Mon père, désireux de gagner l'amitié d'un si puissant monarque, et persuadé que rien ne convenait mieux à un prince de mon âge que de visiter les pays étrangers, fut ravi de cette ambassade. Je partis donc, mais avec une suite peu nombreuse, à cause de la longueur et de la difficulté des chemins.

Il y avait un mois que nous étions en marche, lorsqu'un jour nous vîmes apparaître, dans un nuage de poussière, cinquante cavaliers bien armés. C'étaient des voleurs. Ils fondirent sur nous au grand galop, alors que nous étions trop peu nombreux pour leur résister. Je

me défendis pourtant avec une ardeur extrême, mais me sentant blessé, et voyant tous les miens étendus par terre, je compris qu'il ne me restait d'autre ressource que la fuite. Je poussai mon cheval jusqu'au moment où il tomba raide mort de lassitude et du sang qu'il avait perdu. Les voleurs, occupés à faire main basse sur le butin, ne m'avaient pas poursuivi. Je pensai ma blessure qui n'était pas profonde, et je me mis en marche, droit devant moi, dans les solitudes de ce pays inconnu.

Au bout de quelques semaines, j'arrivai en vue d'une grande ville, arrosée par plusieurs rivières. Mon état était des plus misérables ; j'avais le visage et les mains brûlés par le soleil ; mes pieds nus avaient saigné aux pierres du chemin ; et mes habits étaient en lambeaux.

Je pénétrai dans la ville, et, pour m'informer du lieu où j'étais, je m'adressai à un tailleur qui travaillait dans sa boutique. Malgré mon aspect lamentable, ma jeunesse, la politesse de mon langage le disposèrent en ma faveur. Il me fit asseoir près de lui, me demanda qui j'étais, et d'où je venais. Je ne lui déguisai rien de ce qui m'était arrivé, et je ne fis pas même difficulté de lui découvrir ma condition. Quand j'eus fini de parler :

— Gardez-vous bien, me dit-il, de faire confidence de ce que vous venez de m'apprendre ; le prince qui règne en ces lieux est le plus grand ennemi de votre père, et il ne manquerait pas de vous outrager s'il était informé de votre présence dans la ville.

Je ne doutai point de la sincérité du tailleur quand il m'eut nommé ce prince. Je le remerciai donc, et comme il devina que je ne devais pas manquer d'appétit, il me fit apporter de la nourriture, et m'offrit même un logement chez lui, ce que j'acceptai.

Quelques jours après mon arrivée, remarquant que j'étais remis de mes fatigues, et n'ignorant pas que la plupart des princes de notre religion apprennent quelque art ou métier pour s'en servir en cas de revers, le tailleur me demanda si j'en savais un dont je pusse vivre. Je lui répondis que j'étais juriste, grammairien, poète, historien, et même parfois calligraphe.

— Avec tout cela, répliqua-t-il, vous ne gagnerez pas, dans ce pays, de quoi acheter un morceau de pain : rien n'est plus inutile ici que ces sortes de connaissances.

« Si vous voulez suivre mon conseil, ajouta-t-il, vous prendrez un habit court, et comme vous me paraissez robuste, vous irez dans la forêt prochaine faire du bois à brûler. C'est un métier qui nourrit son homme, et vous vous mettrez ainsi en état d'attendre des jours plus heureux. Comptez sur moi pour vous trouver une corde et une cognée. »

La crainte d'être reconnu et la nécessité de vivre m'aidèrent à

surmonter mes répugnances, si bien que je me décidai à prendre ce parti.

Dès le jour suivant, le tailleur m'acheta une cognée, une corde, un habit court et, me recommandant à de pauvres bûcherons, il les pria de m'emmener avec eux. Ils me conduisirent à la forêt, et dès le soir, je rapportai sur ma tête une grosse charge de bois que je vendis un sequin d'or. Je gagnai ainsi de quoi suffire à mes besoins, et bientôt je rendis même au tailleur l'argent qu'il m'avait avancé.



Il y avait plus d'une année que je vivais de la sorte lorsqu'un jour, ayant pénétré plus avant dans la forêt, j'arrivai dans un endroit fort agréable où je me mis à couper du bois. En arrachant une grosse racine, j'aperçus soudain un anneau de fer attaché à une trappe de même métal. J'écartai la terre qui recouvrait la trappe ; je levai celle-ci, et je vis un escalier par où je descendis, ma cognée sur l'épaule.

Quand je fus au bas de l'escalier, je me trouvai dans un palais éclairé par des lustres étincelants. Un tel spectacle me causa une vive admiration, mais comme je m'avançais sous une galerie soutenue par des colonnes de jaspe aux chapiteaux d'or massif, je vis venir au-devant de moi une dame d'aspect si noble que, détournant mes yeux de tout autre objet, je m'attachai uniquement à la regarder.

Quand je fus revenu de ma surprise, déposant dans un coin ma cognée et mes babouches, je m'inclinai devant elle et lui fis une profonde révérence.

— Étranger, me dit-elle, par quelle aventure vous trouvez-vous ici ? Voilà cinq ans que j'y demeure, et vous êtes le premier être humain que j'y vois.

Je lui racontai par quel étrange accident elle voyait en ma personne un fils de roi, et comment le hasard avait voulu que je découvrisse l'entrée de sa prison — prison magnifique, mais bien ennuyeuse sans doute.

— Hélas ! reprit-elle en soupirant, vous avez bien raison de parler ainsi : les lieux les plus charmants ne sauraient plaire lorsqu'on y demeure contre sa volonté, et telle est ma triste situation.

« Vous avez certainement entendu parler du célèbre Epitamarus, roi de l'île d'Ébène. Eh bien, vous voyez devant vous la princesse, sa fille. Mon père m'avait choisi pour époux un prince d'illustre naissance, mais la première nuit de mes noces, avant que je fusse présentée à mon mari, le roi des génies m'enleva et, lorsque je repris mes esprits, j'étais captive en ce palais.

« Certes, j'y trouve tout ce qui est nécessaire à la vie, et même tous

les bijoux ou ajustements qui pourraient flatter la vanité féminine ; si d'ailleurs quelque désir me vient à l'esprit, il suffit que je touche le talisman placé à l'entrée de ma chambre, aussitôt le génie paraît, et m'accorde tout ce que je lui demande, tout, excepté la liberté qui est le seul bien auquel j'aspire. »

La princesse me fit entrer alors dans une pièce superbement ornée. Cherchant le moyen de me faire plaisir, elle servit une bouteille d'une liqueur exquise, et voulut bien en boire quelques coupes avec moi. Quand j'eus la tête un peu échauffée :

— Illustre princesse, lui dis-je, il y a trop longtemps que vous êtes enterrée vivante. Suivez-moi, venez jouir de la clarté du jour, dont la privation doit vous être cruelle.

— Prince, me répondit-elle en souriant, laissez là ce discours, et ne vous flattez pas de vaines illusions.

— Ah ! repris-je, je vois bien que la crainte du génie vous fait tenir ce langage. Pour moi, je le redoute si peu que je vais mettre en pièces son talisman avec le grimoire qui est écrit dessus. Qu'il vienne alors, je l'attends, et je lui ferai sentir le poids de mon bras.

La princesse, qui prévoyait la conséquence de mon geste, me conjura de ne pas toucher au talisman.

— Ce serait, me dit-elle, le moyen de nous perdre irrémédiablement, vous et moi.

Les vapeurs de l'ivresse ne me permirent pas de me rendre à ces raisons : je donnai du pied dans le talisman et le mis en morceaux.

Le talisman ne fut pas plus tôt brisé que le palais s'ébranla avec un bruit pareil à celui du tonnerre. Ce fracas épouvantable dissipa sur-le-champ les fumées qui me troublaient l'esprit, et me fit connaître, mais trop tard, la faute que j'avais commise.

— Princesse, m'écriai-je, que signifie ceci ?

— Hélas ! c'en est fait de vous si vous ne vous sauvez, me répondit-elle sans penser à son propre malheur.

Je suivis son conseil, et mon épouvante fut si grande que j'en oubliai ma cognée et mes babouches. J'avais à peine gagné l'escalier par où j'étais descendu que le palais enchanté s'entr'ouvrit, et livra passage au génie. Rouge de colère, il demanda à la princesse :

— Que vous est-il arrivé, et pourquoi m'appellez-vous ?

— Un mal de cœur, lui répondit-elle, m'a obligée d'aller chercher la bouteille que vous voyez : j'en ai bu deux ou trois coupes ; par malheur, j'ai fait un faux pas et je suis tombée sur le talisman qui s'est brisé.

À cette réponse, le génie furieux lui dit :

— Vous êtes une impudente : la cognée et les babouches que voilà, pourquoi se trouvent-elles ici ?

— Je ne les ai jamais vues qu'en ce moment, reprit la princesse. De

l'impétuosité dont vous êtes venu, vous les avez peut-être enlevées avec vous en passant par quelque endroit, et vous les aurez apportées sans y prendre garde.

Le génie ne répondit que par des injures et des coups dont j'entendis le bruit. Je n'eus pas la fermeté d'ouïr les pleurs et les cris pitoyables de la princesse ; j'achevai de monter, d'autant plus pénétré de douleur que j'étais cause d'un si grand désastre, et qu'en sacrifiant la plus belle princesse de la terre à la barbarie d'un génie implacable, je m'étais rendu criminel en me conduisant comme le plus ingrat de tous les hommes.

J'abaissai la trappe, et l'ayant recouverte de terre, je retournai à la ville avec une charge de bois que je vendis sans savoir ce que je faisais, tant j'étais troublé et affligé.

Le tailleur, mon hôte, marqua une grande joie de me revoir, mais je ne lui communiquai rien de ce qui m'était arrivé, et je me retirai dans ma chambre, où je me reprochai mille fois l'excès de mon imprudence.



Pendant que je m'abandonnais à ces tristes pensées, le tailleur entra et me dit :

— Un vieillard, que je ne connais pas, vient d'arriver avec votre cognée et vos babouches, qu'il a trouvées sur son chemin, à ce qu'il dit. Venez lui parler : il veut vous les remettre en main propre.

À ces mots, je changeai de couleur et je fus saisi d'un tremblement. Le tailleur m'en demandait le sujet lorsque le plancher de ma chambre s'entr'ouvrit : le vieillard, qui n'avait pas eu la patience d'attendre, se présenta à nous avec la cognée et les babouches.

— N'est-ce pas là ta cognée ? Et ces babouches, ne sont-elles pas à toi ?

Sans attendre ma réponse, il reprit sa forme monstrueuse, me saisit par le milieu du corps, me traîna hors de la chambre, et s'élançant dans les airs, m'enleva jusqu'au ciel avec une vitesse vertigineuse. Il redescendit de même, frappa le sol du pied, s'enfonça sous terre, et soudain je me trouvai dans le palais enchanté, devant la princesse de l'île d'Ébène. Mais, hélas ! quel horrible spectacle s'offrit à mes yeux ! Je vis cette belle princesse étendue à terre, percée de mille coups, et baignée dans son sang.

La douleur que je ressentis fut si vive que je tombai évanoui. Quand je fus revenu à moi, dans mon désespoir, je me plaignis au génie de ce qu'il me faisait languir dans l'attente du trépas.

— Frappez, lui dis-je, je suis prêt à recevoir le coup mortel.

Au lieu de se rendre à mon désir :

— Regarde, me dit-il en montrant le corps de la princesse, de quelle façon les génies traitent les femmes qui tentent de les abuser par des mensonges. Elle t'a reçu ici ; si j'étais assuré qu'elle m'eût fait un plus grand outrage, je te ferais périr à l'instant même ; mais je me contenterai de te changer en singe, en chien, ou en quelque autre animal.

À ces mots, il se saisit de moi avec violence et, m'emportant au travers de la voûte du palais souterrain, qui s'entr'ouvrit devant lui, il m'enleva si haut que la terre ne me parut plus qu'un petit nuage blanc. De cette hauteur, il s'élança vers la terre, et prit pied sur la cime d'une montagne.

Là, il ramassa une poignée de poussière, marmotta dessus certaines paroles incompréhensibles, et la jetant sur moi :

— Quitte, me dit-il, la figure d'homme et prends celle de singe.

Il disparut aussitôt et, devenu singe, je demurai seul, accablé de douleur, dans ce pays inconnu.



Je descendis de la montagne et, cheminant en pays plat, j'arrivai au bout d'un mois au bord de la mer. Là, j'aperçus un vaisseau à une demi-lieue à peine du rivage. Pour ne pas perdre une si belle occasion, je rompis une grosse branche, je la tirai après moi dans la mer, et me mis dessus, jambe deçà, jambe delà, avec un bâton à chaque main pour me servir de rames. Je voguai ainsi vers le vaisseau, et m'accrochant à un cordage, je grimpai jusque sur le tillac, à la grande stupéfaction des passagers.

Là, je courus un danger non moins grand que celui d'avoir été à la discrétion du génie. Les passagers, très superstitieux, s'imaginèrent que je porterais malheur à leur navigation si on me recevait.

— Je vais l'assommer d'un coup de maillet, dit l'un.

— Je veux lui lancer une flèche au travers du corps, dit l'autre.

Et un troisième ajouta :

— Il faut le jeter à la mer.

Quelqu'un n'aurait pas manqué de me mettre à mal, si, me rangeant du côté du capitaine, je ne m'étais prosterné à ses pieds, dans la posture de suppliant. Il fut tellement touché de cette action, et des larmes qu'il vit couler de mes yeux, qu'il me prit sous sa protection en menaçant de punir quiconque oserait me frapper. Il me fit mille caresses. De mon côté, à défaut de la parole, je lui donnai par mes gestes et mon attitude toutes les marques possibles de reconnaissance.

Le vent nous fut favorable durant cinquante jours, et nous fit aborder à un grand port qui était la capitale d'un puissant État.

Le lendemain de notre arrivée, quelques officiers demandèrent à parler de la part du sultan, aux passagers de notre bord. Ceux-ci se présentèrent, et l'un des officiers, prenant la parole, leur dit, après avoir déroulé un rouleau de papier :

— Le sultan, notre maître, vous prie de prendre la peine de tracer, sur ce rouleau, chacun quelques lignes de votre écriture, et voici dans quel dessein.

« Vous saurez qu'il avait un grand vizir qui écrivait dans la dernière perfection. Ce vizir est mort depuis peu de jours, et le sultan, qui ne regardait jamais les écritures de sa main sans admiration, a juré de ne donner sa charge qu'à un homme qui écrira aussi bien. Beaucoup de gens se sont présentés, mais, jusqu'à présent, il ne s'est trouvé personne dans toute l'étendue de l'empire pour remplir cette condition. »

Ceux des passagers qui crurent assez bien écrire pour aspirer à cette haute dignité prirent le rouleau l'un après l'autre.

Lorsqu'ils eurent terminé, je m'avançai et enlevai le rouleau de la main de celui qui le tenait. S'imaginant que je voulais le déchirer ou le jeter à la mer, les assistants poussèrent de grands cris, mais ils se rassurèrent quand ils virent que je le tenais fort proprement, et que je faisais mine de vouloir écrire à mon tour.

— Laissez-le s'exécuter, leur dit le capitaine. S'il ne fait que barbouiller le papier, je le punirai sur-le-champ. Si au contraire il écrit bien, comme je l'espère, car je n'ai vu de ma vie singe plus adroit, ni qui comprit mieux toutes choses, je déclare ma foi, que je le reconnaitrai pour mon fils. J'en avais un qui, à beaucoup près, n'avait pas tant d'esprit que lui.

Voyant que personne ne s'opposait plus à mon dessein, je pris la plume, pour ne la poser qu'après avoir écrit dans les six sortes de caractères usités chez les Arabes, et chaque genre d'écriture offrait un distique ou un quatrain impromptu à la louange du sultan. Mon écriture n'effaçait pas seulement celle des passagers, j'ose dire qu'on n'en avait point vu de si belle jusqu'alors dans ce pays-là. Quand j'eus achevé, les officiers prirent le rouleau et le portèrent au sultan.

Ce monarque ne s'arrêta pas aux autres écritures ; il ne regarda que la mienne.

— Prenez, dit-il à ses officiers, le cheval de mon écurie le plus beau et le plus richement harnaché ; choisissez une robe de brocart des plus magnifiques, et après en avoir revêtu l'auteur de ces six sortes d'écriture, amenez-le-moi sur-le-champ.

À cet ordre du sultan, les officiers se mirent à rire. Irrité de leur hardiesse, le prince était prêt à les punir, mais ils lui dirent :

— Sire, nous supplions Votre Majesté de nous pardonner ; ces écritures ne sont pas d'un homme ; elles sont d'un singe.

— Que dites-vous ? s'écria le sultan. Ces écritures merveilleuses ne sont pas de la main d'un homme !

— Non, sire, répondit un des officiers, c'est bien un singe qui les a tracées devant nous.

Le sultan trouva la chose trop surprenante pour n'être pas curieux de me voir.

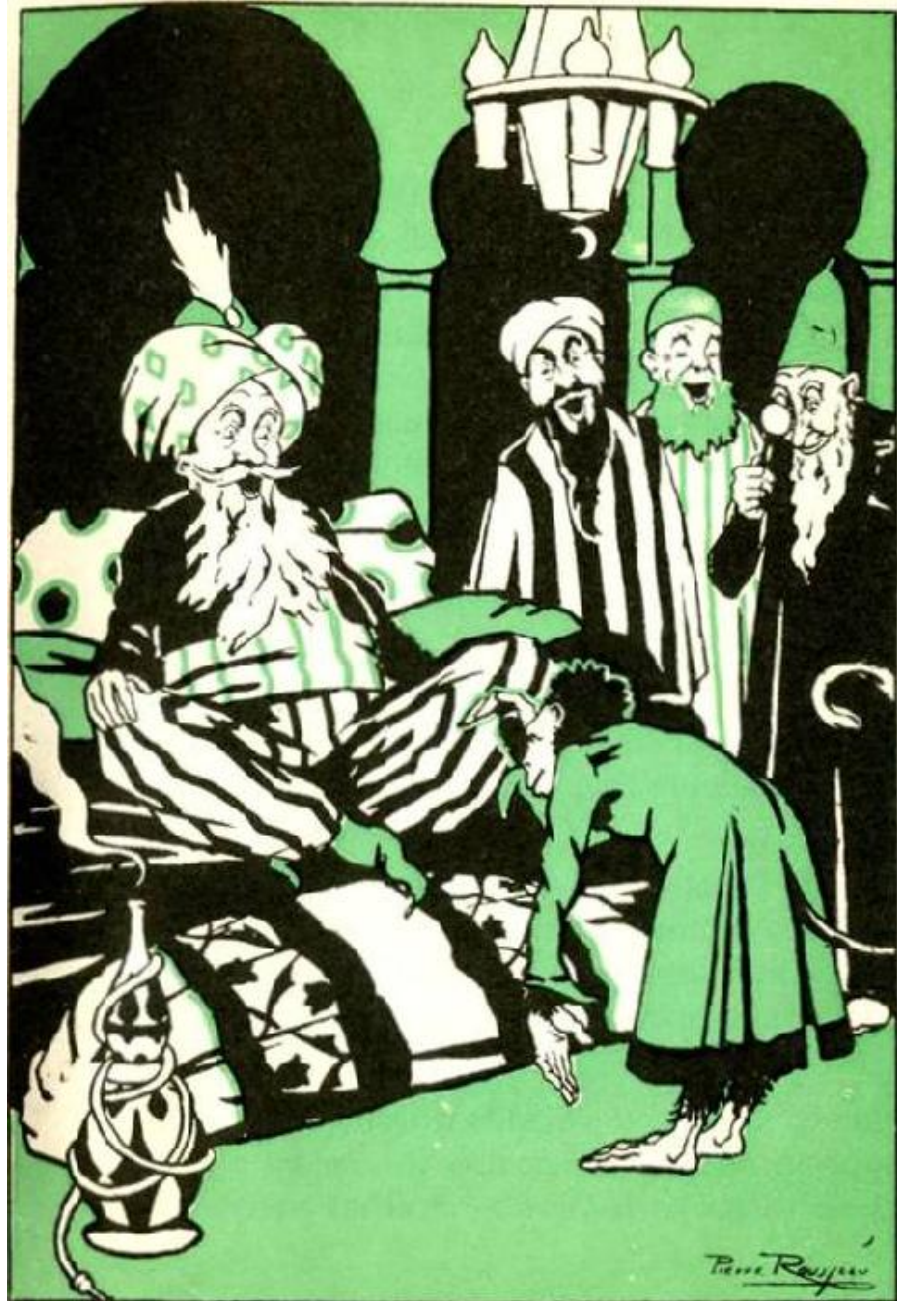
— Faites ce que je vous ai commandé, leur dit-il, et amenez-moi promptement un singe si extraordinaire.

Les officiers revinrent au vaisseau et transmirent cet ordre au capitaine. Aussitôt, ils me revêtirent d'une robe de brocart, me portèrent à terre, me mirent à cheval, et le cortège prit le chemin du palais.

Le port, les rues, les places publiques, et jusqu'aux terrasses des maisons, tout était rempli d'une multitude innombrable que la curiosité avait attirée pour me voir, car le bruit s'était répandu en un moment que le sultan venait de choisir un singe pour son grand vizir. Après avoir donné un spectacle si nouveau à tout ce peuple qui, par des cris redoublés, ne cessait de marquer sa surprise, j'arrivai au palais.



Je trouvai le prince assis sur son trône, au milieu des grands de la cour. Je lui fis trois révérences profondes et, à la dernière, je me prosternai et baisai la terre devant lui. Je me mis ensuite sur mon séant, en posture de singe. Tous les assistants étaient stupéfaits, ne comprenant pas comment il était possible qu'un animal sût si bien rendre aux grands les hommages qui leur sont dus, et le sultan en était plus étonné que personne. Enfin, l'illusion eût été complète, si j'eusse pu ajouter la harangue à ma mimique ; mais les singes ne parlèrent jamais, et l'avantage d'avoir été homme ne me donnait pas ce privilège.



Je lui fis trois révérences profondes...

Le sultan congédia ses courtisans, si bien qu'il ne resta auprès de lui que le chef de ses eunuques, un petit esclave fort jeune et moi. Il passa de la salle d'audience dans son appartement où on lui servit à manger. Lorsqu'il fut à table, il me fit signe d'approcher, et de prendre place auprès de lui. Pour lui marquer mon obéissance, je baisai la terre, et me mis à table. Je mangeai avec beaucoup de retenue et de modestie.

Avant que l'on desservît, j'aperçus une écritoire ; je fis signe qu'on me l'apportât, et quand je l'eus, j'écrivis sur une grosse pêche des vers de ma façon qui marquaient ma reconnaissance au sultan ; la lecture qu'il en fit, après que je lui eus présenté la pêche, augmenta son étonnement.

La table levée, on lui apporta une boisson particulière dont il me fit présenter une coupe. Je vidai la coupe et j'écrivis dessus de nouveaux vers, qui exprimaient l'état où je me trouvais après de grandes souffrances. Le sultan les lut encore et dit :

— Un homme qui serait capable d'en faire autant serait considéré comme bien distingué.

Ce prince, s'étant fait apporter un jeu d'échecs, me demanda par signe si je voulais jouer avec lui. Portant la main à ma tête, je marquai que j'étais prêt à recevoir cet honneur. Il me gagna la première partie ; mais je gagnai la seconde, puis la troisième et, m'apercevant que cela lui faisait quelque peine, pour le consoler, j'improvisai un quatrain que je lui présentai. Je lui disais que deux puissantes armées s'étaient battues tout le jour avec beaucoup d'ardeur, mais qu'elles avaient fait la paix sur le soir, et qu'elles avaient passé la nuit ensemble fort tranquillement sur le champ de bataille.

Tant de choses paraissant au sultan fort au delà de tout ce qu'on avait jamais vu ou entendu de l'adresse ou de l'esprit des singes, il ne voulut pas être le seul témoin de ces prodiges. Il avait une fille qu'on appelait Dame-de-Beauté.

— Allez, dit-il, au chef des eunuques, faites venir ici la princesse ; je suis bien aise qu'elle ait part au plaisir que je prends.

Le chef des eunuques sortit et amena bientôt la princesse. Elle avait le visage découvert, mais elle ne fut pas plus tôt dans la chambre qu'elle se voila promptement, en disant à son père :

— Sire, il faut que Votre Majesté se soit oubliée. Je suis fort surprise qu'elle me fasse venir pour paraître devant les hommes.

— Comment donc, ma fille, répondit le sultan, vous n'y pensez pas vous-même. Il n'y a ici que le petit esclave, le chef des eunuques et moi, qui avons la liberté de vous voir.

— Sire, répliqua la princesse, Votre Majesté va connaître que je n'ai pas tort. Le singe que vous voyez, quoiqu'il n'ait plus forme humaine, est un jeune prince, fils d'un grand roi. Il a été métamorphosé par enchantement, le roi des génies lui a fait cette malice, après avoir

cruellement ôté la vie à la princesse de l'île d'Ébène.

Étonné de ce discours, le sultan se tourna de mon côté, et ne me parlant plus que par signes, me demanda si ce que sa fille venait de dire était véritable. Comme je ne pouvais parler, je mis la main sur ma tête pour lui témoigner que la princesse avait dit vrai.

— Ma fille, reprit alors le sultan, comment-savez vous que ce prince a été transformé en singe par enchantement ?

— Sire, répondit-elle, Votre Majesté peut se souvenir qu'au sortir de l'enfance, j'ai eu près de moi une duègne : c'était une magicienne consommée qui m'a enseigné toutes les règles de son art ; à première vue, je connais ainsi les personnes qui sont enchantées, et vous ne devez pas être surpris que j'aie dès l'abord deviné ce prince, malgré le charme qui l'empêche de paraître à vos yeux sous sa forme naturelle.

— Ma fille, reprit le sultan, je ne vous croyais pas si habile, mais puisqu'il en est ainsi, vous pourrez sans doute dissiper cet enchantement.

— Oui, sire, je puis rendre au prince sa première forme.

— Rendez-la-lui donc, interrompit le sultan ; vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir, car je veux qu'il soit mon premier ministre et qu'il vous épouse.

— Sire, dit la princesse, je suis prête à vous obéir en tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.



Dame-de-Beauté se rendit dans son appartement d'où elle rapporta un couteau qui avait des mots hébreux gravés sur la lame. Elle nous fit descendre ensuite, le sultan, le chef des eunuques, le petit esclave et moi, dans une cour secrète du palais. Là, nous laissant sous une galerie qui l'entourait, elle s'avança vers le milieu, et décrivit un grand cercle où elle traça plusieurs mots en caractères talismaniques. Elle se plaça ensuite au centre du cercle, prononça des adjurations, et récita certains versets du Coran ; insensiblement l'air s'obscurcit, et nous nous sentîmes saisis d'une grande frayeur, qui augmenta encore quand nous vîmes tout à coup paraître le roi des génies, sous la forme d'un lion énorme.

Dès que la princesse aperçut le monstre, elle lui dit :

— Chien, au lieu de ramper devant moi, tu oses te présenter sous cette horrible forme, et tu crois m'épouvanter !

— Tu vas, interrompit brusquement le lion, être payée de la peine que tu t'es donnée pour me faire venir.

En disant ces mots, il ouvrit une gueule effroyable et s'élança sur elle pour la dévorer. Mais l'héroïque princesse était sur ses gardes ;

elle fit un saut en arrière, eut le temps de s'arracher un cheveu et, prononçant deux ou trois paroles, de le changer en un glaive tranchant, dont elle coupa la tête du lion.

Le corps du monstre disparut, et il ne resta que sa tête, qui se changea en un gros scorpion. Aussitôt la princesse devint serpent, et livra un rude combat au scorpion qui, n'ayant pas l'avantage, prit la forme d'un aigle et s'envola. Mais le serpent prit alors celle d'un aigle noir plus puissant, et le poursuivit. Nous les perdîmes de vue l'un et l'autre.

Un instant après, la terre s'entr'ouvrit devant nous ; il en sortit un chat noir et blanc, dont le poil était tout hérissé, et qui miaulait d'une manière effrayante. Un loup noir le suivit et ne lui laissa aucune relâche. Serré de près, le chat, dès qu'il se trouva à portée d'une grenade tombée par hasard d'un grenadier qui était planté sur le bord d'un canal assez profond se changea en ver. Ce ver perça la grenade et s'y cacha. La grenade alors s'enfla, devint grosse comme une citrouille et s'éleva sur le toit de la galerie, d'où, après avoir fait quelques tours en roulant, elle tomba dans la cour et se rompit en plusieurs morceaux.

Le loup, pendant ce temps, s'était transformé en coq. Celui-ci se jeta sur les grains de la grenade et se mit à les avaler l'un après l'autre. Lorsqu'il n'en vit plus, il vint à nous les ailes étendues, comme pour nous demander s'il ne restait plus de grains. En se retournant, il en aperçut un sur le bord du canal. Vite, il y courut, mais comme il allait porter le bec, le grain roula dans l'eau et se changea en petit poisson.

Le coq alors se fit brochet et le poursuivit. Ils restèrent sous l'eau deux heures entières, et nous ne savions ce qu'ils étaient devenus, lorsque nous entendîmes des cris horribles qui nous firent frémir.

Peu après, nous vîmes le génie et la princesse dans un nuage de feu. Ils se lancèrent des flammes par la bouche, jusqu'à ce qu'ils en vinrent au corps à corps. Alors les feux augmentèrent et jetèrent une fumée brûlante qui s'éleva fort haut, menaçant d'embraser tout le palais. Mais nous eûmes bientôt un sujet de crainte beaucoup plus pressant, car le génie, s'étant débarrassé de la princesse, vint jusqu'à la galerie où nous étions, et nous souffla des tourbillons de feu.

C'était fait de nous si Dame-de-Beauté, accourant à notre secours, ne l'eût obligé à s'éloigner et à se garder d'elle. Néanmoins, quelque diligence qu'elle fît, elle ne put empêcher que le sultan n'eût la barbe brûlée, que le chef des eunuques ne fût étouffé sur-le-champ, et qu'une étincelle n'entrât dans mon œil droit, ce qui me rendit borgne. Le sultan et moi nous nous attendions à périr, lorsque nous entendîmes crier :

— Victoire ! Victoire !

Et nous vîmes tout à coup paraître la princesse sous sa forme

naturelle, pendant que le génie était réduit en cendres.

Dame-de-Beauté s'approcha de nous, et demanda une tasse d'eau qui lui fut apportée par le jeune esclave à qui le feu n'avait fait aucun mal. Elle la prit, prononça quelques paroles magiques, puis jeta l'eau sur moi en disant :

— Si tu es singe par enchantement, change de forme et redeviens homme.

À peine eut-elle achevé ces mots que je redevins tel que j'étais avant ma métamorphose, à un œil près.

Je me préparais à remercier la princesse, mais elle ne m'en donna pas le temps. S'adressant au sultan, son père, elle lui dit :

— Sire, j'ai remporté la victoire sur le génie, comme Votre Majesté le peut voir, mais c'est une victoire qui me coûte cher : il me reste peu de moments à vivre, et vous n'aurez pas la satisfaction de célébrer le mariage que vous méditiez. Le feu m'a pénétrée dans ce terrible combat, je sens qu'il me consume peu à peu, et je ne puis échapper à la mort qui s'approche.

Pendant que nous nous affligions d'un tel malheur, la princesse se mit à crier :

— Je brûle ! Je brûle !

L'effet de ce feu, qui s'était emparé de tout son corps, fut si extraordinaire qu'en peu de temps la mort mit un terme à ses douleurs, et qu'elle fut réduite en cendres, comme le génie.

Un spectacle si funeste me toucha au point que j'aurais mieux aimé rester singe toute ma vie que de voir ma bienfaitrice périr dans ces atroces souffrances. De son côté, le sultan, dont la détresse faisait peine à voir, poussa des cris pitoyables, en se donnant de grands coups sur la tête et sur la poitrine. Dès que le bruit d'un événement si tragique se fut répandu dans la ville, tout le monde plaignit le malheur de la princesse et prit part à l'affliction du sultan. On mena grand deuil durant sept jours, et après avoir jeté au vent les cendres du génie, on recueillit celles de la princesse dans un vase précieux qui fut déposé sous un superbe mausolée.



Le chagrin que conçut le sultan de la perte de sa fille lui occasionna une maladie qui l'obligea de garder le lit un mois entier. Il n'était pas encore entièrement remis qu'il me fit appeler :

— Prince, me dit-il, écoutez l'ordre que j'ai à vous donner : il y va de votre vie.

« J'avais toujours vécu, poursuivit-il, dans une félicité parfaite, mais votre arrivée a fait évanouir mon bonheur : ma fille est morte, et cette

perte, dont il n'est pas possible que je me console jamais, c'est vous qui en êtes cause. Retirez-vous en paix, mais retirez-vous incessamment, car je suis persuadé que votre présence porte malheur. Partez, et n'oubliez pas que si jamais vous reveniez dans mes États, aucune considération ne m'empêcherait de vous en faire repentir. »

Je voulus parler, mais il me ferma la bouche, et je dus m'éloigner du palais.

Rebuté, chassé, abandonné de tous, avant de sortir de la ville, j'entrai dans un bain, je me fis raser la tête et les sourcils, puis je pris l'habit de Calender. Devenu ainsi moine errant, je me mis en chemin ; depuis lors, la fatalité n'a cessé de me poursuivre ; j'ai traîné par tous les pays une existence misérable, et plutôt à Dieu que ce fût là une expiation suffisante des malheurs que j'ai causés.



Histoire du pêcheur et du génie

(Conte tiré des *Mille et une Nuits*.)



Il était une fois un pêcheur fort âgé, et si pauvre qu'à peine pouvait-il gagner de quoi assurer la subsistance de sa famille. Chaque jour il allait de bonne heure à la pêche, et il s'était donné pour règle de ne jeter ses filets que quatre fois.

Une nuit, il partit au clair de lune et se rendit au bord de la mer. Ayant jeté ses filets, comme il les tirait vers le rivage, il sentit de la résistance et crut avoir fait une bonne pêche. Déjà, il s'en réjouissait, mais quel ne fut pas son désappointement lorsqu'il s'aperçut qu'il n'avait retiré que la carcasse d'un âne.

Il répara ses filets, qui s'étaient rompus en plusieurs endroits, et les jeta une seconde fois. En les tirant, il sentit encore beaucoup de résistance, mais il n'y trouva qu'un panier plein de fange, ce qui l'affligea grandement.

— Ô fortune ! s'écria-t-il, cesse de persécuter un malheureux.

Sans se plaindre davantage, il se débarrassa du panier et, après avoir lavé ses filets que la fange avait salis, il les jeta pour la troisième fois, sans amener autre chose que des pierres et des coquillages de nulle valeur. On ne saurait exprimer son désespoir, et peu s'en fallut qu'il ne perdît l'esprit.

Cependant le jour commençait à paraître. Après avoir invoqué le Tout-Puissant, le pêcheur jeta ses filets pour la dernière fois. Quand il jugea le moment venu, il les tira comme auparavant avec assez de peine ; il n'y avait pourtant pas de poisson, mais il y trouva un vase de cuivre jaune, fermé et scellé de plomb, avec l'empreinte d'un sceau. Cela le réjouit.

— Je le vendrai au fondeur, se dit-il, et, de l'argent que j'en ferai,

j'achèterai une mesure de blé.

Il examina le vase, le soupesa, et le trouvant lourd, le secoua pour voir si ce qu'il contenait ne ferait pas de bruit. Il n'entendit rien, et cette circonstance, ainsi que l'empreinte du sceau sur le couvercle de plomb, lui firent penser qu'il devait être rempli de quelque chose de précieux. Pour s'en assurer, il prit son couteau, et fit sauter le couvercle ; il pencha aussitôt l'ouverture vers la terre, mais il n'en sortit rien, ce qui le surprit extrêmement. Il le posa alors devant lui et, pendant qu'il le considérait avec attention, il vit se dégager une fumée épaisse qui le fit se reculer de quelques pas.

Cette fumée s'éleva jusqu'aux nues, puis, s'étendant sur le rivage, forma un épais brouillard qui se concentra et prit la forme d'un génie dix fois plus haut que tous les géants.



Cette fumée forma un épais brouillard qui prit la forme d'un génie dix fois plus haut que tous les géants

À l'aspect d'un monstre d'une taille si démesurée, le pêcheur voulut prendre la fuite, mais il se trouva si effrayé qu'il ne put faire un pas.

— Esprit superbe, murmura-t-il au bout d'un instant, qui êtes-vous et par quel miracle pouviez-vous tenir dans ce petit vase ?

Regardant le pêcheur d'un air méprisant, le génie répondit :

— De quoi t'inquiètes-tu, toi que je vais faire périr ?

— Me faire périr ! Vous n'y pensez pas ! répliqua le pêcheur. Je viens de vous mettre en liberté : l'auriez-vous déjà oublié ?

— Non, certes, repartit le génie, mais cela ne m'empêchera pas de le faire mourir, et je n'ai qu'une seule grâce à t'accorder.

— Cette grâce, quelle est-elle ?

— De toutes les façons de mourir, tu pourras choisir la moins cruelle.

— C'est donc ainsi, s'écria le pêcheur indigné, que vous prétendez me récompenser du bien que je vous ai fait ?

— Je ne puis te traiter autrement, dit le génie, et afin que tu en sois persuadé, écoute mon histoire :

« Je suis un de ces esprits rebelles qui s'opposèrent à la volonté de Salomon, fils de David. Pour me punir, le prophète m'enferma dans ce vase de cuivre, et afin que je ne pusse pas forcer ma prison, il imprima sur le couvercle son sceau divin. Cela fait, il me précipita au sein des eaux.

« Je jurai que si quelqu'un me délivrait dans le cours du premier siècle, je le rendrais puissamment riche, mais les cent ans s'écoulèrent, et personne ne me rendit ce bon office. Pendant le second siècle, je fis, sans plus de bonheur, le serinent d'ouvrir tous les trésors de la terre à quiconque me mettrait en liberté. Je promis, durant le troisième, de faire de mon libérateur un monarque magnifique, et ce siècle passa comme les deux autres. Furieux de tant de déceptions, je jurai enfin que si quelqu'un me délivrait par la suite, je le tuerais impitoyablement, sans lui accorder d'autre grâce que le choix de son genre de mort. Puisque le sort t'a envoyé, il ne te reste qu'à subir ton destin. »

Ce discours affligea fort le pêcheur, mais la nécessité donne de l'esprit, et elle lui suggéra un stratagème.

— Puisque ma mort est inévitable, dit-il au génie, je me sou mets ; toutefois, avant ce choix fatal, je vous conjure de me dire la vérité sur une question que j'ai à vous faire.

— Demande-moi ce que tu voudras.

— Hé bien ! repartit le pêcheur, je voudrais savoir si effectivement vous étiez dans ce vase ; oseriez-vous le jurer par le grand nom de Dieu ?

— Oui, je le jure car rien n'est plus certain.

— En vérité, je ne puis vous croire. Ce vase ne contiendrait pas

seulement le petit doigt de votre main ; comment se peut-il que votre corps y ait été enfermé tout entier ?

— Je le jure pourtant que j'y tenais, tel que tu me vois.

— Non vraiment, cela ne peut être, et je ne vous croirai pas, à moins que vous ne me fassiez voir la chose.

Aussitôt, il se fit comme une dissolution du corps du génie qui se changea en fumée. Après s'être étendue au loin, cette fumée se rassembla, commença à pénétrer dans le vase, puis continua d'un mouvement lent et égal, jusqu'à, ce qu'il n'en restât plus trace au dehors. Une voix alors sortit du vase :

— Pêcheur incrédule, disait-elle, seras-tu convaincu à présent ?

Au lieu de répondre, le pêcheur saisit le couvercle de plomb, et ferma promptement le vase.

— Génie de malheur, s'écria-t-il, te voilà réduit à l'impuissance. À toi maintenant de choisir de quelle façon il te plaira de mourir.

Le monstre essaya de sortir du vase, mais tous ses efforts furent vains. Sentant qu'il était à la merci du pêcheur, il prit le parti de dissimuler sa colère.

— Pêcheur, mon ami, dit-il d'un ton fort doux, garde-toi d'en user de la sorte. Ce que j'ai pu te dire n'était que plaisanterie, et tu ne dois pas prendre la chose au sérieux. Ouvre donc ce vase ; rends-moi la liberté, et je te jure que tu n'auras pas à t'en repentir.

— Tu n'es qu'un ingrat et un traître, répliqua le pêcheur, mais apprends que tes artificieux discours ne te serviront de rien ; tu vas retourner dans les flots où tu resteras, s'il plaît à Dieu, jusqu'au jour du Jugement.

En disant ces mots, le pêcheur donna un grand coup de pied au vase de cuivre qui alla se perdre dans les profondeurs de la mer.



La Ville des Enchantements

(Conte tiré des *Mille et une Nuits*.)



ÉRITIER du trône de Perse, le roi Beder, fils de la reine Gulnare, après des aventures merveilleuses en des contrées éloignées, s'embarqua pour revenir dans son pays.

On mit à la voile par un vent favorable, mais, le onzième jour, une tempête furieuse se déchaîna ; le vaisseau fut si fortement agité que toute sa mâture se rompit et que, porté au gré du vent, il donna sur un récif et s'y brisa.

La plus grande partie de l'équipage disparut sous les flots ; cependant le prince fut assez heureux pour s'accrocher à une planche, et après avoir été le jouet des vagues, il s'aperçut enfin qu'il était porté vers une terre où il distingua une ville de grande apparence.

Comme il s'avancait dans l'eau pour gagner la grève, quelle ne fut pas sa surprise de voir accourir des chevaux, des chameaux, des mulets, des ânes et autres animaux qui occupèrent la ligne du rivage, comme pour l'empêcher d'y prendre pied ; il eut toutes les peines du monde pour vaincre leur obstination, et se frayer un passage.

Quand il en fut venu à bout, il se mit à l'abri de quelques rochers, jusqu'à ce qu'il eût repris haleine et séché ses vêtements, mais dès qu'il voulut s'avancer vers la ville, il eut encore la même difficulté avec les mêmes animaux ; on aurait dit qu'ils voulaient le détourner de son dessein, et lui faire entendre qu'il s'exposait à un grave danger.

Le roi Beder pénétra néanmoins dans la ville, et s'engagea dans une large avenue où il rencontra plusieurs boutiques ouvertes. Il s'approcha de l'une d'elles ; diverses sortes de fruits étaient rangés dans des corbeilles, et un vieillard, assis sur un banc, paraissait attendre les acheteurs.

À la vue de ce jeune homme dont les traits marquaient quelque chose de grand, il lui demanda d'un ton surpris d'où il venait, et quel motif l'avait conduit en ces lieux. Le prince le satisfait en peu de mots.

— Entrez, lui dit alors le vieillard qui se nommait Abdallah ; entrez vite, je vous dirai pourquoi tout à l'heure.

Le roi Beder vint s'asseoir près du vieillard, qui reprit :

— Vous pouvez remercier Dieu d'être arrivé chez moi sans accident.

— Et pourquoi cela ? demanda le prince, alarmé.

— Il faut que vous sachiez, reprit Abdallah, que cette ville, appelée la Ville des Enchantements, est gouvernée par une reine qui est la plus belle personne de son sexe, mais aussi la magicienne la plus dangereuse qui soit. Chaque fois que de jeunes étrangers de noble origine, comme vous, entrent dans la ville, des gens préposés à cet office les arrêtent et, de gré ou de force, les conduisent devant elle. L'accueil qu'elle leur réserve est des plus aimables ; elle les flatte, les régale, les traite magnifiquement, mais leur bonheur est de courte durée, et jusqu'ici on n'en connaît pas un seul qui n'ait été métamorphosé au bout de quarante jours.

« Vous m'avez parlé des animaux qui se sont présentés pour vous empêcher d'aborder, puis d'entrer dans la ville ; ce sont tous les jeunes hommes qu'elle a métamorphosés ainsi par son art diabolique ; ils faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour vous détourner d'un si grand péril. »

Ce discours affecta très vivement le roi de Perse.

— Hélas ! s'écria-t-il, à quelle extrémité ne suis-je pas réduit par ma mauvaise fortune !

Désireux de le rassurer, le vieillard reprit :

— Quoique ce que je vous ai dit de la reine magicienne ne soit que trop véritable, cela ne doit pas néanmoins vous causer une telle inquiétude. Je suis aimé de toute la ville ; je ne suis pas inconnu de la reine, et je puis même dire qu'elle a de la considération pour moi. C'est donc un hasard heureux qui vous a conduit ici ; vous êtes en sûreté dans ma maison et, pourvu que vous ne vous écartiez pas, il ne vous arrivera rien de mal.

Le roi Beder remercia le vieillard de tant de bonté. Il s'assit à l'entrée de la boutique, et il n'y parut pas plus tôt que sa jeunesse et sa bonne mine attirèrent les regards des passants. Plusieurs s'arrêtèrent et félicitèrent Abdallah d'avoir acquis un esclave si bien fait.

— Ne croyez pas que ce soit un esclave, leur disait-il ; vous savez que je ne suis pas assez riche pour en posséder un de cette sorte. C'est mon neveu, le fils d'un frère que j'avais et qui est mort ; je l'ai fait venir pour me tenir compagnie.

Ils se réjouirent avec lui de la satisfaction que devait lui causer son arrivée, mais en même temps ils ne purent s'empêcher de lui exprimer

leurs craintes au sujet de la méchanceté de la reine.

— Je vous suis bien obligé, reprit le vieillard, de l'amitié que vous me témoignez, mais je ne pense pas que la reine veuille me causer le moindre déplaisir.

Abdallah était ravi d'entendre les louanges qu'on donnait au jeune prince ; il y prenait part comme si véritablement elles s'étaient adressées à son propre fils, et il conçut pour son hôte une affection qui augmenta à mesure qu'il eut l'occasion de le mieux connaître.

Il y avait un mois environ qu'ils vivaient ensemble, lorsqu'un jour, le roi Beder étant assis à l'entrée de la boutique comme à son ordinaire, la reine Labe — c'était le nom de la magicienne — vint à passer en grande pompe.

Le prince n'eut pas plus tôt aperçu les gardes qui marchaient en tête du cortège, qu'il rentra dans la boutique et demanda au vieillard ce que cela signifiait.

— C'est le cortège de la reine, lui répondit-il, mais demeurez et ne craignez rien.

Au nombre de mille, les gardes de la reine Labe, habillés d'un uniforme couleur de pourpre, montés et équipés avantageusement, passèrent en quatre files, le sabre haut, et il n'y eut pas un officier qui ne saluât le vieillard. Après eux, autant de jeunes filles, toutes parfaitement belles, habillées de brocart et couvertes de pierreries, venaient à pied d'un pas grave, la pique à la main. La reine Labe parut enfin au milieu d'elles, le visage voilé, sur un cheval tout brillant de diamants, avec une selle d'or, et une housse d'un prix inestimable.

Frappée de la belle prestance du roi Beder qu'elle venait d'entrevoir, elle s'arrêta devant la boutique.

— Cet esclave si charmant est-il à vous ? demanda-t-elle à Abdallah.

— Madame, lui répondit-il, c'est mon neveu. N'ayant pas d'enfant, je le regarde comme mon fils ; je l'ai fait venir pour ma consolation et pour qu'il recueille après ma mort le peu de biens que je laisserai.

La reine Labe, qui n'avait encore vu personne de comparable au jeune prince, voulut décider le vieillard à le lui abandonner.

— Bon père, reprit-elle, faites-moi l'amitié de me donner ce beau neveu. Je le rendrai si grand et si puissant que vous aurez tout lieu d'en être satisfait.

— Madame, repartit Abdallah, je remercie infiniment Votre Majesté des honneurs qu'elle destine à ce jeune homme, mais il n'est pas digne d'approcher une si grande reine, et je vous supplie de trouver bon qu'il reste près de moi.

— Abdallah, répliqua la reine, je m'étais flattée que vous m'aimiez davantage, et je n'eusse jamais cru que vous me donneriez une marque si évidente du peu de cas que vous faites de mes désirs. Mais je jure que je ne m'éloignerai pas sans avoir vaincu votre opiniâtreté.

— Vous voudriez donc enlever mon neveu à mon affection !

— Et pourquoi pas ? Au surplus, je devine assez ce qui vous inquiète, mais je vous promets que vous n'aurez pas à vous repentir d'avoir acquiescé à ma demande.

Contraint de céder, le vieillard répondit :

— Je ne veux pas que Votre Majesté puisse mettre en doute mon respect et mon zèle ; j'ai une confiance entière en sa parole ; je la supplie seulement de différer un si grand honneur jusqu'au jour où elle repassera.

— Ce sera donc jusqu'à demain, repartit la reine, et, en disant ces mots, elle continua sa route.

Quand la reine Labe eut disparu avec son brillant cortège, Abdallah se tourna vers le prince :

— Mon fils, lui dit-il, ainsi que vous l'avez vu de vos propres yeux, il ne m'a pas été possible de refuser à la reine ce qu'elle vient de me demander avec tant de vivacité. J'espère d'ailleurs qu'elle en usera bien à votre égard ; elle m'en a donné l'assurance, et si elle me trompait, ce ne serait pas impunément.



La reine ne manqua pas de repasser le lendemain avec la même pompe que la veille.

— Bon père, dit-elle à Abdallah, par mon exactitude à venir vous faire souvenir de votre promesse, vous pouvez juger de l'impatience où je suis touchant votre neveu.

Au même moment, elle leva son voile, et laissa voir au roi Beder, qui s'était approché, une beauté incomparable. Le prince n'en fut pas ému :

— Ce n'est pas assez d'être belle, se disait-il ; il faut que les actions soient aussi vertueuses que la beauté est accomplie.

Dans le temps qu'il faisait ces réflexions, les yeux attachés sur la reine Labe, le vieillard le prit par la main, et le présenta à la souveraine :

— Le voilà, Madame, lui dit-il. Je supplie Votre Majesté de se souvenir que je le chéris à l'égal d'un fils, et de permettre qu'il vienne me voir quelquefois.

La reine promit et, en signe de reconnaissance, elle fit remettre à Abdallah une bourse de mille pièces d'or qu'il dut accepter.

Elle avait fait amener un cheval richement harnaché qu'elle destinait au roi Beder. Dès que celui-ci fut en selle, il voulut prendre rang derrière la reine, mais elle le fit avancer à sa gauche pour qu'il marchât à côté d'elle, et le cortège repartit dans la direction du palais.

Au lieu de lire sur le visage du peuple des marques de satisfaction, le prince s'aperçut au contraire qu'on regardait la reine avec mépris, et même il entendit proférer contre elle mille imprécations.

— La magicienne, disait-on, a trouvé une nouvelle victime. Pauvre étranger ! Tu seras bien déçu si tu t'imagines que ton bonheur va durer longtemps ; c'est pour rendre ta chute plus éclatante que l'on t'élève si haut.

Ces propos lui firent connaître que le vieillard lui avait dépeint la reine Labe sous son vrai jour, mais comme il ne dépendait plus de lui de se tirer du danger où il était, il s'abandonna à son destin.

En arrivant au palais, la reine mit pied à terre, se fit donner la main par le roi Beder, et entra avec lui, accompagnée de toute sa suite. Dans les somptueux appartements où elle le conduisit elle-même, on ne voyait que pierres fines, arabesques d'azur et meubles d'une magnificence singulière ; puis, quand elle l'eut mené dans son cabinet, ils s'avancèrent ensemble sur un balcon aux délicates boiseries d'où ils purent admirer les enchantements d'un jardin féérique.

Les chambellans vinrent avertir que le repas était servi. La reine et le jeune prince entrèrent dans la salle à manger où, sur une table d'or massif, étincelaient des plats d'un travail achevé. Ils mangèrent avec appétit, puis, au dessert, la reine se fit remplir une coupe de vin exquis ; après qu'elle eut bu à la santé du roi Beder, elle la fit remplir à nouveau et la lui présenta ; le prince la reçut avec beaucoup de respect, et but à son tour à la santé de la reine.

Des musiciennes entrèrent alors ; elles se mirent à chanter, en s'accompagnant de divers instruments, et le festin se prolongea jusqu'à l'aube.

Durant quarante jours, ainsi qu'elle avait coutume d'en user avec les étrangers qui avaient su lui plaire, la reine Labe traita et régala de la sorte le roi de Perse.

Une nuit, croyant que le prince dormait, elle se leva sans bruit. Le prince pourtant était éveillé ; il devina que la magicienne avait conçu quelque mauvais dessein ; aussi, feignant d'être plongé dans un profond sommeil, fut-il attentif à toutes ses actions.

Lorsqu'elle fut debout, elle ouvrit une cassette d'où elle tira une boîte pleine d'une certaine poudre jaune ; elle en prit une poignée qu'elle répandit au travers de la chambre, et aussitôt cette traînée d'or se changea en un clair ruisseau. La magicienne y puisa de l'eau qu'elle versa dans un bassin où il y avait de la farine, et prépara une pâte qu'elle pétrit longtemps ; elle y mêla diverses drogues, et en fit un gâteau qu'elle plaça dans une tourtière. Comme elle avait d'abord allumé un grand feu, elle tira de la braise du foyer, plaça la tourtière dessus et, pendant que le gâteau cuisait, rangea les vases et les boîtes dont elle s'était servie. À certaines incantations qu'elle prononça

ensuite, l'eau qui ruisselait au milieu de la chambre disparut, et quand le gâteau fut cuit, elle le porta dans son cabinet. Sans soupçonner que le roi Beder avait suivi tous ses mouvements, elle revint se coucher, très satisfaite d'elle-même.

Le prince comprit qu'un danger le menaçait, et il ne put fermer l'œil durant le reste de la nuit. Jusque-là, les plaisirs, les divertissements lui avaient fait oublier le vieillard, son hôte, mais en cette occurrence, il se souvint de lui, et pensa qu'il avait besoin de ses conseils. Aussi, dès qu'il fut levé, exprima-t-il à la reine le désir de l'aller voir.

— Je le veux bien, lui dit-elle, mais si vous vous souvenez que je ne puis vivre sans vous, vous reviendrez sans tarder.

Le vieillard fut ravi de revoir le roi Beder, et après l'avoir embrassé tendrement, lui demanda comment il se trouvait au palais.

— Jusqu'à présent, répondit le prince, je puis dire que la reine a eu pour moi toutes sortes d'égards, mais ce que j'ai vu cette nuit, m'inspire de justes soupçons.

Et il raconta la scène dont il avait été témoin.

— Cette action, ajouta-t-il, me fait craindre que tant de bonnes grâces ne cachent, en définitive, que projets diaboliques.

— Vous ne vous trompez pas, repartit Abdallah, et rien ne peut obliger la perfide à se corriger. Mais ne craignez rien ; il y a trop longtemps que la terre porte ce monstre ; il faut qu'elle reçoive le châtiment de ses crimes, et je saurai bien la prendre à ses propres pièges.

En achevant ces paroles, le vieillard remit deux gâteaux au roi.

— Vous m'avez dit, continua-t-il, que la magicienne a préparé un gâteau cette nuit ; c'est pour vous en faire manger, n'en doutez pas ; mais quand elle vous en présentera un morceau, au lieu de le porter à la bouche, faites en sorte, sans qu'elle s'en aperçoive, de manger à la place un de ceux que je viens de vous donner.

« Dès qu'elle aura cru que vous venez d'avalier du sien, elle ne manquera pas d'entreprendre de vous métamorphoser en quelque animal ; elle n'y réussira pas et, cachant sa colère, tournera la chose en plaisanterie.

« Vous la presserez alors de goûter au second gâteau que je vous ai remis. Elle en mangera, ne serait-ce que pour vous faire voir qu'elle ne se méfie pas de vous, après le sujet qu'elle vous aura donné de vous méfier d'elle. Quand elle en aura avalé une bouchée, prenez un peu d'eau dans le creux de la main et, en la lui jetant au visage, dites-lui :

« — Quitte cette forme, et prends celle de tel ou tel animal.

« La métamorphose s'opérera, et vous viendrez ensuite me retrouver pour savoir ce qu'il conviendra de faire. »

Le roi Beder remercia le vieillard et retourna au palais. En arrivant, il apprit que la reine l'attendait dans le jardin ; il s'y rendit, et elle ne

l'eut pas plus tôt aperçu qu'elle se hâta de venir à sa rencontre.

— Cher Beder, lui dit-elle, rien ne fait mieux connaître l'excès de l'affection que l'éloignement de celui que l'on aime. Je n'ai pas eu de repos depuis que vous êtes parti, et il me semble qu'il y a des années que je ne vous ai vu.

— Madame, reprit le prince, je puis assurer Votre Majesté que je n'ai pas ressenti moins d'impatience, mais je ne pouvais refuser quelques moments d'entretien à un oncle qui m'est cher. Il voulait me retenir ; cependant, je me suis arraché à sa tendresse pour revenir vers vous, et de la collation qu'il m'avait préparée, je n'ai pris que ce gâteau ; je vous l'apporte, et vous prie de l'agréer.

— Je l'accepte de bon cœur, repartit la reine en le prenant, et j'en mangerai avec plaisir ; mais auparavant je veux que vous goûtiez à celui que j'ai fait en votre absence.

Le roi Beder substitua adroitement au gâteau de la reine celui que le vieillard lui avait donné, et il en rompit un morceau qu'il porta à sa bouche.

— Ah ! s'écria-t-il en le mangeant, je n'ai rien goûté de plus exquis.

Comme ils se tenaient près d'un bassin, brusquement la magicienne y puisa de l'eau, et la lui jetant à la face :

— Malheureux, lui dit-elle, quitte cette figure d'homme, et prends celle d'un vilain cheval borgne.

Ces paroles restèrent sans effet, et la reine, extrêmement surprise de voir le roi Beder dans le même état, ressentit une vive déception. La rougeur lui monta au visage, mais comprenant qu'elle avait manqué son coup :

— Cher Beder, dit-elle, vous voyez assez que ce n'était qu'un jeu, et je serais la plus misérable des créatures si je songeais à vous faire le moindre tort.

— Puissante reine, repartit le prince, je suis bien persuadé que Votre Majesté n'a voulu que se divertir. Aussi, laissons là ce discours, et puisque j'ai mangé de votre gâteau, faites-moi la grâce de goûter au mien.

La magicienne, qui ne pouvait mieux se justifier qu'en donnant cette marque de confiance au roi Beder, rompit un morceau de gâteau et le mangea. Dès qu'elle l'eut avalé, elle parut toute troublée, et demeura comme étourdie. Aussitôt, le prince prit de l'eau au même bassin, et la lui jetant au visage :

— Abominable magicienne, s'écria-t-il, sors de cette figure, et change-toi en cavale.

Au même instant, la reine Labe prit la forme d'une très belle cavale. Sa confusion fut si grande de se voir ainsi métamorphosée qu'elle répandit des larmes abondantes, et baissa la tête jusqu'aux pieds du roi, comme pour l'apitoyer.

Sans se laisser émouvoir, celui-ci mena la cavale à l'écurie du palais, pour la faire seller et brider ; mais de toutes les brides qu'on voulut lui mettre, pas une ne lui alla. Il dut prendre un autre cheval, et se faire suivre par un palefrenier qui tenait la cavale en main.

En arrivant à la boutique d'Abdallah, le roi Beder mit pied à terre, et remercia le vieillard de tous les services qu'il lui avait rendus. Il lui raconta ce qui s'était passé, et lui dit comment on n'avait pu trouver de bride convenable. Or, le vieillard, en prévision de cette difficulté, en avait préparé une qui était douée de vertus magiques ; il la passa lui-même à la cavale et s'écria :

— Maudite magicienne, le ciel t'a châtiée enfin comme tu le méritais !

S'adressant ensuite au jeune prince, il lui dit :

— Sire, malgré les regrets que me cause votre départ, puisque vous n'avez plus rien à faire ici, montez sur la cavale, prenez la route de terre, et retournez en votre royaume. La seule chose que je vous recommande, c'est, au cas où vous viendrez à vous défaire de votre monture, de ne jamais la livrer avec la bride.

Le roi Beder promit de se souvenir de cette recommandation, et partit après avoir fait ses adieux à son bienfaiteur.



Trois jours après, le prince arriva en vue d'une grande ville. Comme il pénétrait dans le faubourg, il rencontra un vieillard d'aspect vénérable, qui se rendait à pied à sa maison de plaisance.

— Seigneur, lui dit le vieillard, oserais-je vous demander d'où vous venez ?

Le prince s'arrêta pour lui répondre, et, comme ils liaient conversation, une vieille survint qui se mit à pleurer en regardant la cavale. Le roi Beder lui demanda la cause de ses larmes.

— Ah ! Seigneur, répondit-elle, quelle surprise ! Votre cavale ressemble si parfaitement à celle que mon fils a perdue que je croirais que c'est la même si elle n'était morte. Elle était tout pour nous, et sa perte nous laisse inconsolables. Vendez-moi la vôtre, je vous en supplie ; je vous la paierai ce qu'elle vaut, et nous vous en garderons une profonde reconnaissance.

— Bonne mère, repartit le roi Beder, je suis fâché de ne pouvoir vous accorder ce que vous demandez : ma cavale n'est pas à vendre.

— Vous voulez donc nous réduire au désespoir ! Mon fils et moi nous mourrons de douleur si vous nous refusez cette grâce.

— Bonne mère, répliqua le prince, seriez-vous disposée à payer mille pièces d'or une si bonne cavale ?

— Pourquoi non ? Vous n'avez qu'à consentir à la vente, et vous serez payé argent comptant.

Le roi Beder, qui voyait la vieille habillée assez pauvrement, ne put s'imaginer qu'elle fût en état de trouver une si grosse somme, et pour la mettre dans l'embarras :

— Donnez-moi cet argent, lui dit-il, la cavale est à vous.

Aussitôt la vieille détacha une bourse qu'elle portait à la ceinture, et la lui présentant :

— Prenez la peine de descendre, ajouta-t-elle, que nous comptions si la somme y est.

L'étonnement du prince fut extrême, et il essaya de revenir sur son offre imprudente :

— Bonne mère, reprit-il, ne voyez-vous pas que ce que je vous ai dit n'est que moquerie ! Je vous répète que ma cavale n'est pas à vendre.

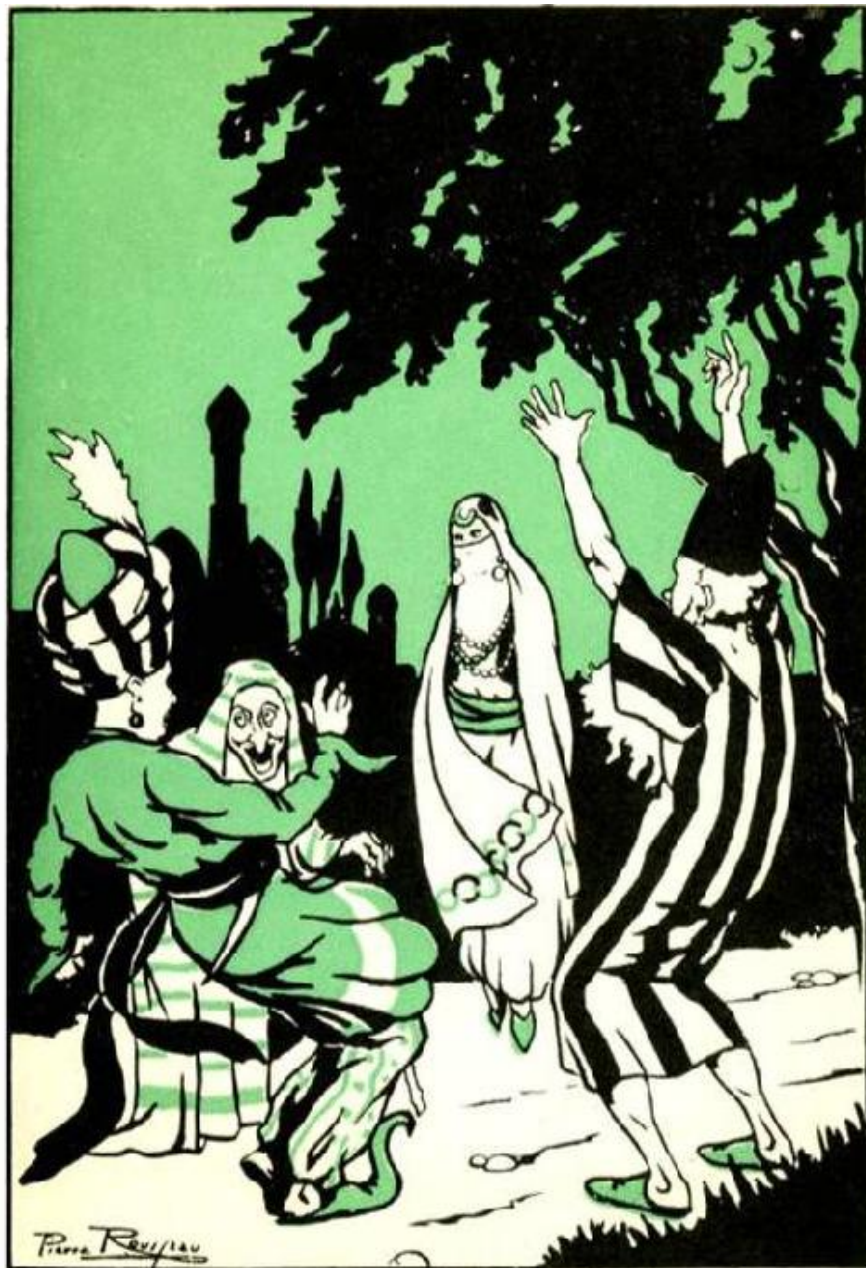
Le vieillard prit alors la parole :

— Mon fils, dit-il au roi Beder, il faut que vous sachiez qu'il n'est pas permis, en cette ville, de plaisanter de la sorte sous peine de mort. Vous ne pouvez vous dispenser de prendre l'argent de cette femme, et de lui livrer votre cavale, puisqu'elle vous en donne la somme que vous avez demandée. Réglez la chose sans bruit, et n'allez pas vous exposer à quelque grand malheur.

Bien affligé de s'être engagé si inconsidérément, le prince mit pied à terre. La vieille fut prompte à se saisir de la bride qu'elle enleva, et encore plus à prendre dans la main de l'eau du fossé. La jetant sur la cavale :

— Ma fille, s'écria-t-elle, quittez cette forme vile et reprenez la vôtre !

Le changement fut instantané, et le roi Beder faillit s'évanouir en voyant paraître devant lui la reine Labe.



Beder faillit s'évanouir en voyant paraître devant lui
la reine Labe.



La vieille n'eut pas plus tôt embrassé sa fille, qu'elle appela, par un sifflement magique, un génie hideux, d'une grandeur gigantesque. Le génie chargea aussitôt le prince sur son épaule, la vieille et sa fille sur l'autre, et les transporta au palais de la Ville des Enchantements.

Dès qu'elle fut assise sur son trône, la reine magicienne accabla de reproches le roi Beder.

— Ingrat, lui dit-elle, c'est donc ainsi que vous m'avez traitée, ton oncle et toi, après tout ce que j'avais fait pour vous ! Vous serez châtiés l'un et l'autre comme vous le méritez !

Sans lui laisser le temps de répondre, elle le métamorphosa en un vilain hibou, et commanda ensuite à une de ses femmes d'enfermer cet oiseau dans une cage, avec défense de lui donner à boire ou à manger.

La femme emporta la cage et, malgré l'ordre de la reine, y mit quelque nourriture. De plus, comme elle révérait Abdallah, elle le fit avertir secrètement de quelle manière la reine venait de traiter son neveu, et des menaces qu'elle avait proférées contre lui-même.

Le vieillard vit bien qu'il n'y avait plus de ménagement à garder avec la reine Labe. Comme il était adonné à la magie, il ne fit que siffler d'une certaine manière, et aussitôt un grand génie à quatre ailes parut devant lui, le salua, et lui demanda ce qu'il voulait.

— Il s'agit, lui répondit-il, de sauver la vie du roi Beder qui vient d'être métamorphosé en hibou et enfermé dans une cage. Vole au palais de la reine Labe, et transporte vite dans la capitale de la Perse la femme pleine de compassion à qui on a donné la cage à garder. Tu lui diras d'informer la reine Gulnare du danger qui menace son fils, et du besoin qu'il a de son secours.

Le génie s'acquitta de sa mission, et transporta la femme sur la terrasse qui répondait à l'appartement de la reine Gulnare. La messagère descendit par l'escalier ; elle se présenta devant la reine qui était plongée dans l'affliction depuis le départ de son fils, et l'informa du besoin qu'avait le roi Beder d'être promptement secouru.

En apprenant que son fils était vivant, la reine Gulnare s'abandonna à un transport de joie. Elle se leva de sa place, embrassa celle qui lui apportait une si heureuse nouvelle, puis commanda qu'on fît jouer trompettes et timbales pour annoncer à toute la ville que le roi de Perse arriverait bientôt.

Sur ces entrefaites, elle rencontra son frère, le roi Salah, qui commandait aux génies marins.

— Mon frère, lui dit-elle, apprenez que votre neveu est retenu dans la Ville des Enchantements, sous la puissance de la reine Labe. C'est à

vous, c'est à moi d'aller le délivrer et il n'y a pas de temps à perdre.

Le roi Salah réunit toutes ses troupes. Il appela à son secours les génies, ses alliés, qui parurent avec une autre armée plus puissante encore que la sienne. Quand les deux armées furent formées, il se mit à leur tête avec la reine Gulnare ; ils s'élevèrent dans les airs, et fondirent bientôt sur la Ville des Enchantements, où la reine Labe et sa mère furent anéanties.

La reine Gulnare s'était fait suivre par la messagère d'Abdallah, lui recommandant de n'avoir d'autre souci dans la mêlée que d'aller prendre la cage confiée à sa garde, et de la lui apporter. Cet ordre fut exécuté ponctuellement. Elle ouvrit la cage elle-même, et jetant sur le hibou de l'eau magique qu'elle avait mise en réserve :

— Mon cher fils, dit-elle, quittez cette forme étrange, et reprenez la figure d'homme qui est la vôtre.

Au même instant, la reine Gulnare ne vit plus le vilain hibou, mais le roi Beder, son fils, qu'elle serra dans ses bras en pleurant de joie.

Son premier soin fut ensuite de faire chercher Abdallah, à qui elle devait tant. Dès qu'on le lui eut amené :

— L'obligation que je vous ai, lui dit-elle, est si grande, qu'il n'est rien que je ne sois prête à faire pour vous marquer ma reconnaissance. Demandez-moi tout ce que vous pouvez désirer ; vos vœux seront exaucés.

— Noble reine, répondit le vieillard, mon cœur n'a jamais nourri d'ambition, mais l'attachement que j'ai pour le roi, votre fils, me fait désirer de continuer à le servir. Si vous daignez m'autoriser à le suivre dans ses États, je mettrai tous mes soins à l'assister des faibles lumières de mon expérience, et des ressources de mon art magique.

La reine fut charmée de tant de modestie et de fidélité.

À ce moment, on vit arriver un long cortège de jeunes hommes richement vêtus, qui tous avaient grand air. C'étaient les victimes de la reine magicienne qui avaient repris leur première forme, à l'instant même où elle avait cessé de vivre. Tous étaient rois, princes, ou gens de haut lignage, et ils venaient présenter leurs remerciements à leurs sauveurs.

Après que la reine Gulnare les eut reçus, elle ordonna que l'on fît les préparatifs de départ. On abandonna les ruines fumantes de la Ville des Enchantements, et le roi Beder, porté sur l'aile des génies, arriva bientôt dans sa capitale où il fut accueilli par les acclamations de tout un peuple.



La fortune de Khodja Hassan le cordier

(Conte tiré des *Mille et une Nuits*.)



LE calife Haroun-er-Rachid fit venir un jour dans son palais Khodja Hassan, un des plus riches habitants de Bagdad.

— Khodja Hassan, lui dit-il, en passant hier devant ton hôtel, j'eus la curiosité de savoir à qui il appartenait. J'appris que tu avais fait bâtir cette magnifique demeure après avoir exercé un métier qui te procurait à peine de quoi vivre. On me dit aussi que lu faisais un bon usage de tes richesses, et que tes voisins vantaient ta générosité.

« Tout cela m'a fait plaisir, et je suis bien persuadé que les voies par lesquelles il a plu à la fortune de te gratifier de ses dons doivent être extraordinaires. Je suis curieux de les apprendre de ta bouche même, et c'est pour cela que je t'ai fait venir. »

Khodja Hassan se prosterna devant le trône et, après s'être relevé, commença son récit en ces termes :

— Commandeur des croyants, pour mieux faire entendre à Votre Majesté par quelles voies je suis parvenu au grand bonheur dont je jouis, je dois commencer par lui dire qu'après Dieu, dispensateur de tout bien, je suis redevable de ma fortune à deux citoyens de cette ville, puissamment riches l'un et l'autre, qui se nomment Saad et Saadi.

« Amis intimes, il arriva qu'ils passèrent en se promenant par le quartier où je travaillais de mon métier de cordier, métier que nous exerçons dans ma famille de père en fils. À voir mon installation et mon habillement, ils n'eurent pas de peine à juger de ma pauvreté.

« Nous échangeâmes le salut : ils me demandèrent mon nom, puis Saadi parla ainsi :

« — Hassan, comme il n'y a pas de métier qui ne nourrisse son homme, je ne doute pas que le vôtre ne vous fasse gagner de quoi vivre, et même je m'étonne que depuis le temps que vous l'exercez, vous n'ayez pas fait quelques économies.

« — Seigneur, lui dis-je, vous cesserez de vous étonner quand vous saurez que malgré un labeur incessant, j'ai de la peine à assurer ma subsistance et celle de ma famille. J'ai une femme et cinq enfants dont pas un n'est en âge de m'aider ; il faut les entretenir, les habiller, et les temps sont durs pour les pauvres gens.

« — Hassan, repartit Saadi, je comprends maintenant votre gêne, et les raisons qui vous obligent à vous contenter de l'état précaire où vous vous trouvez. Mais si je vous faisais présent d'une bourse de deux cents pièces d'or, n'en feriez-vous pas un bon usage, et ne croyez-vous pas qu'avec cette somme vous deviendriez bientôt aussi riche que les cordiers les plus notables de la ville ?

« — Seigneur, vous me paraissez un si honnête homme que je suis persuadé que vous ne voudriez pas vous divertir à mes dépens, et que l'offre que vous me faites est sérieuse. J'ose donc vous dire, sans trop présumer de moi, que cette somme me suffirait largement pour assurer mon avenir. »

« Le généreux Saadi tira sur-le-champ une bourse de son sein, et me la remettant :

« — Prenez, dit-il, voilà deux cents pièces d'or bien comptées. Faites-les fructifier, et croyez que mon ami Saad et moi nous aurons un très vif plaisir à apprendre qu'elles auront servi à vous rendre plus heureux que vous ne l'êtes. »

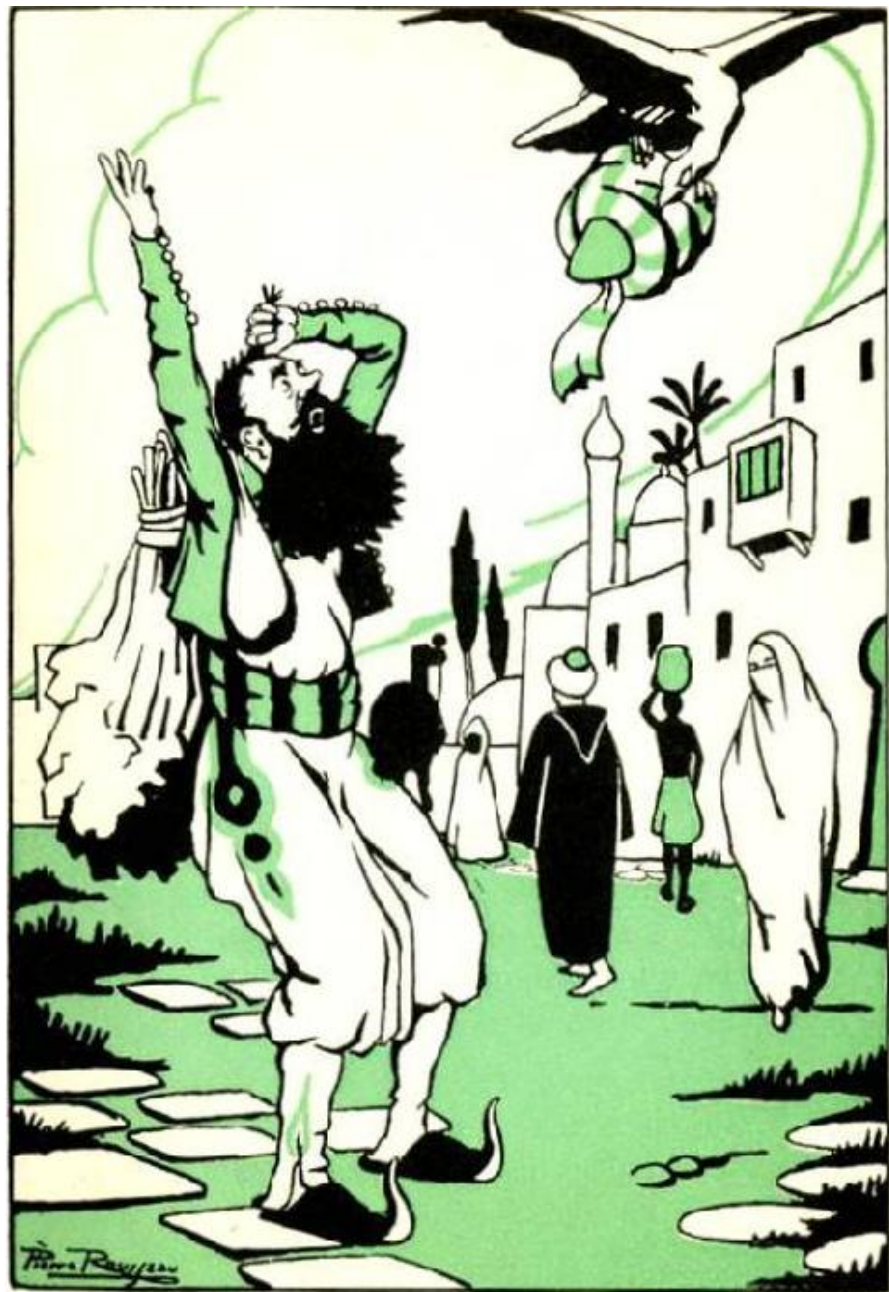
« Quand j'eus reçu la bourse, je fus dans un transport de joie si grand que la parole me manqua ; j'avantai la main pour prendre le bas de la robe de mon bienfaiteur et la baiser, mais il m'en empêcha, et les deux amis continuèrent leur chemin.

« Après leur départ, mon premier soin fut de mettre la bourse en sûreté. Dans ma petite maison, nous n'avions jamais eu ni coffre, ni armoire qui fermât ; comme les pauvres gens de ma condition, j'avais coutume de cacher dans les plis de mon turban le peu d'argent que je pouvais posséder. Je quittai mon ouvrage, et je rentrai chez moi. Sans que ma femme ou mes enfants s'en aperçussent, je tirai de la bourse dix pièces d'or pour les dépenses les plus pressées, et j'enveloppai le reste dans les plis de la toile qui entourait mon bonnet.

« La principale dépense que je fis le jour même fut de me procurer une bonne provision de chanvre. Ensuite, comme il y avait longtemps qu'on n'avait vu de viande dans ma famille, j'allai à la boucherie et j'en achetai pour le souper.

« En revenant, je portais ma viande à la main lorsqu'un milan affamé fondit dessus, et me l'eût arrachée si je n'eusse tenu ferme

contre lui. Mais, hélas ! j'aurais bien mieux fait de la lâcher. Dans les efforts que je fis, il arriva malheureusement que mon turban roula par terre ; le milan s'en saisit aussitôt, l'enleva, et disparut en un clin d'œil.



Le milan s'en saisit aussitôt, l'enleva et disparut en un clin d'œil.

« Je retournai chez moi, accablé de la perte que je venais de faire. Mais ce qui me causa le plus de peine, ce fut la pensée du mécontentement que mon bienfaiteur éprouverait en apprenant qu'il avait si mal placé sa libéralité. Qui sait même s'il ne regarderait pas comme une vaine excuse le récit de cette incroyable aventure. »



« Tant que dura le peu qui me restait des dix pièces d'or, nous nous en ressentîmes, ma famille et moi, mais je retombai bientôt dans le même état, et dans la même impuissance de me tirer de la misère. Je n'en murmurai pourtant point, et je me soumis à la volonté d'Allah.

« Il y avait six mois que le milan m'avait causé le malheur que je viens de raconter, lorsque les deux amis passèrent non loin du quartier où je demeurai, ce qui les décida à venir me voir.

« Du plus loin qu'ils m'aperçurent, ils se rendirent compte que ma situation n'était pas changée. Saadi en fut même si fort étonné que ce ne fut pas lui qui me parla d'abord.

« — Eh bien ! Hassan, me dit Saad, nous ne vous demandons pas comment vont vos petites affaires depuis que nous ne nous avons vus ; elles ont pris sans doute un meilleur train, et les deux cents pièces d'or doivent y avoir contribué.

« — Seigneurs, repris-je en m'adressant à tous les deux, je suis bien mortifié d'avoir à vous apprendre que votre libéralité n'a pas eu le succès que vous aviez lieu d'en attendre. Vous aurez peine à ajouter foi à l'accident extraordinaire qui m'est arrivé. Je vous assure néanmoins, en homme d'honneur, que rien n'est plus véritable que ce que vous allez entendre. — Et je leur racontai mon aventure dans tous ses détails.

« Saadi rejeta mon discours bien loin.

« — Hassan, dit-il, vous vous moquez de moi, et vous voulez me donner le change. Ce que vous me contez là est chose incroyable. Vous avez agi comme tous les gens de votre sorte ont coutume de faire : s'ils réalisent un gain exceptionnel, ou si quelque bonne fortune leur arrive, ils abandonnent le travail, se divertissent, et font bonne chère tant que l'argent dure, puis, dès qu'ils ont tout dépensé, ils se retrouvent dans la même gêne qu'auparavant. Vous ne croupissez dans votre misère que parce que vous le méritez, et vous êtes indigne de ce que l'on a fait pour vous. »

— De tels reproches me peinèrent vivement. Malgré tout Saad prit mon parti ; il fit si bien que non seulement il persuada son ami de la réalité de mon malheur, mais encore qu'à la fin celui-ci, tirant sa bourse, me compta deux cents pièces d'or dans la main.

« — Hassan, me dit-il, je veux bien vous faire encore ce présent, mais j'espère que vous saurez cette fois mettre cette somme en lieu sûr, et en tirer un profit véritable. »

« Sans prêter l'oreille à mes remerciements chaleureux, il me quitta et continua sa promenade avec son ami.

« Je rentrai chez moi en hâte. Ma femme et mes enfants étaient sortis. Profitant de leur absence, je mis à part dix pièces d'or, et j'enveloppai le reste dans un linge que je nouai. Il s'agissait de trouver une cachette. Après avoir hésité un certain temps, j'avisai un grand vase en terre, rempli de son, qui était dans un coin, et je plaçai la somme tout au fond, bien persuadé que personne n'irait la chercher là. Ma femme revint peu après, et comme il ne me restait plus guère de chanvre, sans lui parler de la rencontre que je venais de faire, je lui dis que j'allais en acheter.

« Pendant mon absence, un vendeur de cette terre à décrasser dont les femmes se servent au bain vint crier sa marchandise dans la rue. Ma femme qui avait épuisé sa provision, appela le vendeur et, n'ayant pas d'argent sur elle, lui demanda s'il voulait accepter le pot de son en échange d'une certaine quantité de terre. Le marchand y consentit, et ma femme lui remit le vase qu'il emporta avec son contenu.

« Je revins chargé de chanvre que je rangeai dans une soupente. Après m'être débarrassé de mon fardeau, je jetai les yeux du côté où j'avais laissé le vase de son, et je fus stupéfait de voir qu'il avait disparu. Dans mon anxiété, j'interrogeai ma femme, et elle me raconta avec une vive satisfaction le marché qu'elle avait conclu.

« — Ah ! femme infortunée ! vous ignorez le mal que vous avez fait. Vous avez cru ne vendre que du son, et avec ce son vous avez enrichi votre marchand de cent quatre-vingt-dix pièces d'or, dont Saadi venait de me faire présent pour la seconde fois. »

« Peu s'en fallut que nia femme ne se désespérât en apprenant la faute irréparable qu'elle avait commise par son ignorance, et je n'en finirais pas si je rapportais tout ce que la douleur lui mit alors dans la bouche.

« Mais ce qui me chagrinait le plus, c'était la pensée de ma confusion, le jour où Saadi viendrait me demander compte de l'emploi des deux cents pièces d'or. Les deux amis tardèrent plus que la première fois à revenir. Saad en avait parlé souvent à Saadi, mais Saadi avait toujours différé.

« — Plus nous tarderons, disait-il, plus Hassan se sera enrichi, et plus la satisfaction que j'en aurai sera grande. »

« Saad ne partageait point sa confiance :

« — Ne vous flattez pas, reprenait-il, que votre présent ait été mieux employé que la première fois.

« — Et pourtant, répétait Saadi, ce n'est pas tous les jours qu'un

milan emporte un turban.

« — Sans doute, répliquait Saad, mais tout autre accident aura pu arriver à notre homme. Pour vous dire le fond de ma pensée, je crois fort que vous ne réussirez point à le rendre riche en lui donnant ainsi de l'argent, car, à mon avis, on fait souvent, par un hasard heureux, une fortune beaucoup plus considérable qu'avec des libéralités de cette sorte. »

« Un jour enfin, ils se décidèrent à venir me rendre visite, et je les vis arriver d'assez loin ; j'en fus si ému que l'envie me prit de quitter mon ouvrage et d'aller me cacher ; je restai néanmoins, mais je fis semblant de ne pas les avoir aperçus, et ce n'est que lorsqu'ils m'eurent adressé la parole que j'osai les regarder. Rouge de honte, je baissai les yeux aussitôt, et en leur contant, dans tous ses détails ma dernière disgrâce, je fis connaître aux deux amis pourquoi ils me trouvaient aussi pauvre que la première fois.

« Mon récit terminé, Saadi prit la parole et me dit :

« — Hassan, quand je réussirais à me persuader de la vérité de ce conte, et à me convaincre qu'il n'est pas inventé pour cacher vos débauches et votre imprévoyance, je me garderais bien de continuer une expérience capable de me ruiner. Je ne regrette pas les quatre cents pièces d'or dont je me suis privé pour essayer de vous tirer de la pauvreté ; je n'attendais de cette libéralité d'autre récompense que le plaisir de vous avoir fait un peu de bien. Si pourtant quelque chose pouvait m'en faire repentir, ce serait de m'être adressé à vous plutôt qu'à un autre, qui peut-être en aurait mieux profité.

« Et se tournant du côté de son ami :

« — Saad, continua-t-il, vous pouvez connaître par ce que je viens de dire, que je ne me tiens pas entièrement pour battu. Il vous appartient cependant de tenter à votre tour une expérience, et de me faire voir qu'il y a d'autres moyens que l'argent pour faire la fortune d'un homme. Ne choisissez pas d'autre sujet que Hassan : quoi que vous lui donniez, je ne puis croire qu'il devienne plus riche qu'avec mes quatre cents pièces d'or. »

« Saad tenait dans la main un morceau de plomb qu'il montrait à Saadi.

« — Vous m'avez vu, reprit-il, ramasser à mes pieds ce morceau de plomb ; je vais le donner à Hassan, et qui sait ce qu'il lui vaudra. »

« Saadi éclata de rire, et, se moquant de Saad :

« — Un morceau de plomb ! s'écria-t-il. Eh ! que peut-il valoir à Hassan qu'une obole, et que fera-t-il avec une obole ! »

« Saad, sans s'émouvoir, me présenta le morceau de plomb en disant :

« — Laissez rire Saadi ; vous nous direz un jour des nouvelles du bonheur que ce plomb vil vous aura procuré. »

« Je crus que Saad ne parlait pas sérieusement ; mais, pour le contenter, je ne laissai pas de recevoir le morceau de plomb eu le remerciant, et le mettre dans ma veste. Les deux amis me quittèrent pour achever leur promenade, et je continuai mon travail. »



« Le soir, comme je me déshabillais pour me coucher, et après que j'eus ôté ma ceinture, le morceau de plomb que Saad m'avait donné tomba par terre ; je le ramassai et le mis, par hasard, dans un coin.

« La même nuit, il arriva qu'un pêcheur de mes voisins, en raccommodant ses filets, trouva qu'il y manquait un morceau de plomb. Toutes les boutiques étaient fermées ; il fallait cependant, s'il voulait avoir pour vivre le lendemain, lui et sa famille, qu'il allât à la pêche deux heures avant le jour. Il envoya sa femme en demander dans le voisinage ; elle va de porte en porte, et revient sans avoir rien trouvé.

« — Êtes-vous allée chez Hassan le cordier ? lui demanda son mari. Je gage que vous n'y avez pas songé.

« — À quoi bon ? Quand on n'a besoin de rien, c'est chez lui qu'il faut aller ; je le sais par expérience.

— Vous avez été cent fois chez lui sans trouver ce que vous cherchiez, mais peut-être en sera-t-il autrement aujourd'hui ; je veux que vous y alliez. »

« La femme sortit en maugréant et vint frapper à ma porte. Il y avait déjà quelque temps que je dormais ; je me réveillai et demandai ce qu'on voulait.

« — Hassan, dit-elle en haussant la voix, mon mari a besoin d'un peu de plomb pour réparer ses filets ; si par hasard vous en aviez, il vous prie de l'assister. »

« Me rappelant le présent de Saad, je répondis que ma femme allait lui en remettre un morceau, ce qu'elle fit, après avoir cherché un moment à tâtons à l'endroit que je lui indiquai.

« Ravie de n'être pas venue en vain, la femme du pêcheur lui dit :

« — Voisine, le plaisir que vous nous faites est si grand que je vous promets tout le poisson que mon mari amènera du premier jet de ses filets, et je vous assure qu'il ne me démentira pas. »

« Le pêcheur, en effet, fut heureux de ratifier la promesse que sa femme nous avait faite. Il acheva de raccommoder ses filets, et alla à la pêche deux heures avant le jour, selon sa coutume. Du premier coup de filet, il ne prit qu'un seul poisson, mais long de plus d'une coudée ; il continua, fit une bonne pêche, et dès qu'il fut rentré chez lui, son premier soin fut de penser à moi.

« — Voisin, me dit-il, voici le poisson que Dieu m'a envoyé pour vous. Acceptez-le, je vous prie, tel qu'il est, avec mes regrets qu'il ne soit pas plus avantageux.

« — Le morceau de plomb que je vous ai envoyé, répondis-je, est si peu de chose qu'il ne méritait pas que vous le missiez à un si haut prix. Je reçois néanmoins votre présent, puisque vous me l'offrez de bon cœur, et je vous en remercie. »

« Nos civilités en demeurèrent là, et je portai le poisson à ma femme, en me disant que c'était tout ce que nous pouvions espérer du plaisant cadeau que Saad m'avait fait.

« Ma femme fut embarrassée de voir un si gros poisson.

« — Que voulez-vous, dit-elle, que nous en fassions ? Nous n'avons aucun ustensile propre à accommoder une telle pièce.

« — C'est votre affaire, lui dis-je, accommodez-le comme il vous plaira pendant que je retournerai à mon travail. »

« En vidant le poisson, ma femme retira des entrailles un gros diamant que, dans son ignorance, elle prit pour du verre. Après l'avoir nettoyé, elle le donna au plus jeune de nos garçons ; celui-ci, avec ses frères et sœurs, se mit à en admirer l'éclat, et ils s'en amusèrent longtemps.

« Le soir, après souper, nos petits reprirent leur jeu, en se passant le diamant pour le faire scintiller. Ils s'aperçurent qu'il rendait une vive lumière lorsqu'on cachait la clarté de la lampe, ce qui les amena à se l'arracher pour en faire l'essai. Le bruit qu'ils firent attira mon attention. Je vis la cause de leur dispute, et ma femme m'apprit qu'elle avait retiré du ventre du poisson ce morceau de verre si brillant.

« Je ne m'imaginai pas non plus que ce fût autre chose que du verre. Néanmoins, je poussai l'expérience plus loin : je dis à ma femme de cacher la lampe, et nous vîmes alors que le prétendu morceau de verre produisait une telle clarté que nous pouvions nous passer de lampe pour nous coucher. Je la fis éteindre, et je mis moi-même le morceau de verre sur le bord de la cheminée pour nous éclairer.

« — Voici, dis-je, un autre avantage que nous procure le cadeau de Saad en nous épargnant d'acheter de l'huile. »

« Quand nos enfants virent que j'avais fait éteindre la lampe, et que le morceau de verre y suppléait, ils poussèrent des cris d'admiration qui retentirent dans le voisinage. Nous augmentâmes le bruit, ma femme et moi, à force d'insister pour les faire taire, mais ils ne s'endormirent qu'après s'être entretenus longtemps de cette lumière merveilleuse.

« Le lendemain, de grand matin, sans penser davantage à cet incident, j'allai travailler à mon ordinaire.

« Or, entre notre maison et celle de mon voisin, il n'y avait qu'une cloison des plus légères. Cette maison appartenait à un juif fort riche,

joaillier de profession ; sa femme et lui dormirent très mal cette nuit-là et le lendemain la femme du juif vint se plaindre à la mienne du bruit qui avait troublé son sommeil.

« — Ma bonne Rachel, lui dit mon épouse, je suis bien fâchée de ce qui est arrivé, et je vous en fais mes excuses. Mais vous connaissez les enfants ; un rien les fait rire ; entrez et je vous montrerai la cause de leurs cris.

« Elle lui présenta alors le diamant qui se trouvait toujours sur la cheminée, et pendant que la juive experte en pierreries, l'examinait avec une admiration contenue, elle lui raconta comment elle l'avait trouvé dans le ventre du poisson.

« Quand ma femme eut achevé son récit, la juive lui dit en lui remettant le diamant :

« — Je crois comme vous que ce n'est que du verre ; pourtant il est un peu plus beau que le verre ordinaire, et j'en ai un morceau à peu près pareil dont je me pare quelquefois ; ils pourraient aller ensemble, et je vous l'achèterai si vous voulez me le vendre. »

« À ces mots, mes enfants interrompirent la conversation. On allait vendre leur jouet ! Tous se récrièrent, et pour les apaiser ma femme dut promettre de le leur garder.

« Le juif était parti de grand matin à sa boutique, dans le quartier des joailliers ; sa femme alla l'y trouver aussitôt, et lui annonça la découverte qu'elle venait de faire. Elle lui rendit compte de la grosseur, de la beauté, de la belle eau, de l'éclat du diamant, et surtout de sa singularité qui était de rendre la lumière la nuit.

« Le joaillier renvoya aussitôt sa femme en la chargeant de proposer à la mienne d'abord une somme modique, puis d'augmenter s'il était nécessaire, et enfin de conclure le marché à quelque prix que ce fût.

« La juive, selon l'ordre de son mari, parla à ma femme en particulier, et alla jusqu'à lui offrir vingt pièces d'or pour ce mauvais morceau de verre. Ma femme trouva la somme considérable, mais elle n'osa pas s'engager avant de m'en avoir parlé.

« Sur ces entrefaites, j'arrivai justement chez moi pour dîner. Ma femme m'arrête sur le pas de la porte et me fait part des propositions de la juive. Songeant à l'assurance avec laquelle Saad m'avait promis, en me donnant le morceau de plomb, qu'il ferait ma fortune, je ne répondis pas sur-le-champ, et la juive crut que c'était par mépris de la somme qu'elle avait offerte.

« — Voisin, me dit-elle, je vous en donnerai bien cinquante dinars. Êtes-vous content ? »

« Comme je vis que de vingt pièces d'or, la juive augmentait si promptement jusqu'à cinquante, je tins ferme : et je lui dis qu'elle était bien éloignée du prix auquel je prétendais vendre ce joyau.

« — Voisin, reprit-elle, allons jusqu'à cent pièces d'or ; et c'est

beaucoup et je me demande même si mon mari ne me désavouera pas. »

« À cette nouvelle augmentation, une inspiration soudaine traversa mon esprit ; je lui dis que je voulais d'un diamant si beau cent mille pièces d'or, que je voyais bien qu'il valait davantage, que si elle le refusait à ce prix, d'autres joailliers sauraient l'apprécier à sa véritable valeur.

« La juive me confirma elle-même dans ma résolution par la promptitude qu'elle mit à me proposer avec insistance jusqu'à cinquante mille pièces d'or que je refusai.

« — Je ne puis, dit-elle, en offrir davantage sans le consentement de mon mari. Il reviendra ce soir. La grâce que je vous demande, c'est d'avoir la patience d'attendre qu'il vous ait parlé et qu'il ait vu le diamant. »

« Le soir, quand le juif rentra, sa femme le mit au courant de l'affaire, et dès que je fus de retour, il vint me trouver, me demandant de lui montrer mon diamant.

« Comme il faisait fort sombre, et que la lampe n'était pas encore allumée, il connut d'abord par la lumière que le diamant rendait, et par son grand éclat, que sa femme lui avait fait un rapport fidèle. Il le prit, et après l'avoir examiné longtemps :

« — Eh bien ! voisin, dit-il, ma femme vous en a offert cinquante mille pièces d'or. Afin que vous soyez content, je vous en offre vingt mille de plus. »

« Je refusai de la façon la plus catégorique. Il marchanda longtemps, dans l'espérance que je le lui laisserais à quelque chose de moins, mais il ne put rien obtenir, et la crainte que je ne le fisse voir à d'autre joailliers le décida enfin à conclure le marché au prix que je demandais. Le lendemain, il m'apporta les cent mille pièces d'or, et je lui remis le joyau.

« La vente du diamant ainsi terminée, et riche infiniment au-dessus de mes espérances, je remerciai Allah de sa bonté, et je fusse allé me jeter aux pieds de Saad et de Saadi pour leur témoigner ma reconnaissance si j'eusse su où ils demeuraient.

« Je songeai ensuite au bon usage que je devais faire d'une somme si considérable. Ma femme, l'esprit déjà grisé par la vanité ordinaire de son sexe, me proposa d'acheter d'abord des bijoux, et de riches costumes pour elle et pour nos enfants, puis une belle maison que nous ferions meubler de la façon la plus somptueuse.

« — Ma femme, lui dis-je, ce n'est point par ces sortes de dépenses que nous devons commencer. Remettez-vous-en à moi ; ce que vous demandez viendra en son temps. Quoique l'argent ne soit fait que pour être dépensé, il faut néanmoins y procéder de manière qu'il produise un revenu dont on puisse tirer sans qu'il tarisse, et c'est à

quoi je pense maintenant. »

« Le lendemain, j'employai la journée à aller chez une bonne partie des gens de mon métier, qui n'étaient pas plus à leur aise que je l'avais été jusqu'alors et, en leur donnant de l'argent d'avance, je les engageai à travailler pour moi, avec promesse d'être exact à les bien payer à mesure qu'ils m'apporteraient leurs ouvrages.

« Comme ce grand nombre d'ouvriers devait produire à proportion, je louai des magasins en différents endroits, et bientôt je me fis ainsi un gain et un revenu considérables. Ensuite, pour réunir tant de magasins dispersés, j'achetai une maison qui occupait un grand terrain, mais qui tombait en ruine ; je la fis mettre bas et à la place je fis bâtir celle que Votre Majesté vit hier. Mais quelque apparence qu'elle ait, elle n'est composée que de magasins qui me sont nécessaires, et des logements dont j'ai besoin pour ma famille. »



« Il y avait déjà quelque temps que j'avais abandonné mon ancienne maison quand Saad et Saadi se souvinrent de moi. Ils convinrent d'un jour de promenade, et en passant par la rue où ils m'avaient rencontré, ils furent surpris de ne m'y pas voir occupé à mon petit train de corderie. Ils demandèrent ce que j'étais devenu, et leur étonnement fut extrême quand ils apprirent ma brillante fortune.

« Les deux amis se dirigèrent vers ma nouvelle demeure ; ils lui trouvèrent l'apparence d'un palais, et eurent peine à croire qu'elle m'appartînt. Saadi, qui craignait de commettre une incivilité s'il prenait la maison de quelque seigneur de marque pour celle qu'il cherchait, dit au portier :

« — On nous a désigné cette demeure comme étant celle de Khodja Hassan le cordier. Dites-nous si nous ne nous trompons pas.

« — Non, seigneur », répondit le portier en ouvrant la porte plus grande.

« Les deux visiteurs me furent annoncés, et je les reconnus dès que je les vis paraître. Je me levai aussitôt ; je courus à eux et je voulus leur prendre le bord de la robe pour la baiser. Ils m'en empêchèrent et m'embrassèrent amicalement. Je les invitai à monter sur un grand sofa ; ils prirent la place qui leur était due, et je m'assis vis-à-vis d'eux.

« — Khodja Hassan, me dit alors Saadi, je suis dans une joie parfaite de voir le changement merveilleux que les quatre cents pièces d'or que je vous ai données ont produit dans votre fortune. Une seule chose me peine, c'est que je ne comprends pas quel motif a pu vous pousser à me déguiser la vérité deux fois, en alléguant des pertes arrivées par des contretemps incroyables. Ne serait-ce pas que, lorsque nous vous

revîmes la dernière fois, vous aviez encore si peu avancé vos affaires que vous eûtes honte d'en faire l'aveu ? »

« Saad entendit ce discours avec une vive impatience qu'il témoigna en branlant la tête. Il laissa parler néanmoins son ami jusqu'à la fin sans l'interrompre, mais, quand il eut achevé, il répliqua avec une pointe d'humeur :

« — Saadi, dit-il, pardonnez-moi si, avant que Khodja Hassan vous réponde, je le prévienne pour vous dire que j'admire votre prévention contre sa sincérité. Pour moi, je l'ai cru d'abord, sur le simple récit des accidents qui lui sont arrivés, et j'incline même à penser que le morceau de plomb que je lui donnai a été la cause unique de son bonheur. Mais laissons-le parler, peut-être ses explications trancheront-elles notre différend. »

« Après cette courte discussion, je pris la parole.

« — Seigneur, leur dis-je, je garderais le silence sur l'éclaircissement que vous me demandez, si je n'étais certain que la dispute que vous avez à mon sujet n'est pas capable de troubler l'amitié qui unit vos cœurs. Je vais donc m'expliquer avec une sincérité entière. — Et je leur racontai alors de point en point tout ce qui m'était arrivé depuis leur dernière visite.

« Mon récit ne réussit point à convaincre Saadi.

« — Cette dernière aventure, répliqua-t-il, me paraît aussi peu croyable que les précédentes, mais, quoi qu'il en soit, je n'en suis pas moins convaincu que vous êtes riche, et je m'en réjouis très sincèrement. »

« Comme il était tard, les deux amis se levèrent pour prendre congé ; je me levai de même et, les arrêtant :

« — Seigneurs, leur dis-je, voudriez-vous avoir l'obligeance d'accepter ce soir l'hospitalité chez moi, afin que je puisse vous mener demain à une petite maison de campagne que j'ai achetée pour aller y prendre l'air de temps en temps ? »

« Mon invitation fut agréée, et le lendemain nous partîmes de grand matin pour jouir de la fraîcheur. Avant le lever du soleil, nous étions au bord du fleuve où une superbe embarcation nous attendait, et six bons rameurs nous conduisirent rapidement à destination.

« En mettant pied à terre, Saad et Saadi furent agréablement surpris de la situation avantageuse de ma propriété et trouvèrent ma villa charmante. Après avoir traversé une véritable forêt d'orangers et de citronniers en fleurs, je les menai jusqu'à un kiosque ouvert de tous les côtés, et ombragé par un bouquet de palmiers qui laissaient la vue libre ; je les invitai à s'y reposer sur un sofa garni de tapis et de coussins.

« Deux de mes jeunes fils, que nous avions trouvés dans la villa, nous avaient quittés pour entrer dans un bosquet où ils coururent

après les nids. En ayant aperçu un entre les branches d'un grand arbre, ils allèrent le prendre, et furent très surpris de voir qu'il était bâti dans un turban.

« Je les vis venir de loin avec la joie ordinaire des enfants qui ont trouvé un nid. Ils nous le présentèrent. Saad et Saadi se récrièrent en présence de cette nouveauté, mais je fus bien plus étonné qu'eux en reconnaissant que le turban était celui que le milan m'avait enlevé.

« Après l'avoir tourné et examiné de tous les côtés, je demandai aux deux amis :

« — Seigneurs, avez-vous la mémoire assez bonne pour vous souvenir que c'est là le turban que je portais le jour où vous me fîtes l'honneur de m'aborder pour la première fois ?

« — Je ne pense pas, répondit Saad, que Saadi y ait fait attention, non plus que moi ; quand ni lui ni moi nous ne pourrions en douter si les cent quatre-vingt-dix pièces d'or s'y trouvent. »

« Pendant que Saad parlait, j'ôtai la toile du turban qui entourait le bonnet, et j'en tirai la bourse que Saadi reconnut. Je la vidai sur le tapis devant eux et leur dis :

« — Seigneur, voilà les pièces d'or ; voyez vous-mêmes si le compte n'y est pas.

« — Khodja Hassan, me dit Saadi après les avoir comptées, je conviens que ces pièces d'or n'ont pu servir à vous enrichir, mais les cent quatre-vingt-dix autres que vous avez cachées dans un vase de son, comme vous le prétendez ont pu y contribuer.

« — Seigneur, repris-je, je vous ai dit la vérité aussi bien à l'égard de cette dernière somme qu'en ce qui concerne la première, et peut-être vous en convaincrez-vous quelque jour. »

« Nous en restâmes là ; comme le dîner était servi, nous nous mîmes à table, puis l'après-midi se passa fort agréablement. Le soir, après le coucher du soleil, les deux amis et moi nous montâmes à cheval et, suivis d'un esclave, nous rentrâmes par un beau clair de lune.

« Je ne sais par quelle négligence de mes gens il était arrivé qu'on manquait d'orge chez moi pour les chevaux. Les magasins étaient fermés ; néanmoins, en cherchant dans le voisinage, un de mes esclaves trouva à acheter un vase de son. Il l'apporta, le vida dans l'auge, et en l'étendant, sentit sous sa main un linge lié qui était pesant. Pensant que c'était peut-être le linge dont il m'avait entendu parler quand je contais mon histoire à mes amis, il me le présenta dans l'état où il l'avait trouvé.

« Ma joie fut extrême.

« — Seigneurs, m'écriai-je, vous ne partirez donc pas de chez moi sans être pleinement convaincus de ma sincérité. Voici, continuai-je en m'adressant à Saadi, les autres cent quatre-vingt-dix pièces d'or que j'ai reçues de votre main ; je les reconnais au linge. »

« Je déliai le linge et je comptai la somme devant eux.

« Saadi se rendit de bonne foi, et, revenu de son incrédulité, dit à Saad :

« — Je vous concède que l'argent n'est pas toujours un moyen sûr pour en amasser d'autre, et arriver à la fortune.

« — Seigneur, lui dis-je alors, je n'oserai vous proposer de reprendre ces trois cents quatre-vingts pièces d'or ; je suis persuadé que vous ne m'en avez pas fait présent dans l'intention que je vous les rendisse. De mon côté, je ne saurais en profiter, mais j'espère que vous approuverez que je les distribue demain aux pauvres.

« Les deux amis couchèrent encore chez moi cette nuit-là et le lendemain, après m'avoir embrassé, ils me quittèrent très satisfaits de ce qu'ils avaient vu. Depuis, nous n'avons cessé d'entretenir les rapports les plus cordiaux, et je tiens à grand honneur la permission qu'ils m'ont donnée de cultiver leur amitié. »

Le calife Haroun-er-Rachid prêtait à Khodja Hassan une si grande attention qu'il ne s'aperçut de la fin de son histoire que par son silence.

— Khodja Hassan, lui dit-il, les voies par lesquelles il a plu au destin de te rendre heureux en ce monde ont quelque chose de merveilleux. Pourtant, je suis bien aise que tu saches que le diamant qui a fait ta fortune est en ma possession, et de mon côté je suis ravi d'apprendre son origine, car je le regarde comme le plus précieux et le plus admirable de mes joyaux.

« Mais, comme il se peut qu'il reste encore quelque doute dans l'esprit de Saadi à cause de la singularité de cette aventure, je veux que tu l'amènes avec Saad. Le gardien de mon trésor lui montrera cette pièce merveilleuse afin qu'il reconnaisse que son ami avait raison, car la plupart des grandes fortunes tirent leur origine d'un hasard heureux habilement exploité. » En achevant ces paroles, le calife, par une inclination de tête, témoigna à Khodja Hassan qu'il était content de lui et celui-ci se retira après s'être prosterné devant le trône du souverain.



Histoire d'Ilan-Schah et d'Aboutemam

(Conte tiré de l'*Histoire des Dix Vizirs*.)



de grands biens, Aboutemam joignait une rare sagesse, mais, habitant un pays gouverné par un monarque injuste, il avait lieu de craindre que ce despote ne s'emparât de ses richesses, ce qui l'empêchait d'en jouir librement. Cette contrainte finit par lui peser, et il résolut de se retirer dans une contrée où il pût mener un genre de vie conforme à son humeur généreuse.

Ilan-Schah passait pour un roi juste et libéral. Aboutemam choisit sa capitale pour y faire édifier un palais où il transporta ses richesses ; il le meubla avec magnificence, acheta un grand nombre d'esclaves, et engagea une dépense proportionnée à sa fortune.

Au bout de quelques mois, le roi Ilan-Schah entendit parler en termes flatteurs de ce généreux étranger à qui la rumeur publique prêtait mille vertus. Il le fit venir, l'interrogea, et se rendit compte que ses qualités n'étaient pas inférieures à sa réputation. Aussi finit-il par lui dire :

— Je suis heureux qu'un homme de votre mérite soit venu se fixer dans ma capitale, et mon intention est de vous attacher au plus tôt à ma personne.

— Sire, répondit Aboutemam, tout mon dévouement vous est acquis, mais, peu accoutumé à la vie de cour, je pourrais déplaire à votre entourage ; je ne manquerais pas de me créer des ennemis, et leurs intrigues me raviraient vite votre confiance. Permettez-moi de vivre comme le plus humble de vos sujets ; je ne demande pas d'autre faveur.

Le prince ne voulut pas entrer dans ces vues ; il assura Aboutemam qu'après de lui il n'aurait rien à craindre des méchants ou des

envieux, et l'obligea à se présenter à la cour ; il ne tarda pas, du reste, à le prendre en affection, puis à lui confier la charge des affaires du royaume.



Or, Ilan-Schah avait eu auparavant trois vizirs ; écartés du pouvoir par suite de l'élévation d'Aboutemam, ils conçurent contre lui une haine que rien ne pouvait apaiser.

— Le roi nous a ôté sa confiance pour la donner à cet étranger, se disaient-ils. Il le comble d'honneurs, et dédaigne nos services. Nous ne devons pas souffrir plus longtemps un tel affront, et il faut trouver quelque ruse pour perdre notre ennemi.

Un jour qu'ils s'entretenaient de la sorte, l'un d'eux dit à ses collègues :

— Comme vous le savez, la fille du roi du Turkestan passe pour une merveille de beauté, mais son père fait mourir tous ceux qui viennent demander sa main. Vantons cette princesse à notre souverain ; tâchons de lui inspirer le désir de l'épouser, et conseillons-lui de choisir comme ambassadeur Aboutemam : le roi du Turkestan le fera périr, et nous regagnerons auprès d'Ilan-Schah la faveur que nous avons perdue.

Les autres vizirs louèrent hautement un projet si ingénieux, et il fut décidé qu'ils agiraient au plus tôt.

Dès le lendemain, se trouvant ensemble auprès du roi, ils amenèrent adroitement la conversation sur les femmes, parlèrent de la princesse du Turkestan, et firent à l'envi l'éloge de sa beauté. Enchanté du portrait qu'ils lui en tracèrent, Ilan-Schah déclara qu'il désirait l'épouser. Les vizirs désignèrent alors Aboutemam, qui était présent, vantèrent son habileté, et conseillèrent au prince de le charger de la demande en mariage.

Le roi se rangea à leur avis et, s'adressant à Aboutemam :

— Va, lui dit-il, à la cour du roi du Turkestan, et demande-lui en mon nom la main de sa fille. Prends avec toi une suite nombreuse, et n'oublie pas d'emporter de riches présents.

Désireux de complaire au prince, Aboutemam hâta ses préparatifs, et partit.

Le roi du Turkestan informé de l'arrivée d'un tel ambassadeur, envoya au-devant de lui plusieurs de ses principaux officiers, et ordonna d'aménager un palais superbe pour lui et sa suite. Il le reçut avec la plus grande distinction, l'invita à sa table, donna des fêtes en son honneur et, au bout de trois jours, le fit venir en sa présence pour connaître le but de son ambassade.

Aboutemam se présenta à l'audience avec toutes les marques du plus profond respect, remit la lettre de son souverain, et offrit les présents dont il était chargé. Le roi du Turkestan ayant lu la missive, dit à l'ambassadeur de se rendre à l'appartement de la princesse, afin de la voir, et de s'entretenir avec elle.

Surpris de ce discours, Aboutemam devina qu'on voulait mettre sa discrétion à l'épreuve. Se rappelant que celui qui sait réprimer ses regards, contenir sa langue et retenir ses mains est à l'abri de tout danger, il résolut de se conduire d'une manière qui, non seulement ne l'exposât à aucun reproche, mais qui pût même flatter l'orgueil du souverain.

La princesse, prévenue de la visite de l'ambassadeur, l'attendait en grand apparat ; elle était assise sur un trône éclatant, et couverte de bijoux magnifiques.

Ayant été introduit, Aboutemam se prosterna loin du trône et se releva ensuite, mais en tenant les yeux baissés et les mains jointes sur sa poitrine. La princesse lui dit de lever la tête et de lui parler : il n'en fit rien.

— Prenez, ajouta-t-elle, les vases d'or qui sont près de vous : ils vous sont destinés.

Aboutemam ne fit pas le moindre mouvement. Outrée de dépit, la princesse s'écria qu'on lui avait envoyé un ambassadeur aveugle, sourd et muet : elle donna l'ordre qu'on l'emmenât.

Le roi, avisé de ce qui venait de se passer, manda aussitôt Aboutemam :

— Vous venez de voir la princesse, lui dit-il ; comment la trouvez-vous ?

— Sire, je ne me suis pas permis de lever les yeux sur la fille d'un si grand monarque.

— Vous lui avez sans doute parlé des projets du roi, votre maître ?

— Comment aurais-je osé l'entretenir d'un tel sujet !

— Au moins avez-vous pris les vases d'or qu'elle vous a offerts ?

— Ces vases sont toujours à leur place, répondit Aboutemam.

Satisfait de sa réserve, le roi le fit revêtir d'une robe d'honneur et, l'emmenant hors de la salle, le conduisit à un puits. Aboutemam s'avança pour regarder dedans, et vit avec stupeur qu'il était rempli de crânes humains.

— Ce sont, lui dit le roi, les têtes des envoyés qui sont venus avant vous me demander la main de ma fille ; elles sont au nombre de quatre-vingt-dix-neuf, et lu vôtre eût fait la centième, si vous vous étiez conduit avec moins de délicatesse. Mais vous avez su gagner mon estime et, comme un ambassadeur est la langue de celui qui l'envoie, que son discernement dénote le mérite de celui qui l'a choisi, j'accorde au roi, votre maître, la main de ma fille, en considération de votre

sagesse.

Ilan-Schah fut au comble de la joie en voyant arriver la princesse : sa beauté surpassait l'image qu'il s'en était formée, et les qualités d'esprit, la grâce, la douceur qu'elle joignait à ses attraits en firent une épouse accomplie.

Persuadé qu'il devait son bonheur à Aboutemam, le prince lui témoigna plus de confiance encore. Quant aux vizirs, furieux de voir que le piège qu'ils avaient imaginé pour se débarrasser de leur rival n'avait servi qu'à affermir son crédit, ils cherchèrent un autre stratagème pour le faire périr.



Le roi avait deux jeunes pages qu'il aimait beaucoup, et qui ne le quittaient guère ; ils couchaient la nuit près de lui, et se tenaient à ses côtés chaque fois qu'il prenait quelque repos.

Les vizirs, les ayant rencontrés un jour, les prirent à l'écart, et leur offrirent à chacun une bourse de mille sequins, s'ils voulaient leur rendre un service. Les enfants demandèrent aussitôt de quel service il s'agissait, et l'un des vizirs leur dit :

— Quand vous serez seuls avec le roi, dans sa chambre, et que vous le verrez sur le point de s'endormir, vous engagerez la conversation suivante :

« — Il faut, dira l'un, qu'Aboutemam soit bien ingrat pour trahir ainsi un prince qui l'a comblé de faveurs.

« — De quelle faute se rend-il donc coupable ? demandera l'autre.

« Alors le premier répondra :

« — Chacun sait qu'il attaque l'honneur de notre souverain : on prétend que le roi du Turkestan faisait mourir tous ceux qui venaient lui demander la main de sa fille ; il est bien certain que si Aboutemam a été épargné, c'est parce qu'il a eu le bonheur de plaire à la princesse ; on assure même qu'elle n'est venue ici que par amour pour lui. »

Séduits par l'appât de l'or, les deux pages se prêtèrent volontiers aux machinations des vizirs ; on leur fit répéter plusieurs fois leur rôle, et on leur recommanda de saisir la première occasion favorable.

Un après-midi, le roi s'étant retiré dans sa chambre, s'étendit sur un sofa pour se reposer ; les pages prirent place à ses côtés, et au bout d'un moment entamèrent leur dialogue.

Le prince prêta l'oreille : la jeunesse des enfants, leur innocence ne permettaient pas de soupçonner leur bonne foi ; ils ne pouvaient être d'intelligence avec personne, et ce qu'ils répétaient, ils l'avaient entendu par hasard. Ces réflexions persuadèrent le roi que son favori

était coupable et enflammèrent sa colère. Il se leva, et ordonna qu'on allât chercher sur-le-champ Aboutemam.

— Celui qui entre dans le palais de son souverain, lui dit-il, et qui ose troubler le cœur de son épouse, quelle doit être sa punition ?

— La mort, répondit Aboutemam.

— Traître ! s'écria le roi, tu viens de prononcer ton arrêt !

À l'instant, il lira son poignard et le plongea dans le cœur du malheureux qui tomba mort à ses pieds. On enleva le corps qui fut jeté dans un puits.

L'amour du roi pour son épouse l'empêcha de lui parler de ses soupçons, mais il en conçut un violent chagrin ; son humeur s'altéra et il en vint à se demander s'il n'avait pas agi avec trop de précipitation.

Un jour, en entrant dans sa chambre, il entendit ses pages qui parlaient dans un cabinet voisin :

— À quoi nous sert cet or, disait l'un, puisque nous n'osons pas nous en servir ?

— Il m'est odieux, ajoutait l'autre ; il nous a rendus criminels, car nous sommes cause de la mort d'Aboutemam. Pourquoi avons-nous obéi à ces méchants ministres qui nous ont fait dire ce qu'ils ont voulu ?

Ces paroles bouleversèrent le roi ; il ouvrit la porte du cabinet, et trouva les pages qui jouaient avec des sequins.

— Malheureux, leur dit-il, d'où vous vient tout cet or ?

Les enfants, effrayés, se jetèrent à ses genoux et demandèrent grâce.

— Je vous épargnerai, leur répondit-il, mais à condition que vous me disiez l'entière vérité.

Les pages racontèrent naïvement tout ce qui s'était passé entre eux et les vizirs, dont la perfidie se trouva démasquée.

— Hélas, s'écria le prince, j'ai immolé de ma propre main mon meilleur ami ! Aboutemam voulait se tenir éloigné de ma cour ; je l'obligeai à s'attacher à mon service, et c'est moi-même qui l'ai frappé ! Cruelle destinée ! Je ne puis plus maintenant qu'honorer sa mémoire et châtier ses ennemis.

Ilan-Schah manda aussitôt les trois vizirs, leur reprocha leur scélératesse et les fit exécuter en sa présence. Ensuite, il donna l'ordre de retirer du puits les restes d'Aboutemam. On lui fit de superbes funérailles et on lui édifia, au milieu du palais, un tombeau sur lequel le roi allait souvent répandre des larmes.



Histoire de la vertueuse Aroua

(Conte tiré de l'*Histoire des Dix Vizirs*.)



UN roi du Tabaristan nommé Dadbin avait deux vizirs dont l'un s'appelait Zourghan et l'autre Cardan.

Zourghan avait une fille qui passait non seulement pour la plus belle personne de son temps, mais encore pour la plus sage et la plus vertueuse : on la nommait Aroua.

Le roi Dadbin, ayant entendu vanter sa beauté et ses mérites éminents, envoya chercher le vizir, son père, et la lui demanda en mariage. Le vizir se prosterna devant son souverain et lui témoigna qu'il serait très honoré de cette alliance, le priant seulement de permettre qu'il en parlât à sa fille.

Aroua, ayant appris le dessein du prince, n'en fut pas éblouie :

— Mon père, répondit-elle, je ne me sens aucun goût pour le mariage. Si toutefois vous teniez absolument à me donner un époux, choisissez-le d'un rang inférieur au vôtre : étant au-dessous de moi par la naissance et la fortune, il me marquera plus d'égards, et ne prendra pas d'autre femme. Un souverain, au contraire, me préférera bientôt une rivale, et je serai dédaignée.

Cette réponse ne fit qu'augmenter l'ardeur du roi et son impatience.

— Assurez votre fille, dit-il au vizir, que je l'aimerai toujours. Au reste, la passion qu'elle m'inspire est telle que, si vous ne consentiez pas à me la donner, je saurais bien vous y contraindre.

Zourghan fit part à sa fille des sentiments et des menaces du roi.

— Mon père, dit la jeune fille, le roi veut déjà me faire sentir sa tyrannie ; que serait-ce donc si j'étais son épouse ? Dites-lui que je suis liée par un vœu, et que rien au monde ne pourra me décider à devenir sa femme.

Dadbin, en apprenant cette résolution, laissa éclater sa colère et menaça son vizir de lui faire trancher la tête.

Zourghan, effrayé, retourne promptement à sa demeure, et insiste encore auprès de sa fille, mais, voyant qu'il ne peut vaincre sa répugnance, il se détermine à fuir avec elle. Ils montent à cheval, et suivis de quelques serviteurs, prennent ensemble le chemin du désert.

Aussitôt que Dadbin fut instruit de leur évasion, il se mit à leur poursuite à la tête de ses cavaliers. Les fugitifs sont atteints et arrêtés ; le roi fond avec fureur sur Zourghan, lui décharge sur la tête un coup de sa masse d'armes, et l'étend à ses pieds ; il emmène Aroua, l'enferme dans son palais et la force d'accepter sa main.

Cependant, le roi Dadbin fut obligé de faire un voyage dans une province éloignée. Avant de partir, il fit venir le vizir Cardan, et le chargea de gouverner pendant son absence.

— Ce que je te recommande par-dessus tout, lui dit-il, c'est de veiller sur Aroua. Tu sais que pour l'obtenir, il m'a fallu user de violence ; elle est ce que j'ai de plus cher au monde ; prends garde que ce trésor ne m'échappe.

Flatté de la confiance du roi, Cardan lui jura qu'il pouvait compter sur son zèle et sa vigilance.

Après le départ du prince, le vizir fut curieux de voir celle dont la garde lui était confiée ; profitant de l'autorité qu'il exerçait sur tout l'entourage de la reine, il n'eut qu'à se cacher dans un endroit favorable. Ébloui par la beauté d'Aroua, il en devint tellement amoureux qu'il en perdit le repos et résolut de lui faire connaître ses sentiments.

Il lui écrivit en termes passionnés, mais la reine, outrée de son insolence, lui renvoya sur-le-champ son billet avec cette réponse :

— Le roi vous a honoré de sa confiance : tâchez de la mériter, et soyez aussi fidèle que vous voulez le paraître. Si vous osez me tenir encore une fois un tel langage, je dévoilerai votre honte, et le roi punira votre perfidie.

Cette lettre fut un coup de foudre pour Cardan :

— La reine peut me perdre, se dit-il ; il faut que je la prévienne, afin d'empêcher que le roi ne prête l'oreille à ce qu'elle pourrait lui dire.

Ayant formé cette résolution, le vizir alla au-devant du roi dès qu'il fut informé de son retour. Dadbin lui fit d'abord quelques questions sur les affaires de l'État. Cardan y répondit, et ajouta aussitôt :

— Vous voyez, sire, que la tranquillité a été maintenue durant votre absence. Un seul événement pourra vous affliger, et je n'ose vous en rendre compte. Cependant, j'ai lieu de craindre que vous ne l'appreniez par d'autres, et que vous ne me reprochiez d'avoir manqué à la confiance que vous m'avez témoignée.

— Parle librement, je connais ton attachement pour ma personne, et

ton amour de la vérité.

— Sire, cette épouse que vous préférez à toutes ses rivales, dont vous admirez la douceur, la modestie, la pitié, qui jeûne et prie avec tant d'exactitude, vient de montrer que tous ces beaux dehors cachent une âme vile et corrompue.

— Comment ! dit le roi en frémissant, que veux-tu dire ?

— Sire, continua Cardan, peu de jours après le départ de Votre Majesté, une femme de la reine vint me chercher secrètement et m'introduisit dans un cabinet qui donnait dans l'appartement d'Aroua. Je la vis, assise sur un sofa, et causant librement avec Aboukhir, ce jeune esclave que vous avez comblé de bienfaits.

— C'en est assez, vizir, interrompit le roi ; je te charge de faire étrangler Aboukhir, mais je veux ordonner moi-même le juste châtiment de la perfide.

De retour dans son palais, le roi envoya chercher le chef des eunuques :

— Va dans l'appartement de la reine, lui dit-il, et apporte-moi sa tête.

— Quoi ! sire, vous voulez faire périr Aroua ! Sans doute elle est bien coupable à vos yeux, mais ne peut-elle être victime de la calomnie ? Au lieu de verser son sang, faites-la transporter dans un désert : si elle est coupable, elle y périra, mais, si elle est innocente, Dieu lui conservera la vie.

Le roi se rendit au raisonnement du chef des eunuques ; il appela un esclave, lui donna l'ordre de préparer un chameau pour Aroua, et la fit conduire en plein désert ; elle fut ainsi abandonnée au milieu d'une immense solitude, sans eau et sans provisions d'aucune sorte.

L'infortunée princesse, se voyant dans cette affreuse position, ne songea qu'à se préparer à la mort ; elle monta sur une petite colline et se mit à implorer la miséricorde d'Allah.

Or, Chosroès, le puissant roi de Perse, qui voyageait à travers ses États, vint à passer avec une suite nombreuse. Ayant aperçu de loin une femme en prière, il s'approcha d'elle. Étonné de la beauté d'Aroua, il la salua respectueusement et lui dit :

— Je suis le roi des rois, le grand Chosroès ; je viens vous offrir mon cœur et ma couronne.

— Comment, lui répondit Aroua, Votre Majesté pourrait-elle abaisser ses regards sur une infortunée qui ne songe qu'à mourir ?

— Je vous ai vue, reprit Chosroès, et désormais je ne puis vivre sans vous. Si vous ne consentez pas à devenir mon épouse, je vais fixer ma demeure dans ce désert, et me consacrer comme vous au service de Dieu.

Chosroès fit dresser aussitôt deux tentes, l'une pour lui, l'autre pour Aroua ; il se retira sous la sienne, et fit porter à la jeune solitaire la

nourriture dont elle avait besoin.

Aroua fut sensible à la délicatesse d'une telle conduite, et sentit tout le prix des sacrifices que le roi de Perse consentait par amour d'elle.

— L'intérêt de vos peuples, lui dit-elle, me fait un devoir de répondre à vos vœux. Je consens à devenir votre épouse, mais à la condition que vous donnerez l'ordre au roi Dadbin, votre vassal, de se rendre à votre cour avec son vizir Cardan et le chef des eunuques. L'entretien que je veux avoir avec eux, en votre présence, vous apprendra des choses que vous ne devez pas ignorer.

Chosroès ne put s'empêcher de témoigner à Aroua la surprise que lui causait cette demande. Elle lui fit un récit simple et fidèle de ses infortunes, puis ils prirent ensemble le chemin de la capitale, où Aroua reçut le titre de reine.

Aussitôt après, Chosroès envoya au roi Dadbin l'ordre de se rendre près de lui, accompagné de son vizir Cardan et du chef des eunuques.

Arrivés à la cour de Perse, on les fit entrer aussitôt dans la salle où le grand roi donnait ses audiences. Un trône ayant été placé à côté de celui de Chosroès, Aroua y prit place, et s'adressant à Cardan :

— C'est toi, lui dit-elle, qui, abusant de la crédulité de ton maître, m'as fait chasser honteusement de son palais. Le mensonge est ici inutile ; rends hommage à la vérité, et avoue le motif qui t'avait fait conjurer ma perte.

Cardan, confondu, baissa les yeux et répondit en pleurant :

— La reine fut toujours vertueuse ; je suis le seul coupable. Un amour criminel qu'elle a repoussé avec indignation, et la crainte que le roi n'en fût instruit, m'ont porté à la calomnie.

— Comment, malheureux ! s'écria Dadbin en se frappant le visage, tu as trahi ma confiance, et tu m'as fait sacrifier, par tes infâmes mensonges, une épouse qui m'était si chère ! Quelle mort, quels tourments un tel forfait ne mérite-t-il pas ?

— Cardan n'est pas ici le seul coupable, répliqua Chosroès. Toi-même, Dadbin, tu mérites la mort pour avoir si légèrement ajouté foi à la calomnie, et agi avec tant de précipitation. Si tu avais suspendu ton jugement, et recherché la vérité, tu aurais découvert facilement le mensonge.

S'adressant ensuite à Aroua, Chosroès lui dit :

— Princesse, soyez ici leur juge, et prononcez leur arrêt.

— Sire, répondit Aroua, Dieu les a jugés lui-même lorsqu'il a dit : Celui qui donne injustement la mort sera condamné à mort ; celui qui maltraite sera maltraité, et celui qui fait le bien recevra sa récompense.

« Dadbin a tué injustement un père que je chérissais : son sang crie vengeance, et le meurtrier doit périr. Par les artifices du vizir Cardan, j'ai été abandonnée au milieu d'un désert ; il est juste qu'il éprouve le

même sort. Quant au chef des eunuques, il s'est montré compatissant en conseillant au roi de ne pas me faire trancher la tête ; sa conduite mérite récompense et je souhaite qu'il soit attaché à votre service. »

Chosroès fit aussitôt exécuter la sentence.



Le roi Zohaïr

(Épisode tiré du *Roman d'Antar*.)



LE roi Zohaïr, chef de la grande tribu arabe des Benou-Abs, était en proie à de cruelles angoisses ; Chas, l'aîné de ses fils, qu'il avait envoyé à Hira, n'était pas revenu.

Silencieux et livré à de tristes conjectures, un soir, il vit entrer sous sa tente l'esclave noir qui avait accompagné son fils. Le nègre, les yeux en pleurs, lui raconta que Chas, revenant de Hira et ramenant avec lui un chameau chargé de parfums, avait été tué en plein désert par un inconnu.

— Dans quelle terre son sang a-t-il coulé ? s'écria Zohaïr.

— Dans la terre des Benou-Amer, répondit l'esclave.

La douleur et la colère obscurcirent les yeux du malheureux père. Bientôt l'affreuse nouvelle parvint aux oreilles de ses autres enfants et de son épouse Témadour, qui se déchira le visage ; tous les campements retentirent de sanglots, et Caïs, le second des fils de Zohaïr, s'écria :

— Je ne laisserai pas le sang de mon frère sans vengeance.



Cette année, la disette régnait en Arabie. Caïs chargea deux chameaux de dattes et de farine ; ensuite il envoya chercher une femme qui avait été la nourrice de Chas.

— Rends-toi, lui dit-il, au pays des Benou-Amer. Parcoure leurs tribus, et échange la charge de ces chameaux contre des parfums exquis. Lorsqu'on t'en aura offert de ceux dont les rois font usage,

informe-toi adroitement où et comment on se les est procurés.

Animée d'un courage que n'effrayait aucun péril, la vieille partit, accompagnée d'un guide que Caïs lui donna pour la conduire chez les Benou-Amer. Parvenue sur leur territoire, elle alla d'une tente à l'autre et déploya mille ruses pour arriver à ses fins. Malgré tout, ses efforts restèrent inutiles, et après avoir parcouru la plupart des campements, elle commençait à perdre espoir, lorsqu'elle arriva à la tente d'un chasseur nommé Talébé.

Celui-ci était absent, et il se trouva que sa femme, restée seule, avait grand besoin de farine. Dès qu'elle aperçut la vieille avec ses chameaux chargés, elle l'appela, la fit entrer sous sa tente, et après quelques marchandages, tira d'un coffre des essences rares dont l'odeur délicieuse se répandit dans l'air. Contenant à peine sa joie, la vieille lui dit :

— Un peu de farine ne suffirait pas pour te payer ; c'est toute la charge de mes chameaux qui t'appartiendra, ma chère enfant, si tu veux bien me dire d'où te viennent ces parfums.

— L'aventure qui nous les valut est surprenante, mais mon mari m'a défendu d'en rien dire. Je pourrais te la raconter cependant, si tu me jurais de garder ce secret.

La vieille jura, et la femme de Talébé prit la parole en ces termes :

— Nous étions pauvres, mais mon mari a fait une rencontre que tous les chasseurs pourraient lui envier. Une nuit qu'il était en embuscade près de notre étang, un cavalier passa, et le bruit de sa marche fit prendre la fuite au gibier. Dans son dépit, Talébé apostropha rudement l'inconnu ; celui-ci répondit sur le même ton, si bien que mon mari, irrité, lui décocha une flèche et l'étendit raide mort.

« Ce cavalier était suivi d'un esclave qui conduisait un chameau chargé de parfums ; voyant son maître sans vie, l'esclave se sauva au plus vite ; mon mari enterra le cadavre, mit les parfums en sûreté, et il m'a quittée depuis peu pour aller vendre au loin le chameau, le cheval, ainsi que les dépouilles du voyageur. »

La femme, en terminant son récit, recommanda de nouveau la discrétion à la vieille ; celle-ci lui abandonna la farine et les dattes, prit les parfums et revint au plus vite chez les Benou-Abs.

Elle arrive, court à la tente de Zohaïr, l'instruit du stratagème imaginé par Caïs, lui montre les parfums retrouvés, et lui nomme enfin le meurtrier de Chas. Zohaïr lui laisse à peine le temps d'achever :

— Aux armes s'écrie-t-il, et malheur aux Benou-Amer !

Le jour même, il monte à cheval, et se met en campagne avec ses neuf fils suivis de tous les cavaliers d'Abs.

En approchant des campements des Benou-Amer, Zohaïr apprit qu'ils étaient privés d'une partie de leurs défenseurs. Khaled, leur chef, était parti avec une forte troupe, et, en son absence, le commandement était dévolu au vaillant Gachem, surnommé le « Joueur de lance ».

À la vue du nuage de poussière qui paraît au loin, Gachem monte à cheval. Suivi de ses guerriers, il s'avance à la rencontre de Zohaïr, lui donne le salut, et lui demande l'objet de sa visite.

— Malheur à toi, Gachem ! Le sang de mon fils crie vengeance, et je viens vous détruire par le glaive.

Zohaïr leur apprend alors comment il a acquis la certitude que le meurtrier de Chas est le chasseur Talébé.

Les Benou-Amer firent chercher Talébé, mais leurs efforts furent vains ; il avait disparu, et on ne retrouva point ses traces.

Voyant que le meurtrier lui échappait, le roi Zohaïr entra dans une violente colère.

— Vengeance à Chas ! s'écria-t-il, et il fondit le premier sur les Benou-Amer.

— Vengeance à Chas ! répètent tous les Benou-Abs, dont les clameurs font retentir les échos.

Au même instant, les guerriers brandissent leurs lances, les glaives s'entre-choquent, les combattants frappent avec fureur ; blessés et mourants jonchent le sol, et le sang rougit les pieds des chevaux.

Les Benou-Amer défendirent leurs femmes et leurs enfants avec le courage du désespoir mais, écrasés par le nombre, ils furent taillés en pièces. Craignant la destruction totale de sa troupe, puis la ruine de sa tribu, Gachem prit alors avec lui les vieillards les plus vénérables, et se dirigea vers le monticule du haut duquel Zohaïr observait la fin du combat. Il descendit de cheval, s'avança vers le vainqueur, lui prit humblement l'étrier, lui baisa le pied, et lui dit :

— Seigneur, n'agis pas comme les hommes orgueilleux et impitoyables ; ce n'est pas là ce qui convient à ton grand caractère. Arrête le massacre ; accorde-nous une trêve jusqu'à la fin de la journée ; nous chasserons la tribu à laquelle appartient le meurtrier de ton fils, et demain, dès l'aurore, tu immoleras tes victimes.

Les vieillards joignirent leurs supplications à celles de Gachem et Zohaïr enfin se laissa fléchir.

— Par égard pour vos cheveux blancs, et pour la haute renommée de votre chef, je vous accorde, leur dit-il, le reste de la journée.

Aussitôt, il fit porter à ses guerriers l'ordre de cesser le combat.

De retour vers les siens, Gachem leur dit :

— Afin de gagner du temps, j'ai fait une promesse trompeuse au roi Zohaïr. Hâtez-vous de mettre femmes et enfants en sûreté vers les sommets des montagnes ; nous tâcherons de nous maintenir sur ces positions inaccessibles, jusqu'au moment où l'apparition de la lune du mois sacré viendra mettre fin aux combats.

À l'instant, les Benou-Amer s'empresent de plier leurs tentes ; ils chargent les bagages sur les chameaux, et, à la faveur de la nuit, escaladent les monts escarpés. Au point du jour, la plaine où ils campaient la veille est déserte, et leurs tribus, couronnant les hautes cimes, s'agitent comme les vagues poussées par le vent du nord.

Au lever de l'aurore, le roi Zohaïr s'avança à la tête de ses guerriers, et vit sur les hauteurs les tentes des Benou-Amer.

— Gachem m'a trompé, s'écria-t-il, et sa fureur ne connut plus de bornes.

Il attaqua ses adversaires dans leurs asiles, les assiégea pendant cinq jours, et fit égorger tous les prisonniers qui tombèrent entre ses mains.

Mais le soir du sixième jour, le croissant lumineux du mois sacré brilla au ciel. Ce mois était celui de Redjeb pour lequel les Arabes, avant l'Islam, avaient une vénération particulière : on n'entendait plus le bruit des armes, et pendant cette trêve, de toutes parts, les pèlerins se rendaient en foule au temple de la Mecque, à la Kaaba, où ils adoraient leurs idoles.

Lorsque le roi Zohaïr aperçut le croissant, il en conçut un mortel déplaisir. Néanmoins, il fit cesser la lutte, renvoya ses cavaliers, et dit à son fils Caïs :

— Pars avec eux, et ramène ta mère à la Mecque où je vais me transporter moi-même. Quand la trêve aura pris fin, nous reviendrons à la charge pour exterminer nos ennemis.



Or, il advint que Khaled, le chef des Benou-Amer, ayant terminé son expédition, se dirigea avec ses guerriers vers la Mecque où il rencontra Gachem qui lui raconta l'agression des Benou-Abs. Ce récit enflamma la colère de Khaled.

— Zohaïr, s'écria-t-il, tu as profité de mon absence pour décimer les miens, mais je saurais bien te punir de ta lâcheté.

La nuit qui suivit parut à Khaled d'une longueur mortelle. Le lendemain, selon l'antique usage, il alla faire le tour du temple. Comme il accomplissait cette cérémonie, il se trouva face à face avec Zohaïr, et à sa vue, il sentit ses entrailles s'embraser.

— Zohaïr, lui dit-il, tu as assouvi ton ressentiment contre les Benou-Amer. Heureux de profiter du moment où nos tribus étaient privées de

leurs défenseurs, tu as chassé de leurs paisibles retraites nos femmes éperdues !

— Crois-tu donc, repartit Zohaïr, que je me considère comme vengé ? Par Dieu ! n'était mon respect pour le mois sacré, je n'aurais laissé dans vos tribus âme qui vive. Mais quand ce mois sera écoulé, je porterai la désolation sur vos territoires, j'anéantirai jusqu'aux vestiges de vos campements.

— Zohaïr, répliqua Khaled, je t'attendrai, et bientôt nous verrons qui de nous mordra ses doigts de désespoir.

Zohaïr eut un sourire de dédain.

— Khaled, dit-il, si j'étais endormi, tu n'oserais m'éveiller, et si je tirais mon sabre, la crainte t'empêcherait d'avalier devant moi ta salive.

Pour toute réponse, Khaled, se tournant vers la sainte Kaaba, fit cette prière :

— Ô mon Dieu, toi qui as élevé cet édifice sur d'inébranlables fondements, toi qui as fait de ce sanctuaire un asile de miséricorde, ne permets pas que cette année s'achève sans que j'aie l'occasion de combattre Zohaïr ; mets sa gorge sous mon glaive, et fais que je triomphe de lui.

Zohaïr, aveuglé par l'orgueil, prit la parole à son tour :

— Seigneur, dit-il, ne permets pas que cette année s'achève sans que je puisse me mesurer seul à seul avec Khaled ; j'ai assez de force pour lui arracher la vie, et ne réclame de toi aucun secours.

Les Arabes se pressaient en foule autour du temple. En entendant les paroles de Zohaïr, ils se prosternèrent devant les idoles.

— Tu mourras, Zohaïr, avant la fin de cette année, dit l'un d'eux, parce que tu as mis la confiance en toi seul, et que tu as outragé le Tout-Puissant.

Après cette querelle, Khaled ne resta que trois jours à la Mecque ; voyageant à grandes journées, il reprit le chemin de ses campements qu'il atteignit bientôt. Les tribus avaient quitté les hauteurs, mais presque toutes les tentes retentissaient de plaintes funèbres, et l'on pleurait les braves tombés sous les coups de Zohaïr.

Aussitôt que Khaled eut mis pied à terre, il exhorta les parents des victimes à prendre courage, et fit assembler tous les guerriers.

— Mon dessein, leur dit-il, est d'aller attendre notre ennemi à sa sortie du territoire de la Mecque. Êtes-vous prêts à me suivre ?

Des acclamations frénétiques accueillirent ces paroles, et les cinq mille cavaliers des Benou-Amer jurèrent d'écraser les Benou-Abs et leur roi.

Il restait encore dix jours du mois sacré. Les préparatifs furent terminés en sept jours, et l'on partit. Lorsque les Benou-Amer se trouvèrent à une certaine distance, Khaled les divisa en plusieurs

troupes, fixa à chacune un itinéraire différent, et leur assigna comme lieu de rendez-vous la terre de Havazen.



Zohaïr, après avoir accompli son pèlerinage, quitta la Mecque avec sa famille, et parvint sur le territoire de Havazen quelques jours après l'expiration du mois de Redjeb. Aux approches du soir, il campa au bord du lac, prit un léger repas, et se disposa à dormir.

— Partons, mon père, lui dit alors Caïs ; hâtons-nous afin de traverser pendant la nuit le pays des Benou-Amer. Ils brûlent de se venger ; j'appréhende les ruses de Khaled, et je crains une surprise.

Zohaïr se prit à rire :

— Par Dieu, répondit-il, je ne quitterai pas cette place avant trois jours. Je ne veux pas que l'on puisse dire que j'ai traversé le territoire des Benou-Amer à la faveur de la nuit : on croirait qu'ils m'ont inspiré de l'effroi, alors que je les ai épargnés naguère par pure générosité.

En entendant ce discours, Caïs cacha ses inquiétudes ; obligé de s'incliner devant l'audace imprudente de son père, il engagea ses compagnons à se tenir sur leurs gardes, et à veiller sur Zohaïr.

Cependant Khaled, à la tête de son détachement, était arrivé de son côté dans le pays de Havazen ; il s'était mis en embuscade, et attendait le passage de son ennemi. Ne voyant rien venir, il dit à ses guerriers :

— Qui de vous ira aux renseignements ? Zohaïr tarde à paraître ; j'ai peur qu'il ne nous échappe, et que nous perdions le fruit de nos peines.

— Khaled, répondirent-ils, nul ne saurait remplir cette mission mieux qu'Amrou, fils de Chérid. Il pourra dire qu'il vient saluer sa sœur, la reine Témadour, et la haine qu'il nourrit contre son beau-frère, le roi Zohaïr, depuis que celui-ci l'a exilé, nous est un sûr garant de sa fidélité.

Khaled fit appeler Amrou, et lui expliqua ce qu'il attendait de lui.

— J'accepte, dit Amrou, mais à condition que Zohaïr tué, vous n'emmeniez pas ma sœur prisonnière, et que vous la laissiez libre avec ses enfants.

Après que Khaled eut promis d'épargner Témadour et ses fils, Amrou partit au milieu de la nuit, et au point du jour il atteignait les eaux de Havazen.

Caïs fut le premier à l'apercevoir et, devinant ses perfides intentions, il dit à Zohaïr :

— Mon père, voici mon oncle qui arrive de toute la vitesse de son cheval : il vient comme espion des Benou-Amer.

À peine Caïs achevait-il ces mots qu'Amrou était près de lui. Il

donna le salut au roi Zohaïr et entra dans la tente de sa sœur. Zohaïr et Caïs l'y suivirent.

— Mon oncle, lui dit Caïs, quel motif vous conduit vers nous ?

— Je suis venu vous féliciter de votre pèlerinage. J'ai suivi cette route, bien certain que vous ne choisiriez pas un chemin détourné pour traverser le territoire de vos ennemis.

Ces paroles firent sourire le roi Zohaïr.

— Fils de Chérid, répliqua-t-il, sache que des hommes tels que nous ne redoutent rien. Mon souhait le plus ardent est de rencontrer les Benou-Amer ; je les attends ; s'ils t'ont envoyé comme espion, retourne vers eux, et dis-leur que je ne partirai pas d'ici avant trois jours entiers.

— Ô roi, reprit Amrou, tu me hais toujours, et tu imputes à mal mes meilleures intentions. Le souci de ma sœur et de ses enfants m'a seul attiré ici, mais puisque je l'ai vue, et que je suis tranquille sur son sort, je repars à l'instant. Adieu.

En parlant ainsi, Amrou se leva pour remonter à cheval, mais Caïs s'élança sur lui, et le garrotta fortement.

— Mon oncle, lui dit-il, je ne vous laisserai pas vous éloigner ainsi ; vous resterez, captif jusqu'à ce que nous ayons traversé cette contrée perfide.

— Que fais-tu là, Caïs ? dit Témadour. Comment oses-tu porter la main sur ton oncle, et le traiter si indignement ?

— Cessez, ma mère, de m'adresser d'inutiles reproches : je devine assez le dessein de mon oncle, et j'attendrai que nous soyons hors de danger pour le dégager de ses liens.

— Lâche-le, Caïs, cria Zohaïr ; c'est moi qui te l'ordonne.

Caïs obéit à regret.

— Au moins, dit-il, qu'Amrou s'engage à ne parler de nous à personne jusqu'à ce que nous ayons eu le temps de gagner nos territoires.

Amrou ne balança pas ; par les serments les plus solennels, il jura qu'avant sept jours, il ne prononcerait pas le nom des Benou-Abs. Caïs, alors, le délia et il reprit sa liberté.

Avant de partir, Amrou demanda à sa sœur quelques provisions de route. Témadour lui ayant donné du pain et une outre remplie de lait frais, il sauta sur son cheval et disparut.

Dès qu'il arriva en vue des tentes des Benou-Amer, ceux-ci accoururent vers lui, et Khaled le questionna avec empressement. Amrou ne lui répondit rien, mais se dirigeant vers un arbre il descendit de cheval, jeta à terre l'outre qu'il portait, puis s'écria :

— Arbre insensible et muet, c'est à toi que je m'adresse. Apprends que ce lait m'a été donné par des fils de noble race ; je n'ose le boire, et, pour rester fidèle à mes engagements, je veux que tu le goûtes.



Apprends que ce lait m'a été donné par des fils de noble
race...

En disant ces mots, il fit mine d'arroser avec du lait le pied de l'arbre.

— Par Dieu, dit Khaled, Amrou n'a point trompé notre confiance. Il a vu les Benou-Abs, mais ils lui auront imposé quelque serment qui l'empêche de s'expliquer avec clarté. Goûtez donc ce lait ; s'il est encore doux, c'est la preuve que les Benou-Abs sont près d'ici, s'il est devenu aigre, c'est que nos ennemis se sont éloignés à travers les déserts.

Quelques guerriers s'avancèrent et burent du lait qu'ils trouvèrent encore frais.

— Khaled, s'écrièrent-ils, réjouis-toi : la distance qui nous sépare de nos ennemis ne dépasse pas une course de chameau.

— S'il en est ainsi, répondit Khaled, c'est sur la terre de Havazen, du côté du lac, qu'ils doivent se trouver.

Aussitôt, il donna le signal du départ, et quand l'aurore commença à dissiper les ténèbres, ils arrivèrent en vue des eaux de Havazen.



Caïs faisait sentinelle. Il aperçut de loin la poussière qui s'élevait sous les pieds des chevaux, et courut à la tente de Zohaïr pour le prévenir de l'attaque des Benou-Amer.

Zohaïr revêtit son armure et s'élança sur son coursier, pendant que ses compagnons prenaient leur rang de bataille.

— Béni soit le ciel qui a exaucé mes vœux, criait-il.

Bientôt, il pressa les flancs de sa jument Kaaça et, suivi de tous ses guerriers, fondit sur les assaillants.

— Sois le bienvenu, Khaled, s'écria-t-il, toi dont l'attente allumait dans mon cœur un feu dévorant.

Pour toute réponse, Khaled poussa un grand cri, et les Benou-Amer chargèrent, sabre au clair et les lances en arrêt.

Alors, les deux partis s'affrontèrent : la terre tremble, martelée par le galop furieux des coursiers ; la fièvre des combats fait bouillonner le sang dans toutes les veines, et les coupes du trépas circulent parmi les braves. Au plus fort de la mêlée, tel un affreux rugissement, on entendait la voix de Zohaïr ; il frappait avec un acharnement farouche ; sa lance perçait les cuirasses, son sabre fendait les casques, et les têtes roulaient sur l'arène rouge de sang.

Vers le milieu du jour, les Benou-Amer, ne pouvant plus soutenir un tel choc, commençaient à fléchir, quand soudain les autres troupes que Khaled avait lancées par différents chemins arrivèrent toutes à la fois. Elles chargèrent aussitôt, et, malgré une résistance acharnée, finirent par écraser l'adversaire.

Épuisés, découragés, couverts de blessures, les rares survivants des Benou-Abs furent saisis de stupeur ; il leur sembla que la plaine entière était hérissée de sabres et de lances qui les frappaient sans répit.

Zohaïr comprit que son heure avait sonné. La rage au cœur, il se précipita sur la masse compacte des ennemis, et bientôt tous ses membres ne furent plus qu'une plaie ; seule l'énergie de son âme le soutenait encore lorsque Khaled, se jetant sur lui, vint le défier en combat singulier.

La haine qui anime les deux champions leur rend de nouvelles forces : ils fondent l'un sur l'autre ; leurs yeux s'injectent de sang, et sous leurs coups redoublés, les lances volent en éclats. Ils tirent leurs sabres qui se brisent sur l'acier des casques, et alors ils s'étreignent sur le dos des chevaux, cherchant à s'arracher de la selle. Enfin, la fatigue engourdit leurs bras, et ils roulent ensemble dans la poussière. Khaled a le dessus, il veut saisir son poignard pour en percer son adversaire ; mais celui-ci le tient étroitement enlacé, et paralyse son bras.

À ce moment, un guerrier bardé de fer s'avance : c'est Djendah, fils de Beka : il lève son glaive, et assène un terrible coup sur le casque de Zohaïr dont la visière roule au loin ; le sabre de Djendah retombe à nouveau sur le front du roi ; et la lame, en frappant l'os du crâne, rend un tintement sourd.

Djendah devine que le coup est mortel.

— Lève-toi, dit-il à Khaled, ton ennemi n'est plus.

Khaled se dégage aussitôt, remonte à cheval et arrête le combat.

— Mes amis, crie-t-il à ses guerriers, épargnez maintenant les vaincus. Zohaïr est mort ; nous avons détruit la souche de nos ennemis, et notre entreprise est achevée.

Il rappelle le serment fait à Amrou, et après avoir réuni ses compagnons, reprend le chemin de son pays, en rendant grâce à Dieu de lui avoir ménagé une vengeance éclatante.



Cependant, les fils de Zohaïr et quelques rares cavaliers échappés au carnage s'étaient écartés après avoir vu tomber le roi. Lorsque les Benou-Abs se furent éloignés, Caïs dit à ses frères :

— Retournons vers notre père, et emportons-le avec nous, s'il lui reste un souffle de vie.

Ils revinrent sur leurs pas, et, parvenus à l'endroit où était étendu le roi Zohaïr, ils le virent se rouler sur le sable, en proie à de cruelles douleurs. Caïs descendit, de cheval et lui parla.

— Ô mon fils, lui répondit Zohaïr, toi que ma tribu reconnaîtra

maintenant pour son chef, je te confie le soin de ma vengeance.

Il lui recommanda ensuite ses autres frères, auxquels il enjoignit de lui obéir, puis les forces lui manquèrent et il s'affaissa.

Ses enfants et leurs compagnons fondirent en larmes. Penché vers le mourant, Caïs lui dit :

— Mon père, ne voulez-vous pas que nous vous transportions sur notre territoire ?

Zohaïr, rouvrant les yeux, murmura :

— Laissez-moi mourir en paix. Il ne faut aux morts qu'un peu de terre pour les garantir des corbeaux et des loups...

À ce moment, sa voix s'éteignit, et ses yeux se voilèrent pour toujours.

Après l'avoir enseveli, les Benou-Abs continuèrent leur route sans être inquiétés. Témadour s'abandonnait au plus affreux désespoir ; son amour pour ses enfants l'empêchait de se donner la mort, mais elle se frappait les joues, et déchirait de ses ongles la chair de ses bras en déplorant la perte du roi Zohaïr.



Le mariage de Dessar

(Épisode tiré du *Roman d'Antar*.)



DANS la tribu de Colvild existait un cheval superbe, aussi extraordinaire par la vitesse de sa course que par la perfection de ses formes ; il appartenait à Bessam, fils de Mesrour, et on le nommait Kokeb.

Ce bel animal excitait l'envie de tous les Bédouins, mais rien au monde n'aurait pu décider son maître à s'en défaire, et le fils de Mesrour eût sacrifié sa femme, sa fille Saada et toutes ses richesses plutôt que le glorieux compagnon de ses combats.

La réputation de Kokeb arriva aux oreilles de Dessar, fils de Rouk. Cet orphelin, élevé par le roi de la tribu de Havazen, Doreïd, fils de Sarma, était devenu un des plus redoutables guerriers d'Arabie ; il se dirigea vers la tente de Bessam, s'empara du célèbre coursier, et revint à sa tribu où ses amis, en le félicitant, lui demandèrent de leur raconter cet exploit. Dessar les invita à entrer sous sa tente, fit apporter à boire, et commença son récit en ces termes.



— En quittant notre tribu, je marchai longtemps, et ne m'arrêtai que lorsque je fus arrivé près des campements où habite Bessam. Là, je me mis à réfléchir aux moyens de mener à bien mon entreprise. Pendant que je songeais ainsi, une gazelle passa près de moi : je la perçai de mon javelot, j'allumai du feu, et la fis rôtir pour apaiser ma faim.

« Mon esprit conçut alors une ruse étrange. Je pris le sang de la bête, et le mêlant avec un peu de terre, je m'en frottai le visage et tout

le corps. Après que le soleil eut séché sur moi cette boue sanglante, je devins pareil à un mulâtre hideux. Je déchirai mes vêtements et, cachant mon cœur de lion sous les apparences d'un esclave débile, je m'avançai vers le campement voisin.

« Il commençait à faire sombre. Affectant de me traîner péniblement d'une tente à l'autre, j'arrivai auprès de la plus grande, celle de Bessam, fils de Mesrour ; je m'assis comme accablé de fatigue, et me mis à implorer la pitié des passants. Tandis que je déplorais mes prétendus malheurs, à la porte de la tente, je vis paraître une jeune fille : sous ses simples habits, sa beauté rayonnait, et elle me sembla plus brillante que la lune clans tout son éclat.

« Tenant le morceau de pain qu'elle destinait au malheureux dont les plaintes l'avaient émue, elle fit un pas en avant ; mais à peine m'eut-elle aperçu que l'effroi la saisit, et que le pain lui échappa des mains :

« — Dieu ! s'écria-t-elle, quel affreux mulâtre !

« Et elle rentra précipitamment sous sa tente.

« Ô mes amis, à peine eus-je entendu le son de sa voix que je perdis la raison : la souplesse de sa taille, son regard enchanteur me mirent hors de moi, et son image resta présente à mes yeux.

« J'avais oublié tout le reste ; je ne songeais plus qu'à la belle Saada, lorsque j'aperçus son père monté sur l'incomparable Kokeb. Entouré de ses esclaves, Bessam revenait d'une fête, et paraissait avoir la tête échauffée par les fumées du vin. Arrivé près de sa tente, il met pied à terre et, après avoir recommandé à ses serviteurs de prendre soin de son coursier, rentre chez son épouse.

« À la vue de Kokeb, je repris mes sens. Je remarquai le lieu où on le conduisait, et j'attendis. Bientôt les esclaves de Bessam s'endormirent ; le silence régnait partout ; les feux des lentes venaient de s'éteindre. Alors, je m'approchai du cheval, le détachai, le conduisis sans bruit hors du campement, puis, m'élançant sur son dos, je m'enfonçai dans le désert avec la rapidité de l'éclair.

« Me voilà de retour, mais ma joie n'est pas complète, car si j'ai conquis ce noble animal, j'aime Saada, et mon amour est sans espoir. Comment pourrais-je, en effet, retourner à la tribu de Colvild et, après l'injure faite à Bessam, comment oserais-je lui demander la main de sa fille ? »

Dessar se tut, et courba son front soucieux.

— Vaillant fils de Rouk, lui dirent les plus sensés de ses compagnons, ne t'abandonne pas à la tristesse, car tout espoir n'est pas perdu. Va trouver ton père adoptif, et prie-le de demander pour toi la main de la bien-aimée.

Ces paroles consolèrent un peu notre héros ; il fit de nouveau remplir les coupes, et l'on but jusqu'au soir.

Lorsque la nuit fut arrivée, Dessar se rendit chez Doreïd, lui raconta son aventure, et le supplia de demander la main de la fille de Bessam. Doreïd y consentit. Rassuré par cette promesse, Dessar baisa la main de son père adoptif, et se retira sous sa tente.



Le lendemain, Doreïd fit appeler un cheik dont il connaissait l'habileté, lui traça la conduite à tenir, et de sa propre main, écrivit au fils de Mesrour une lettre ainsi conçue :

« J'ai toujours désiré, Bessam, voir la bonne harmonie régner parmi les Arabes. En accordant ta fille au jeune homme que j'ai élevé, tu t'assures mon appui et le sien ; c'est un brave d'une valeur éprouvée ; déguisé en mendiant, c'est lui qui a réussi à t'enlever ton cheval ; juge par là de ce qu'il peut faire. Il a vu ta fille ; il en est épris, et tu dois rendre grâces au ciel d'un tel bonheur. Si tu lui donnes Saada pour épouse, ton coursier te sera rendu ; tu recevras de nombreux troupeaux, ainsi qu'une part de mes richesses, et une éternelle amitié unira nos deux tribus. »

Doreïd remit cette lettre au cheik, qui monta aussitôt à cheval, et se dirigea en hâte vers la tribu de Colvild.

Depuis la perte de son coursier, le fils de Mesrour n'avait pas fermé les paupières. Pendant trois jours, il avait refusé toute nourriture. Il sortait dans la campagne, parcourait tous les chemins, s'adressait à tous les passants, demandant partout Kokeb ; mais nul ne l'avait vu, et Bessam commençait à perdre espoir lorsque l'envoyé de Doreïd se présenta.

Le fils de Mesrour ressentit une grande joie en apprenant que Kokeb lui serait rendu. Il accepta sans balancer la proposition qui lui était faite, et réunit dans un grand festin ses parents ou amis à qui il annonça l'heureuse nouvelle.

On était encore à table : Bessam entra chez son épouse et sa fille pour leur faire part de la demande qu'il venait de recevoir, mais à peine eut-il fini de lire la lettre de Doreïd que Saada fondit en larmes et se frappa le visage avec tant de violence que le sang coulait sur ses joues.

— Ô mon père, s'écria-t-elle, pour prix de votre cheval, vous voulez donc me livrer à un monstre ! Le soir où je l'ai vu, tout mon sang s'est glacé ; son horrible image me poursuit et, chaque nuit, vient renouveler mes terreurs, au point que vingt fois je quitte ma couche pour me recommander à Dieu. Je me tuerai de ma propre main plutôt que de consentir à ce mariage.

Bessam ne s'attendait pas à un tel refus, et les paroles de sa fille le

jetèrent dans un grand embarras. Il se concerta avec son épouse sur ce qu'il devait répondre au roi Doreïd dont il connaissait la valeur et redoutait l'inimitié.

Il revint prendre sa place à table, mais il était tout pensif, et la gaîté avait fui de son cœur. Comme le repas touchait à sa fin :

— Illustre cheik, dit-il à l'envoyé de Doreïd, retourne vers le fils de Sarma ; annonce-lui que nous acceptons sa demande avec reconnaissance ; mais ma fille a vu Dessar, sa figure l'a épouvantée, et sa terreur ne peut s'évanouir. Que Dessar vienne lui-même, accompagné de quelques nobles cavaliers. Qu'il vienne, non plus sous le déguisement d'un vil esclave, mais avec l'éclat qui convient au fils adoptif de Doreïd. Nous irons à sa rencontre ; ma fille le verra, et alors sans doute cette antipathie invincible disparaîtra de son cœur. Si pourtant elle ne pouvait surmonter sa répugnance, que le noble fils de Rouk ne s'en offense pas, et qu'il ne nous conserve pas moins son amitié, car il connaît la faiblesse de l'esprit des femmes.

Telle fut la réponse de Bessam. Le cheik prit congé de lui, et revint vers son maître à qui il rendit compte du résultat de sa mission.

Dès que Doreïd l'eut entendu, il fit appeler Dessar pour lui annoncer le consentement de Bessam et le désespoir de Saada.

— Elle est bien excusable, dit le jeune guerrier, car j'ai dû lui apparaître sous les traits les plus hideux. Mais nous irons vers elle ; vous m'accompagnerez, ô mon père, montrant ainsi que vous me tenez véritablement pour votre fils, et ses yeux s'ouvriront.

Doreïd se rendit volontiers au désir de Dessar, et le jour même ils partirent ensemble, suivis de cinquante cavaliers choisis parmi les plus vaillants de la tribu.



Dessar montait Kokeb qu'il ramenait à son maître ; sur cet ardent coursier, aussi impétueux que le vent du nord et plus léger que les nuées, le fils de Rouk semblait à l'étroit dans l'immensité du désert.

Déjà on avait perdu de vue les tentes de Havazen ; de toutes parts régnait la solitude, lorsque du fond d'un bosquet la troupe voit sortir un lion énorme. Sa crinière tombe jusqu'à terre, et balaye le sable de la plaine ; ses yeux étincellent de fureur ; ses rugissements retentissent au loin et semblent un signal de mort.

À sa vue, les cavaliers se pressent les uns contre les autres, prêts à s'élancer sur le monstre.

— Arrêtez ! s'écrie le fils de Rouk. Seul, je vais l'affronter.

— Ne te laisse pas aller au courage imprudent de la jeunesse, lui répond Doreïd. Ce lion n'est pas de ceux que ton bras a terrassés

jusqu'ici.

— Ne crains rien pour moi, réplique Dessar. Sans armure je le combattrai et je veux que tu sois témoin de ma victoire.

À ces mots, Dessar saute à bas de son coursier, ôte son casque, sa cuirasse et, le cimenterre au poing, s'élance vers le fauve. Le lion hérisse sa longue crinière, se ramasse sur lui-même, allonge ses pattes et aiguise par terre ses griffes effrayantes. Il va bondir sur sa proie, mais Dessar l'a prévenu ; plus prompt que l'éclair, il fond sur lui et, d'un bras puissant lui assène entre les yeux un coup terrible qui l'étend raide mort.

— Illustre fils de Rouk, s'écrie Doreïd avec transport, ta valeur sera la consolation de ma vieillesse !

Ils reprennent leur route, et il ne leur reste plus à parcourir que la moitié du chemin, lorsqu'un nuage de poussière s'élève à l'horizon ; bientôt une troupe nombreuse se découvre, et on distingue deux cents cavaliers de la tribu de Haris ; ils reviennent d'une razzia, et poussent devant eux cinq cents chameaux.

D'anciennes querelles divisaient les tribus de Haris et de Havazen, si bien que le fils de Sarma rencontrait dans ces deux cents cavaliers autant d'ennemis implacables. À peine Dessar les a-t-il reconnus qu'il s'écrie :

— Voici des chameaux qui augmenteront la dot de mon épouse. Attendez-moi ici, je vais châtier ces brigands.

— Ne vois-tu pas, lui crie Doreïd, que ce sont les redoutables cavaliers de la tribu de Haris ? Toute notre troupe ne sera pas de trop pour les vaincre.

— Non, non, répond Dessar ; personne autre que moi n'ira les attaquer.

— Hé bien ! s'écrie Doreïd, si ta résolution est prise, attends-moi ; nous irons ensemble.

À ces mots, ils s'élancent, poussant un cri semblable au tonnerre qu'on entend gronder au milieu d'épais nuages ; Doreïd charge sur la droite, et Dessar sur la gauche.

Au moment où, de leur côté, les ennemis avaient reconnu la faible troupe des Havazen, ils s'étaient arrêtés et, confiants dans leur nombre, avaient pris leurs dispositions pour l'attaque. Mais, à la vue de ces deux champions qui, seuls, osent les attaquer, ils se regardent, étonnés d'une telle audace. L'effroi les saisit ; c'est en vain qu'ils essayent de résister ; Doreïd et Dessar font pleuvoir sur eux des coups mortels, et bientôt leurs cavaliers sont obligés de chercher le salut dans une fuite honteuse, tant il y a de différence entre le chacal et le lion, et plus encore entre un caillou et un diamant, entre un bâton et un cimenterre.

Dessar confia à ses esclaves les chameaux qu'il venait de conquérir,

mais aussi généreux que vaillants, les deux vainqueurs distribuèrent a leurs compagnons tout le reste du butin, et s'éloignèrent du théâtre de leur victoire.

Reprenant la route qu'ils avaient quittée, ils arrivèrent bientôt sur les terres de la tribu de Colvild. La nuit enveloppait l'horizon ; ils firent halte ; le fils de Sarma dépêcha un cavalier pour annoncer son arrivée et les Havazen, dépouillant leurs armures, se revêtirent de riches habits de soie en vue de leur prochaine entrevue avec Bessam.



Le cavalier envoyé par le fils de Sarma était arrivé dès le point du jour à la tribu de Colvild. Aussitôt le bruit de l'approche du prince de Havazen se répand dans tout le campement ; chacun se prépare à faire à un hôte aussi illustre une réception digne de lui, et tous se félicitent d'avoir pour allié celui dont la gloire a déjà rempli toute l'Arabie.

Quant à Bessam, il entre chez sa fille pour lui annoncer l'arrivée de son futur époux, et lui rappeler que le moment est venu de monter en palanquin afin d'aller à sa rencontre.

— Ô mon père, s'écria Saada, pourquoi voulez-vous que j'aille au-devant de lui ? Jamais je n'aurai le courage de me donner ainsi en spectacle, et de rendre toute la tribu témoin de mon consentement ou de mon refus.

— Il le faut, répondit Bessam. Moi-même, j'ai engagé le fils de Rouk à se rendre auprès de nous ; comment pourrais-je aujourd'hui manquer à mes engagements ? Ne m'accuserait-il pas de l'avoir insulté ; et de m'entendre avec toi pour le tromper ?

— Au moins, ne m'obligez pas à monter en palanquin avec mes parentes. Que les rideaux soient baissés comme si j'étais à l'intérieur, mais laissez-moi revêtir l'armure de mon frère ; je baisserai la visière de mon casque et, sous ce déguisement, je marcherai à vos côtés. Alors, sans être reconnue, je verrai cet homme que vous voulez me donner pour époux, et je vous dirai sans détour quel sentiment il m'inspire.

Bessam cède au désir de sa fille et Saada couvre ses membres délicats de la lourde armure.

Déjà le prince de Havazen, le fils de Rouk et leur suite se dirigent vers les tentes. Toute la tribu est sortie à leur rencontre, et les principaux chefs s'avancent à la tête de leurs guerriers pour complimenter les arrivants.

— Ô roi des Arabes, disent-ils à Doreïd, sois le bienvenu parmi les enfants de Colvild ; conserve-leur la glorieuse amitié, et que le caprice d'une femme n'altère pas l'union de nos tribus.

— Illustres compagnons de Bessam, leur répond Doreïd, ne craignez rien ; l'amitié qui nous unit ne saurait être troublée, et la paix régnera à jamais entre les généreux enfants de Colvild et de Havazen.

À ces mots, les cavaliers se forment sur deux rangs ; au milieu s'avancent les riches palanquins et déjà Dessar se croit auprès de celle dont les charmes ont subjugué son cœur. Marchant à côté de Doreïd, le fils de Rouk captive tous les regards ; drapé dans un manteau étincelant d'or, il efface tous les autres guerriers ; un turban éclatant couvre sa tête et rehausse la beauté de son visage ; les grâces de la jeunesse l'embellissent ; un air de grandeur est répandu sur toute sa personne ; chacun l'admire, et l'on entend des voix qui murmurent :

— Voilà donc Dessar ! Quel beau cavalier ! S'il reste dans la tribu, la discorde va bientôt régner entre les femmes et les filles.

Sous l'armure de son frère, la belle Saada, la visière baissée, jette les yeux sur les guerriers qui entourent le fils de Sarma. Inquiète, elle cherche à découvrir celui qui doit devenir son époux, et c'est à Dessar qu'elle décerne le prix de la beauté.

Dès cet instant, son sort est décidé.

— Ô mon père, dit-elle à voix basse, si c'est là le fils de Rouk, si c'est là celui que vous me destinez, qu'il soit le bienvenu ; mais à lui seul je peux donner mon cœur. Si un autre devait être mon époux, qu'on ne me parle plus de mariage, jamais je n'y pourrais consentir.

— Calme ton impatience, lui répond son père ; bientôt tu sauras quel est le fils de Rouk.

À ces mots, s'avancant entre les deux lignes de cavaliers, Bessam dit à Doreïd :

— Seigneur, daignez nous présenter Dessar, afin que ma fille connaisse son époux.

À peine a-t-il achevé ces paroles que Dessar s'avance :

— Seigneur, s'écrie-t-il, je suis le fils de Rouk ; c'est moi qui viens vous supplier de m'accorder votre fille pour épouse. Si vous exaucez mes vœux, pour toujours Dessar sera le serviteur de votre maison, mais si vous repoussez ma prière, le bonheur fuira loin de moi, et je retournerai dans ma patrie l'âme au désespoir.

Un silence profond règne dans l'assemblée ; tous attendent la réponse du père de Saada, et dans tous les esprits semblent être passées les inquiétudes du cœur de Dessar.

— Non, fils de Rouk, s'écrie à son tour le prince de Colvild, tes espoirs ne seront pas déçus ; c'est à toi seul que ma fille veut donner le nom d'époux.

À ces mots, mille cris se font entendre. Dessar est au comble de la joie ; il offre à Bessam les chameaux qu'il a pris sur les cavaliers de Haris, et lui dit :

— Seigneur, voici une partie de la dot de votre fille ; recevez pour

les frais de la noce ce faible tribut que mon bras a conquis et que ma reconnaissance vous offre.

En même temps, Kokeb est rendu à son maître. Le fils de Mesrour, en retrouvant le coursier, objet de toutes ses affections, ressent la joie la plus vive, et oublie en le revoyant toute la douleur que lui avait causée sa perte.

Cependant, on se dirige vers la tente de l'émir Bessam. Là, un festin somptueux attendait les illustres convives qui furent traités avec magnificence.

Le septième jour, le fils de Rouk vit enfin ses vœux comblés ; son union fut célébrée en grande pompe, au milieu de la joie générale, et pendant trois jours encore de nouvelles réjouissances signalèrent cet heureux événement.

Bessam eût voulu retenir longtemps son gendre et son nouvel allié, mais Doreïd dut songer au départ. Le dixième jour, il prit congé de son hôte, et la belle Saada, montée sur son superbe palanquin, dit adieu à ses parents, à ses compagnes. Marchant à ses côtés, le fils de Sarma et le fils de Rouk, entourés de leurs cavaliers, reprirent le chemin de leurs campements, et c'est ainsi que la plus belle des femmes d'Arabie fut unie au plus valeureux de ses guerriers.



La mort d'Antar ben Cheddad

(Épisode tiré du *Roman d'Antar*.)

Ouézar poursuivait Antar d'une haine féroce. Deux fois il avait essayé de faire périr traîtreusement le héros et deux fois celui-ci lui avait pardonné. Indigné d'un troisième attentat, Antar lui avait fait crever les yeux.



OUÉZAR méditait en secret sa vengeance. Quoique ses yeux fussent privés de la lumière, il n'avait rien perdu de son adresse à tirer des flèches. Son oreille, exercée par un long apprentissage à suivre le mouvement des bêtes féroces sur le bruit de leurs pas, suffisait pour guider ses coups, et jamais le trait qu'il avait lancé ne manquait son but.

Sa haine, toujours en éveil, écoutait avidement les nouvelles qui lui venaient de son ennemi. La Renommée lui apprend qu'après une expédition glorieuse, Antar, chargé d'un immense butin, s'est arrêté sur les rives de l'Euphrate. À ce récit, Ouézar pleure d'envie et de rage. Appelant Nedjem, son esclave fidèle, il s'écrie :

— Trop souvent la fortune a protégé celui dont les succès me désespèrent. Depuis le jour maudit où un fer brûlant ravit la lumière à mes yeux, dix ans se sont écoulés, et je ne suis pas encore vengé ! Mais enfin le moment est venu où je laverai ma honte, où j'éteindrai dans le sang le feu qui dévore mon cœur. Antar est campé au bord de l'Euphrate ! C'est là que je veux aller le chercher. Malheur à toi, fils de Cheddad, tu vas tomber sous mes coups !

Il s'arme de son arc et de son carquois rempli de flèches empoisonnées. Nedjem fait agenouiller la chamelle, dont la course est

aussi rapide que celle de l'autruche légère ; il aide son maître à monter, prend la bride de l'animal docile, et ils s'enfoncent dans l'immensité des déserts.



Après plusieurs journées d'une marche pénible, ils sortent des solitudes arides et pénètrent dans le pays qu'arrose l'Euphrate, pays fertile, orné d'arbres et de verdure. Ils parviennent au bord du fleuve. Jetant les yeux sur la rive opposée, Nedjem aperçoit des tentes somptueuses, de nombreux troupeaux, des chameaux errants dans la plaine ; il entend les accords d'instruments mélodieux qui accompagnent les chants des jeunes filles.

Une tente plus belle et plus haute que les autres s'élève à peu de distance du rivage ; devant la porte se dresse une longue lance de fer auprès de laquelle un cheval plus noir que l'ébène, est au repos. Nedjem reconnaît le noble coursier d'Antar et sa lance terrible ; il fait arrêter la chamelle qui porte son maître, et se place avec lui derrière les roseaux qui les dérobent à tous les regards.

Lorsque la nuit eut étendu sur la terre ses ombres sinistres, Ouézar dit à son esclave :

— Quittons ces lieux ; les voix qui frappent mon oreille me semblent éloignées. Rapprochons-nous du fleuve. Mon cœur me dit qu'un coup signalé va illustrer à jamais mon nom.

Nedjem le conduit par la main, le fait asseoir sur la berge, en face de la tente d'Antar, et lui présente son arc et son carquois. Ouézar choisit la plus acérée de ses flèches, la place sur son arc et, l'oreille au guet, attend le moment propice.

Antar, quoique séparé de la tribu des Benou-Abs et isolé avec sa famille sur une terre étrangère, ne croyait avoir à redouter aucun ennemi. S'abandonnant à une sécurité trompeuse, après une longue absence, il était tout au bonheur de revoir Abla, son épouse bien-aimée.

Soudain, dans l'obscurité de la nuit, les hurlements lugubres des chiens, succédant à leurs aboiements prolongés, viennent jeter dans son âme un trouble inconnu. Inquiet, il se lève et sort de sa tente. Le ciel est sombre et nuageux. Antar erre quelque temps dans les ténèbres ; il entend de nouveaux aboiements qui lui paraissent venir du côté du fleuve. Poussé par la fatalité, il s'avance au bord des eaux, et, soupçonnant la présence de quelque étranger, appelle son frère Djérir pour l'envoyer reconnaître l'autre rive. Mais à peine a-t-il élevé sa voix puissante, qu'une flèche l'atteint au côté droit et pénètre dans ses entrailles.

Aucune plainte, aucun gémissement indigne de son courage ne trahit sa douleur. Il arrache le fer de sa blessure et s'écrie :

— Ô toi, dont la main perfide s'est guidée sur le son de ma voix pour me frapper dans l'ombre, tu n'échapperas pas à ma vengeance ! Traître, qui n'as pas osé m'attaquer à la clarté du jour, tu ne jouiras pas du fruit de ton crime, et ton cadavre servira de pâture aux animaux du désert.

Ouézar entend ces paroles ; la crainte s'empare de son cœur ; il croit que sa flèche a mal servi son dessein et, à l'instant, l'idée de la colère d'Antar, l'image des tourments qu'il lui prépare le plongent dans l'épouvante. Ses forces l'abandonnent ; il tombe sans vie pendant que l'esclave Nedjem monte sur la chamelle et s'éloigne précipitamment.

Cependant, Djérir est accouru à la voix de son frère. Antar l'instruit de sa blessure, lui ordonne de poursuivre le traître qui l'a frappé, et retourne à sa tente à pas chancelants. Djérir se dépouille de ses vêtements, s'élance dans les ondes et arrive bientôt au rivage opposé. Il cherche dans l'obscurité, et trouve, gisant sur le sable, un corps inanimé auprès duquel sa main rencontre un arc et un carquois dont il s'empare. Il charge le cadavre sur ses épaules, et le porte à la tente de son frère.

Antar, étendu sur son lit, était en proie aux plus cruelles souffrances ; ses amis désolés l'entouraient, et la tendre Aba pansait sa blessure. Djérir entre à ce moment, et dépose aux pieds de son frère le corps d'Ouézar, avec son arc et ses flèches. À peine le héros a-t-il jeté les yeux sur ce visage mutilé, où la férocité est encore empreinte, qu'il reconnaît son implacable ennemi. Il ne doute pas que le coup fatal ne soit parti de sa main, et que la flèche qui a percé son flanc ne soit empoisonnée.

Alors, l'image de la mort se présente à ses yeux ; il garde un moment le silence, puis s'adressant au cadavre d'Ouézar, il s'écrie :

— Misérable, tu n'as pas savouré le plaisir de la vengeance, et j'ai survécu à ton trépas. Mais vous, guerriers jaloux de ma gloire, rivaux que j'ai terrassés, et dont le cœur, rongé par l'envie, ne peut oublier la honte de la défaite, bientôt vous allez vous réjouir de ma mort !

— Mon bien-aimé, lui dit Aba, pourquoi de telles pensées ? La pointe d'une flèche doit-elle t'inquiéter, toi qui, méprisant les sabres et les lances, as supporté tant de blessures glorieuses ?

— Aba, répond doucement Antar, ma vie touche à son terme. Reconnais dans ce cadavre les traits d'Ouézar, et cesse de te flatter d'une vaine espérance ; la flèche qui m'a atteint est empoisonnée.

À ces mots, Aba fait retentir l'air de ses gémissements ; elle déchire ses voiles, arrache ses longs cheveux, et se couvre la tête de poussière. Les femmes qui l'entourent partagent sa douleur ; bientôt tout le camp répond à leurs sanglots, et, dans le silence de la nuit, se répercutent

des cris de désespoir.

Antar alors dit à ses amis dont les yeux sont baignés de larmes :

— À quoi bon d'inutiles regrets ? Nous sommes tous assujettis à la même loi, et nul ne peut se soustraire aux arrêts du destin.

Puis se tournant vers Abla :

— Chère épouse, dit-il, qui défendra ton honneur et tes jours après la mort d'Antar ? Je sais trop que les Benou-Abs, privés du secours de mon bras, vont être écrasés par toutes les tribus que la vengeance réunira contre eux ! Un second époux, un autre moi-même, peut seul t'éviter la honte de l'esclavage. Tu choisiras donc, parmi les guerriers du désert, celui dont la valeur protégera le mieux ta liberté, et tu lui offriras ta main.

« Pour retourner vers les campements lointains des Benou-Abs, tu n'auras qu'à revêtir mes armes et à monter sur mon coursier, l'Abjar. Ne crains pas d'être attaquée ; marche hardiment ; la vue du cheval et des armes du fils de Cheddad suffira pour intimider les plus audacieux. »

Cependant, avec le sourire de l'aube, les voiles des ténèbres se dissipent et Antar ordonne de faire les préparatifs du départ. On abat les tentes, on les plie, on les charge sur les chameaux. La triste Abla se laisse revêtir des armes pesantes de son époux ; tenant en main la lance redoutable, elle monte sur l'Abjar, tandis que des esclaves étendent le héros sur la litière où la bien-aimée avait coutume de voyager dans des temps plus heureux.



On part dans la direction des Benou-Abs. À peine les voyageurs, abandonnant les bords fortunés de l'Euphrate, commençaient-ils à s'enfoncer dans l'immensité des déserts, qu'ils aperçurent au loin des tentes qui se détachaient comme une bordure noire sur la draperie azurée des cieux.

C'étaient les campements d'une puissante tribu. Aussitôt que les yeux vigilants des guerriers eurent distingué la faible caravane, trois cents des plus braves s'élancèrent sur leurs chevaux, saisirent leurs lances, et volèrent à sa rencontre. Aussi rapides que des gazelles légères, leurs coursiers franchissent l'espace et arrivent bientôt à portée de flèche. Soudain, ils s'arrêtent :

— C'est Antar ! s'écrient les assaillants. Voilà ses armes, son cheval, et la magnifique litière d'Abla. Retournons sur nos pas, sans nous exposer à sa colère.

Déjà ils vont tourner bride, lorsque l'un d'eux prend la parole. C'était un vieux cheik à l'esprit subtil et rusé.

— Que vois-je ? leur dit-il. C'est bien la lance d'Antar ; c'est bien son casque, sa cuirasse et son coursier, mais ce n'est ni sa taille, ni sa fière contenance ; c'est la taille et le maintien d'une femme. Croyez-moi, Antar est mort ou quelque grave maladie l'empêche de monter à cheval. Ce guerrier que porte l'Abjar, c'est Abla qui se sera revêtue des armes du héros, tandis que lui-même est peut-être mourant dans la litière.

Ses compagnons, aussitôt, reprennent leur marche. Aucun d'eux ne se sent l'audace de commencer l'attaque, mais ils se décident à suivre de loin la caravane, dans l'espoir qu'un hasard favorable viendra les tirer de leur incertitude.

Cependant la main délicate d'Abla ne peut plus supporter le poids de la lance de fer ; elle est obligée de la remettre à Djérir. Un peu plus tard, lorsque le soleil parvenu à la moitié de son cours a échauffé les sables de toute l'ardeur de ses feux, épuisée de fatigue, accablée par la pesanteur de ses armes, Abla veut s'arrêter et prendre un instant de repos. Djérir s'avance vers elle, la soutient et l'aide à descendre de cheval⁽¹⁾.

À ce spectacle, les guerriers ne doutent plus de la réalité de leurs soupçons ; la lance en arrêt, ils pressent les flancs de leurs coursiers, et fondent sur la faible troupe.

Antar était étendu dans la litière, presque privé de sentiment. Les cris des ennemis, les hennissements des chevaux, la voix d'Abla qui l'appelle viennent frapper son oreille et le tirer de sa léthargie. Le danger ranime ses forces ; il se soulève, montre la tête et pousse un cri terrible. À ce cri, la crinière des coursiers se hérisse ; ils reculent, ils fuient et emportent au loin dans la plaine leurs cavaliers glacés de terreur.

— Malheur à nous ! s'écrient les fuyards. Antar respire encore. Il a voulu éprouver les habitants du désert, afin de châtier la tribu assez audacieuse pour s'attaquer à son épouse.

En vain le vieux cheik cherche à les rassurer ; ils sont sourds à sa voix ; trente seulement consentent à rester avec lui et continuent à observer la caravane.



Malgré ses douleurs de plus en plus cuisantes, Antar a voulu reprendre ses armes et remonter sur son coursier. Il fait asseoir Abla dans la litière et marche à ses côtés :

— Chasse toute crainte, lui dit-il ; Antar veille encore sur toi.

Sentant que ce sont ses derniers moments que le héros lui consacre, la bien-aimée attache sur lui un regard plein de tristesse et

d'admiration.

— Antar, lui disent ses compagnons, n'épuise pas les forces qui te restent, remonte dans la litière. Assez longtemps ta valeur nous a protégés ; c'est à nous aujourd'hui de combattre pour toi.

— Merci, leur répond-il ; vous êtes braves, mais vous n'êtes pas Antar.

Enfin, au déclin du jour, ils arrivèrent dans une vallée peu éloignée de la terre de Chourbé où campaient les Benou-Abs. Cette vallée, entourée de hautes montagnes, ne laissait d'autre issue, du côté opposé, qu'une gorge étroite où trois cavaliers pouvaient à peine se présenter de front.

Antar fit passer en avant les troupeaux et la chamelle qui portait Abla. Quand il eut vu la caravane défiler devant lui il s'avança lui-même à l'entrée de la gorge.

En cet instant, ses douleurs augmentent ; ses entrailles sont déchirées par d'atroces souffrances, et chaque pas de son coursier lui fait éprouver des tourments pareils aux supplices des damnés. Il arrête l'Abjar, plante sa lance en terre, et, s'appuyant dessus, demeure immobile.



Il arrête l'Abjar, plante sa lance en terre, et s'appuyant dessus demeure immobile.

En le voyant ainsi, les trente guerriers qui suivent ses traces font halte à l'autre extrémité de la vallée.

— Antar, se disent-ils, s'est aperçu que nous observions sa marche ; sans doute il nous attend dans ce défilé pour nous exterminer.

— Mes amis, leur dit le cheik, n'écoutez pas les conseils de la crainte ; l'immobilité d'Antar n'est que le sommeil de la mort. Hé quoi ne connaissez-vous pas son courage impétueux ? Antar attendait-il son ennemi ? S'il était vivant, ne fondrait-il pas sur nous comme le vautour sur sa proie ? Avancez donc, ou du moins restez en ce lieu jusqu'à ce que l'aurore vienne dissiper vos appréhensions.

Persuadés de nouveau par ses discours, ses compagnons demeurent ; mais, toujours inquiets et alarmés, ils passent la nuit sur leurs chevaux, sans se livrer aux douceurs du sommeil.

Enfin le jour commence à paraître et dissipe les ombres de la vallée, Antar est toujours à l'entrée du défilé, dans la même attitude, et son coursier docile est immobile comme lui.

À cette vue, les guerriers étonnés se consultent ; ils comprennent qu'Antar est mort, et pourtant aucun d'eux n'ose l'approcher, tant est grande la crainte qu'il inspire.

Le vieux cheik s'indigne de leur irrésolution. Il descend de la jument, la pique avec la pointe de sa lance, et lui fait prendre sa course vers le fond de la vallée. À peine est-elle parvenue au pied des montagnes, que l'ardent Abjar, la sentant approcher, s'élance vers elle avec de bruyants hennissements. Antar tombe comme une tour qui s'écroule, et le bruit de ses armes fait retentir les échos.

Les guerriers, témoins de sa chute, s'empressent alors. Ils s'étonnent de voir étendu à leurs pieds celui qui avait fait trembler l'Arabie, et ne peuvent se lasser d'admirer sa taille gigantesque. Renonçant à l'espoir de capturer la caravane qui a dû atteindre pendant la nuit les terres des Benou-Abs, ils se contentent de dépouiller Antar de ses armes pour les emporter comme un trophée. Mais c'est en vain qu'ils veulent saisir son coursier : après la mort de son maître, l'Abjar ne trouverait plus un cavalier digne de lui ; il s'élance, disparaît à leurs yeux, et s'enfonce dans les déserts.

On dit qu'un de ces hommes, touché du sort du héros, pleura sur ses restes, les couvrit de terre, et prononça ces mots :

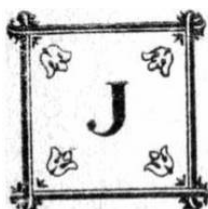
— Honneur à toi, brave guerrier, qui, pendant ta vie, a été le défenseur de ta tribu, et qui même après ta mort, as protégé les tiens. Puisse ton âme vivre heureuse à jamais ! Puissent les rosées bienfaisantes humecter le lieu où lu reposes !



Le sacrifice de Djimoutava

(Transcrit de la traduction du Rétâl-Pâtchis
par E. Lancereau.)

Journal asiatique : 1852.



ADIS un grand roi de l'Inde avait un fils nommé Djimoutava. Quand l'enfant eut atteint sa douzième année, il commença à adorer les dieux, à étudier les livres sacrés, et devint plus savant, plus vertueux qu'aucun homme de son temps ; ses prières furent agréables à Siva qui lui dit un jour :

— Ce que tu me demanderas, je te l'accorderai.

— Si vous êtes satisfait de moi, répondit le jeune prince, éloignez la pauvreté de nos sujets ; faites que tous ceux qui vivent sous notre domination soient égaux en fortune, et jouissent d'une égale prospérité.

Le dieu lui accorda cette grâce ; tous les sujets du roi furent comblés de richesses, à tel point qu'aucun d'eux ne voulut plus travailler, et encore moins obéir à autrui.

Quand les choses en furent arrivées à ce point, les parents du roi se concertèrent :

— Notre souverain et son fils obéissent aux dieux, dirent les plus avisés, mais leurs sujets n'exécutent plus leurs ordres ; il nous sera facile de les détrôner, et de régner à leur place.

Ils conspirèrent, et avec une armée nombreuse vinrent assiéger le palais. Dès que Djimoutava fut informé de ce qui se passait, il demanda conseil à son père.

— Mon fils, lui dit le roi, ce corps est périssable, et la fortune est inconstante. L'homme, en naissant, apporte la mort avec lui ; pour

conserver un corps si fragile et de vaines grandeurs, il ne faut pas s'exposer à commettre de grands crimes. Nous devons donc abandonner le trône, et nous consacrer à la pratique de la vertu.

Après avoir pris cette résolution, le roi fit appeler ses frères, ses neveux et leur céda son royaume ; ensuite, il se retira vers une montagne éloignée ; là son fils et lui se construisirent une hutte qui leur servit de demeure.



Pendant que le souverain déchu se livrait aux pratiques de la pénitence, son fils se dirigea un jour vers le sommet de la montagne où se dressait un temple consacré à la déesse Dourga. Il y entra, et vit, au milieu de ses suivantes, une princesse d'une rare beauté, qui chantait devant la déesse en s'accompagnant du luth à sept cordes.

Les yeux des jeunes gens se rencontrèrent, et un amour ardent naquit soudain dans leur cœur. La princesse partit chez elle rougissante ; le prince, de son côté, revint auprès de son père, et les deux amants passèrent la nuit sans goûter la douceur du sommeil.

Le lendemain matin, ils se rencontrèrent de nouveau au temple, et Djimoutava demanda à l'une des suivantes quel était le père de la princesse.

— C'est notre roi, lui répondit-elle ; et poussée par la curiosité, elle ajouta : Mais vous, beau jeune homme, quel est votre nom, et d'où venez-vous ?

— Je me nomme Djimoutava ; nous sommes venus, mon père et moi, nous réfugier ici après avoir perdu notre royaume.

La suivante rapporta ces paroles à la princesse qui s'affligea d'un tel malheur, et retourna au palais plus troublée que jamais.

Témoin de son mal, la suivante en parla à la reine qui avertit le roi.

— Sire, lui dit-elle, votre fille est en âge d'être mariée ; pourquoi ne lui cherchiez-vous pas un époux ?

Elle lui parla du prince Djimoutava ; le monarque fut heureux de ce choix, et le mariage fut célébré.



À quelques jours de là, au lever de l'aurore, Djimoutava partit se promener vers la montagne avec son beau-frère. Comme ils arrivaient sur une crête, ils virent un monceau d'ossements humains.

— Qu'est ceci ? demanda Djimoutava.

— Garouda, le génie malfaisant, vient ici chaque jour dévorer un

paria ; vous voyez là les milliers de squelettes de ses victimes.

— Mon ami, dit le prince à son beau-frère, voilà une iniquité monstrueuse. Mais retournez au palais, et prenez votre repas ; je resterai un moment ici pour faire mes dévotions.

Ils se séparèrent, et le prince poursuivit sa route. Il entendit bientôt des sanglots et des cris de désespoir ; s'avançant vers l'endroit d'où ils partaient, il vit une vieille femme qui paraissait en proie à une douleur affreuse.

— Mère, pourquoi pleurez-vous ainsi, lui demanda-t-il.

— Je pleure sur le sort funeste de mon fils Sanktacha, répondit la vieille. C'est aujourd'hui que Garouda doit venir le dévorer.

— Mère, reprit le prince, séchez vos larmes, je me sacrifierai à sa place.

Sanktacha arriva à ce moment, et dit au prince :

— Seigneur, il naît bien des malheureux comme moi, mais les hommes tels que vous sont rares. Votre vie est trop précieuse ; gardez-vous de la donner en échange de celle d'un paria.

— Le devoir des hommes vertueux, répondit le prince, est de risquer leur vie quand il le faut. Retournez à l'endroit d'où vous venez, et laissez-moi.

Après avoir entendu ces paroles, Sanktacha se rendit au temple de la déesse, et bientôt Garouda, les ailes étendues, descendit du ciel.

Le monstre avait des pattes de la longueur de quatre bambous, un bec pareil à un palmier élancé, un ventre bombé comme une montagne, et des yeux ouverts ainsi que des portes monumentales. Il se précipita sur le prince qui, cédant à un premier mouvement d'effroi, se sauva. Garouda le poursuivit, le saisit au vol et l'emporta dans les airs.



Le monstre se précipita sur le prince...

Cependant un bracelet sur lequel était gravé le nom du malheureux vint à se détacher, et tomba, tout couvert de sang, devant la princesse qui, à cette vue, s'évanouit.

Lorsqu'elle eut recouvré ses sens, elle envoya prévenir le roi et la reine qui accoururent ; ensemble, ils se précipitèrent à la recherche du prince, mais Sanktacha les avait devancés.

Se dirigeant vers l'ossuaire au sommet duquel l'oiseau était venu se poser, il lui cria :

— Malheur à toi, Garouda. Malheur à toi ! Vas-tu dévorer un prince, un tchatrya !

En entendant ces mots, Garouda fut saisi de stupeur, et s'adressant à sa victime :

— Prince, lui dit-il, pourquoi sacrifiais-tu ta vie ?

— Garouda, répondit le héros, les arbres répandent leur ombre sur tous les êtres et restent eux-mêmes exposés à l'ardeur du soleil ; ils fleurissent, ils fructifient pour autrui, et voilà le mérite des hommes vertueux et des arbres ? À quoi sert ce corps, s'il n'est pas utile à autrui ? Plus on frotte le santal, plus il dégage son parfum ; plus on expose l'or au feu, plus il devient beau. Tandis que le chien et le corbeau ne songent qu'à leur propre conservation, ceux qui se sacrifient marchent dans la voie de la justice, et remplissent pleinement leur destinée.

— Dans le monde, dit Garouda peu d'hommes ont le cœur assez haut pour sacrifier ainsi leur vie, mais ta résolution est belle ; elle me touche, et je veux t'accorder une faveur. Que demandes-tu ?

— Dieu terrible, répondit le prince, si vous daignez exaucer mes souhaits, cessez de dévorer des êtres humains, et rendez la vie aux parias dont les ossements sont entassés ici.

Garouda descendit dans les régions infernales, et en rapporta l'onde d'immortalité ; il la répandit sur l'ossuaire, et les morts aussitôt revinrent à la vie.

Au milieu de l'allégresse générale Djimoutava serra alors son épouse dans ses bras ; il avait connu la félicité du sacrifice.



Le mariage de Rothisen

(Transcrit des *Mémoires de la Mission Pavie en Indo-Chine*, t. I. Leroux, Éditeur, 1898.)



DANS les pays d'Extrême-Orient, on raconte le mariage merveilleux du prince Rothisen.

Instruit de toutes choses, il allait par le monde à la recherche du bonheur. Dédaigneux des plaisirs passagers, il plaisait à tous par la douceur de son regard, par sa bonté, par sa simplicité, enfin par ses mille dons du ciel qui gagnent les cœurs.

Un jour qu'il était arrêté au bord d'un ruisseau à l'onde transparente et cherchait à cueillir une feuille de lotus pour s'en faire une coupe, survint une jeune esclave, la cruche au bras.

— Aimable enfant, lui dit-il, voudriez-vous me permettre de boire ?

Elle puisa au ruisseau, et lui tendit le vase.

— Où portez-vous cette eau ? demanda-t-il ensuite.

— Je viens remplir ma cruche pour ma maîtresse, la fille de notre roi. C'est une princesse incomparable que tout le monde chérit.

Ayant bu à longs traits, Rothisen remercia, et l'esclave partit d'un pas léger.



Un instant après, comme elle versait l'eau sur la tête de sa maîtresse, elle lui dit :

— Quand j'ai puisé cette eau, un prince étranger m'a demandé à boire ; il s'est abreuvé à ma cruche, et je n'ai jamais vu maintien si

noble, ni regard si doux !

Tandis qu'elle parlait, l'eau ruisselait et la jeune princesse sentit tout à coup dans ses cheveux comme un petit objet. Elle le prit et, voyant que c'était une bague, la cacha dans sa main.

— Retourne remplir ta cruche, dit-elle, et vois si le prince est encore au bord du ruisseau.

Pendant que l'esclave allait vers Rothisen, la princesse pensait :

— Ce bijou sans pareil est sûrement la bague du jeune prince. Par ce que va me dire ma servante, je saurai si c'est, un audacieux qui l'a volontairement glissée dans la cruche, ou si, par le vœu du ciel, tandis qu'il soutenait le vase et buvait, elle est tombée de son doigt pour venir m'annoncer le fiancé que le Tout-Puissant me destine.

La jeune esclave ne tarda pas à revenir.

— J'ai trouvé le prince tout en larmes, dit-elle. Il cherchait dans l'herbe une bague précieuse entre toutes, car c'est un don de sa mère, et il m'a priée de l'aider à la retrouver.

En l'entendant, la princesse murmura :

— Si c'était un audacieux, il eût simplement attendu l'effet d'une ruse grossière. Dans ce qui m'arrive là, je vois, au contraire, la volonté du ciel. Comment ne pas aider à son accomplissement, alors que je sens dans tout mon être une tendre émotion dont je n'avais point encore éprouvé la douceur !

S'adressant à sa servante, elle ajouta :

— Va vers le jeune prince, et dis-lui ces simples mots : « Ne cherchez plus votre bague, seigneur. Vous la retrouverez quand le puissant roi, maître de ce pays, vous aura accordé la main de sa fille, la princesse Kéo-Fa. »



Le roi, bien que sa fille fût en âge de se choisir un époux, ne pouvait se résoudre à accorder sa main à aucun prétendant. Pour les écarter, il leur posait des questions insolubles, ou bien leur demandait d'accomplir des actions extraordinaires ; la princesse d'ailleurs n'avait manifesté de l'inclination pour aucun d'eux.

Lorsque Rothisen, pour présenter sa demande au roi, parut devant la cour, le regard assuré, la confiance répandue sur son mâle visage, chacun se dit :

— Voici enfin celui que nous souhaitions pour époux de la belle Kéo-Fa.

Quant au roi, charmé lui aussi, mais tremblant de crainte à la pensée de perdre sa fille bien-aimée, il se dit :

— Ne lui laissons pas voir un si beau jeune homme, et soumettons-le

à une épreuve qui éloigne encore le moment de la séparation.

Alors, il demanda qu'on apportât un grand panier de riz, et dit à Rothisen :

— Tous ces grains sont marqués d'un signe que tu peux voir ; ils sont comptés. En ta présence, ils vont être jetés par les jardins, par les champs, par les bois d'alentour. Si tu les rapportes ici demain, sans qu'il en manque un, je reconnaitrai par là que ta demande mérite d'être examinée.

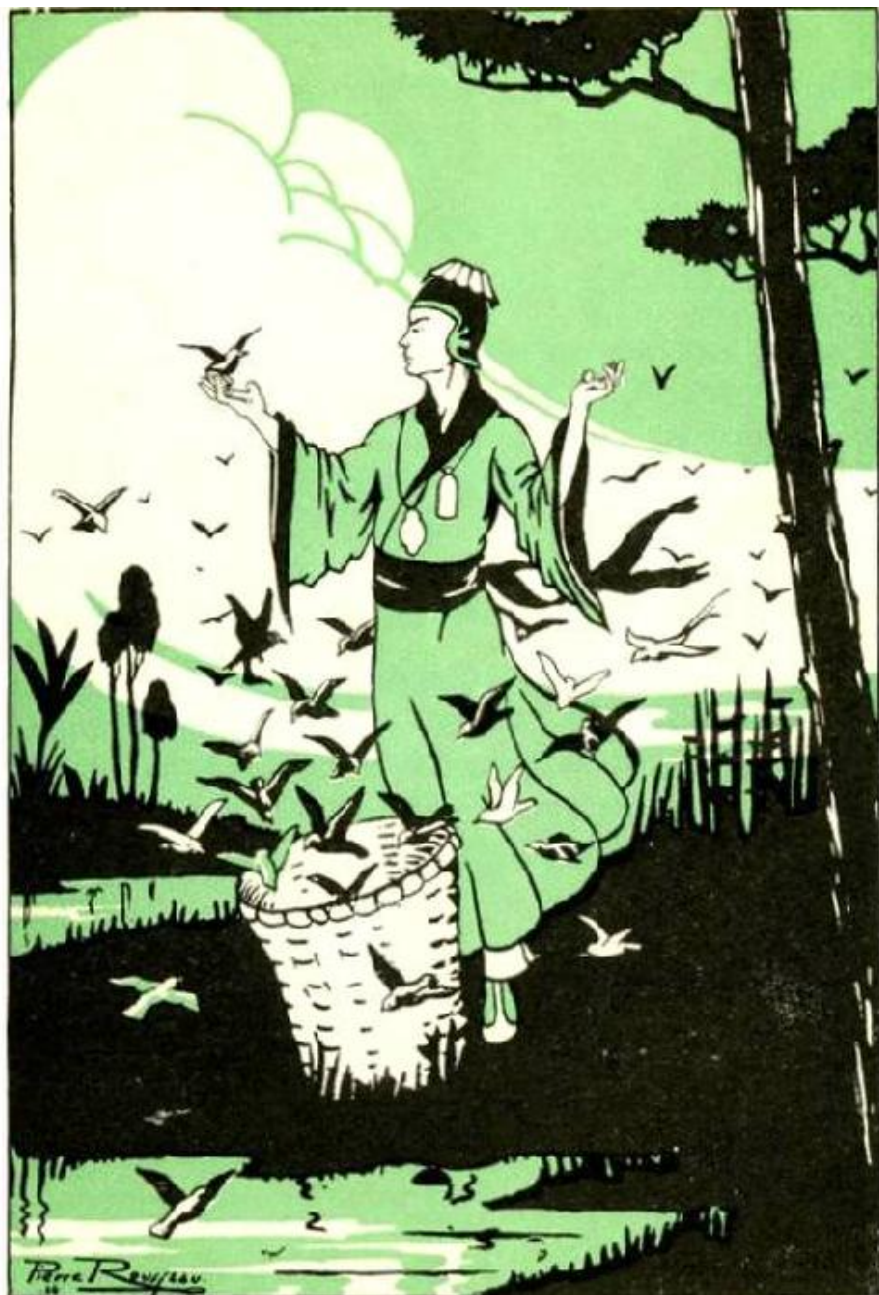
Ainsi fut fait.

Rothisen, emportant le panier vide, retourna au bord du ruisseau. Là, s'étant agenouillé, il s'écria :

— Ô vous tous, oiseaux du ciel, insectes de l'air, fourmis de la terre, ne mangez pas les petits grains de riz qui viennent de pleuvoir sur le sol. Ne mettez pas obstacle au plus cher de mes vœux, mais plutôt secondez mon amour.

« Et vous, génies protecteurs du pays, si vous croyez que mon union avec la princesse doive être un bien pour les peuples, faites que les êtres animés que j'invoque entendent ma prière. »

Tandis qu'il parlait, des gazouillements joyeux éclatèrent dans les branches. Il était entendu ; il était exaucé, et de toutes parts les oiseaux apportaient au panier les grains de riz dispersés sur le sol.



De toutes parts, les oiseaux apportaient les grains de riz dispersés sur le sol.

Rothisen les caressa doucement en leur disant merci.

Étonné d'un tel prodige, le lendemain, le roi fit porter le panier devant le grand fleuve ; les grains y furent jetés à la volée, et il dit ensuite à Rothisen :

— Je les veux pour ce soir.

Comme les oiseaux, les poissons servirent l'ami de toutes les créatures. Mais quand le compte fut fait, le souverain dit :

— Il manque un grain de riz ; retourne le chercher.

Assis sur la rive, Rothisen appela les poissons :

— Se peut-il, mes amis, qu'un grain se soit égaré ? Veuillez l'aller prendre dans les sables ou les vases, partout où il peut être, même au corps d'un de vos frères qui n'ayant pas entendu ma prière, aurait pu, par hasard, s'en nourrir. Je ne saurais croire qu'un méchant l'ait voulu dérober et le garde. Le bonheur de ma vie tient à ce petit grain. Soyez compatissants et faites que je sois heureux.

Tous les poissons se regardaient surpris, quand l'un d'eux, caché derrière les autres, s'approcha :

— Je demande pardon au prince, car c'est moi le coupable. Voici le dernier grain. Je l'avais dérobé, pensant que ce larcin passerait inaperçu.

Pour toute punition, Rothisen, du bout du petit doigt, lui donna un léger coup sur le museau. Il rapporta le dernier grain au roi et s'excusa avec tant de grâce de ce retard que le souverain, charmé, lui parla ainsi :

— Je vois assez que tu es aimé du ciel ; aussi ne te soumettrai-je qu'à une dernière épreuve.

Demain, avant le repas, toutes les filles des princes et des grands, toutes celles qui vivent dans le palais passeront le doigt par les petits trous qui percent la cloison de la grande salle. Tu seras conduit devant toute la file de doigts allongés ; si alors tu devines celui de la princesse Kéo-Fa, le repas sera celui des fiançailles, et pour garder près de moi ma fille, je t'offrirai ma couronne, ainsi que toutes mes richesses. »

Le lendemain, tremblant de crainte, mais la prière aux lèvres, Rothisen passait devant les petits doigts effilés, tous plus jolis les uns que les autres, et il y en avait des cents et des cents.

Bientôt pourtant, il s'arrête devant l'un d'eux. Il a aperçu entre l'ongle et la chair un grain de millet. Vite, il s'agenouille, le presse et l'embrasse.

Rothisen se voit devant sa fiancée et reconnaît à son doigt la bague perdue. Pendant qu'heureux, doucement il pleure, il se sent relevé par le roi lui-même, aux sons harmonieux d'une musique céleste, aux acclamations de la cour en fête.



1 Ce trait est tout autre dans le texte arabe qu'il a fallu adapter.